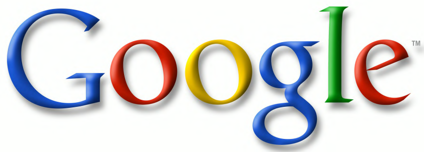
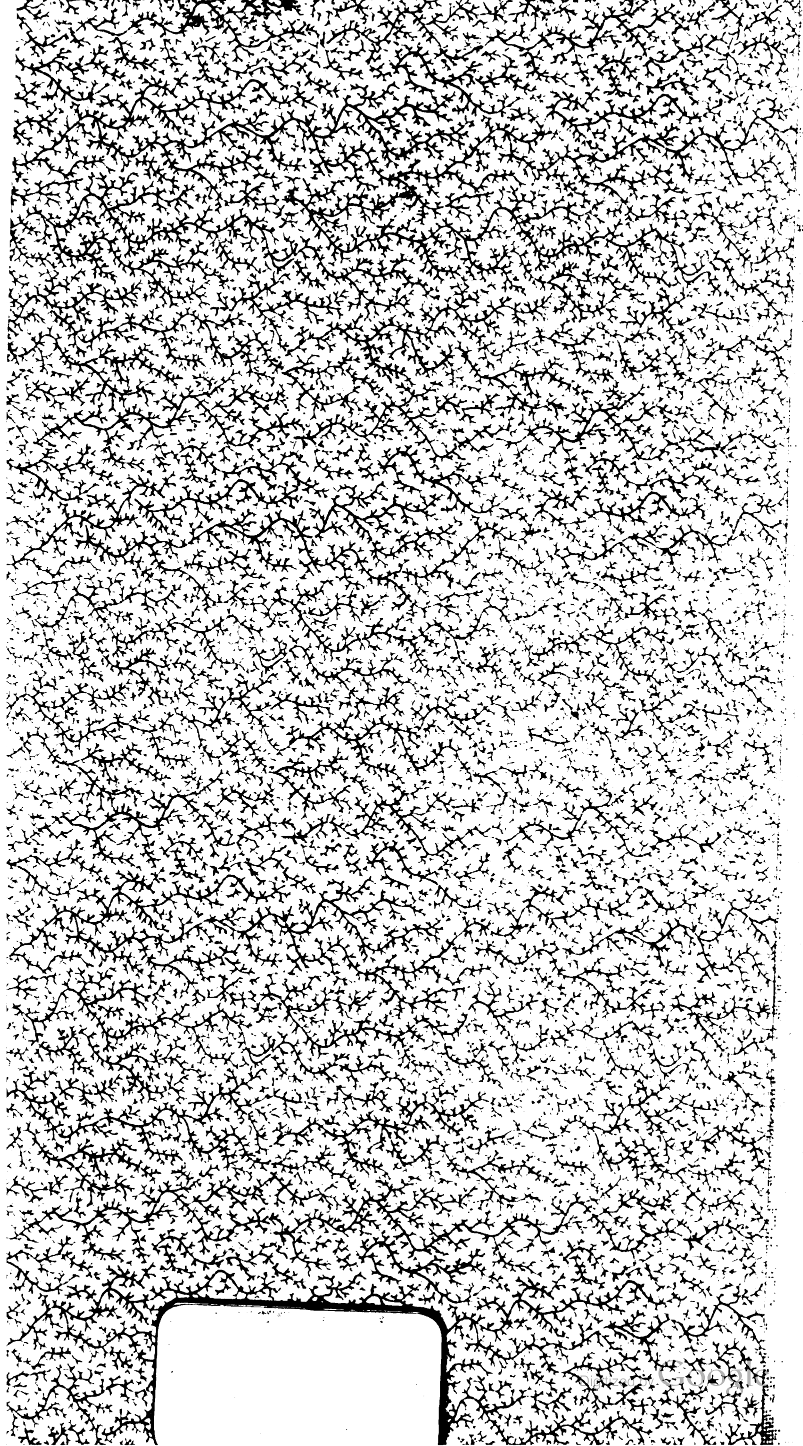
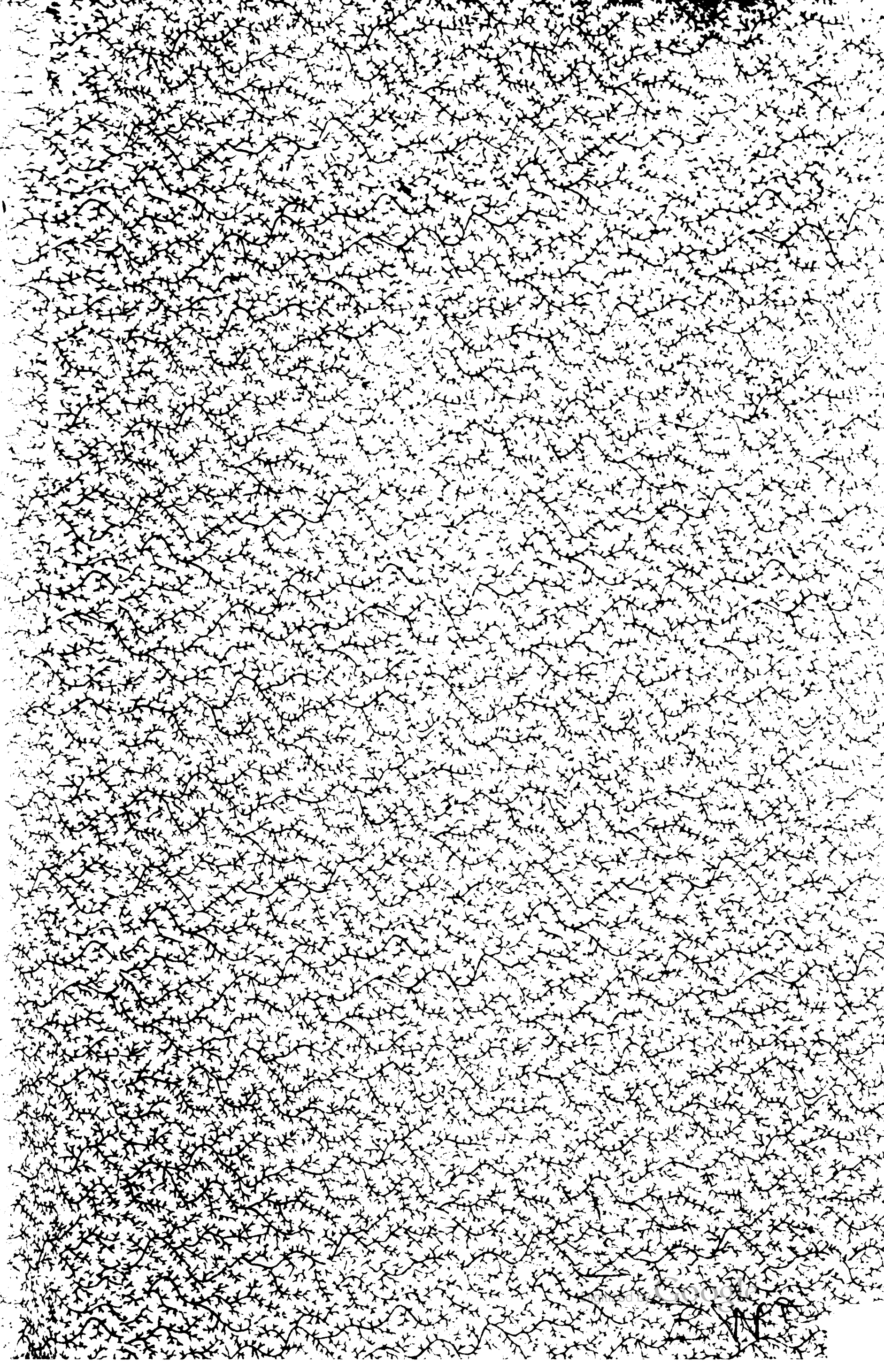

Google


3 3433 08157496 8





HISTOIRE

GÉNÉRALE, ET RAISONNÉE DE LA RÉPUBLIQUE DE GÊNES

DEPUIS SON ORIGINE, JUSQU'A' NOS JOURS

DEDIÉE

A MESSIEURS

LES VOLONTAIRES.

TOME I.

PREMIERE PARTIE.



A GÊNES.
Chez JEAN FRANCHELLI Imprimeur, Libraire
avec approbation.
1794.

A MESSIEURS

LES VOLONTAIRES.

MESSIEURS.

Vous dédier l'Histoire de votre Patrie, c'est prouver combien son intérêt m'occupe. Quand vous verrez tout ce que sa valeur fit pour Elle

dans les siecles anterieurs, Vous sentirez redoubler l'émulation qui Vous distingue : elle augmentera necessairement en apprenant combien Elle en fut digne, & combien Elle l'est encore. Je souhaite, Messieurs, que, touché de mon motif, Vous jugiez bien d'un sentiment qui se partage entre Elle & Vous.

Je suis avec respect

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obeissant Serviteur

* * *

Jean François de Bastide

AVANT-PROPOS.

Il ne faut pas mettre en question si l'Histoire de Gênes, faite avec soin, & avec de grands secours, doit être interessante. L'ancienneté de cet état, ses grands progrès pendant longtemps, ses grands hommes dans plus d'un genre, ses guerres si multipliées, ses armes si souvent victorieuses, ses dangers continuels, ses secousses effrayantes, sa fermeté courageuse, la sagesse de son Sénat, son grand commerce, ses richesses incalculables, sa situation, sa magnificence, sa pieté généreuse, ses établissemens interieurs, son existence enfin, & physique, & morale, offrent tant de parties difficiles à concevoir, que l'ensemble devient un problême à resoudre.

Plusieurs Écrivains se sont erigés en Historiens de Gênes; & son histoire étoit encore attendue: ils manquoient des moyens qui m'ont

été fournis. La communication des manuscrits a d'autant plus animé mon ardeur, qu'elle a infiniment flatté mon amour-propre. On sait qu'à Gênes, on estime tant cette sorte de richesse, qu'on en rend la possession mystérieuse, pour prévenir l'importunité des curieux: Mon bonheur a prévalu sur l'usage, & sur la jalousie de proprieté. Un seul Citoyen (des plus nobles, des plus grands par le cœur, des plus interessans par les lumieres, des plus aimables par l'esprit, par les manieres, par la sensibilité) m'en a communiqué plus de dix. Ces trésors ouverts à mon avidité, sont devenus des sources abondantes. J'ai pu remonter à l'origine des causes, approfondir les caractères, expliquer le mystère des motifs, éclaircir bien la verité des faits, avantages dont mes prédécesseurs avoient été privés. L'ouvrage renferme donc, non seulement des choses nouvelles, mais des opinions particulieres. Ces opinions pourront causer quelquefois de la surprise: tant mieux pour le public: le plus médiocre de tous les livres, est celui qui n'étonne personne. Des raisons que je suis dis-

pensé de dire, m'ont engagé à ne conduire mon travail que jusqu' au terme de la desaſtreuse & barbare guerre d'une Reine qui n'étoit point barbare, mais qui poussée par des esprits violens & trompeurs démentit étrangement son caractère & ses principes, dans cette circonſtance mémorable.

J'ai osé écrire sous les yeux du Sénat, & je reſterai sous ses yeux, s'il eſt possible, pendant qu'il me lira. Je ne redoute ni son amour-propre, ni sa modeſtie. Je l'ai jugé avec respect, & loué avec juſtice. Il eſt trop équitable & trop éclairé pour ne pas convenir de quelques fautes, faites en son nom, qui n'ont échappé à personne: & pour ne me pas pardonner des louanges que tout le monde lui donnera.

PRÉFACE

Il faut une qualité d'esprit, & une trempe d'ame un peu particulières pour lire sans dégoût tant de petites horreurs dont les pages de l'histoire sont remplies: il y a bien plus d'ineptie que de tyrannie dans cette maniere d'écrire l'espèce d'ouvrage le plus interessant, & le plus utile par sa nature. Comment ne pas sentir que ce qui est petit, depuis le crime jusqu'à la vertu, est sottise dans la vertu, comme dans le crime, & qu'on ne doit jamais vouloir placer l'instruction dans ce qui produit l'indifférence, ou

provoque le mépris ? La société est, à cet égard, la représentation de l'histoire. Voit-on les petites infamies que l'on raconte journellement dans les cercles, devenir de quelque utilité par l'effet qu'elles produisent? La Morale dédaigneroit d'y puiser une leçon pour les autres ; l'amour propre seroit blessé qu'on fut soupçonné d'y chercher une leçon pour soi. On les méprise dans les entretiens, comme on les dédaigne dans les livres : Malheureusement on est obligé de les entendre, comme on est contraint à les lire, parceque les petits méchans sont aussi communs que les plats historiens.

L'Histoire de Gênes est une de celles où le défaut que je reléve produit de plus tristes effets. La grandeur du peuple qu'elle représente s'y trouve noyée dans la petitesse des détails. Des guerres sans nombre, des révolutions sans fin, n'y presentent que peu d'actions à distinguer, que très-peu de caractères à suivre, parcequ'on a fait des recits, & non pas des tableaux ; parcequ'on a exposé les motifs, sans peindre les caractères ; parcequ'on n'a pas vu l'ame dans les mouvemens, le génie dans les révoltes, le caractère & l'influence de quelques hommes, dans la conduite de beaucoup d'autres. On s'est

étendu sur beaucoup de choses qui n'étoient d'aucune importance; on en a répété beaucoup d'autres qui avoient dejà fait leur impression; on les a presque toutes affoiblies, & conséquemment dénaturées, parcequ'on n'a vu qu'avec les yeux, ce qu'il falloit voir avec l'ame, & avec le génie.

De tant de grands hommes qu'a offert la République pendant des siècles remplis d'événemens, en trouve-t'on plusieurs de bien marqués? Je demande où est leur caractère, leur esprit, leur phisionomie? Il faut les chercher dans la foule, pour les appercevoir, à peine, & les trouver

assez mal representés. Le dessein est sans exactitude, la couleur sans force, la ressemblance négligée, la forme & la phisionomie sans air d'originalité.

Un Sénat généralement inébranlable, infatigable, profond, est réduit au caractère de sagesse, & de courage qui appartient à la simple raison, parceque presque jamais on ne l'élève jusqu'à la vertu. Eh! que falloit-il donc qu'il fit pour paroître sublime, & pour être representé comme tel? Certes, si les mêmes hommes qui le composoient, reparoissoient aujourd'hui dans les mêmes circonstances, & avec les mêmes vertus,

ils obtiendroient des hommages ; & cependant dans ce siècle d'arrogance philosophique, on ne gâte pas les grands hommes.

Et ce peuple, toujours si admirable par le courage ; pendant longtemps si étonnant par le contraste de la patience & de l'énergie ; si différent de tant d'autres, &, suivant les circonstances, si semblable à lui même, est-il marqué d'un trait bien distinct ? Remplit-il bien le cadre où l'esprit juste va le chercher après l'avoir entrevu ?.... Voilà la suite de la prolixité, de la foiblesse des vues, du bavardage historique ; tout se confond ; tout s'affoiblit quand on ne

sait pas élaguer ; & la foiblesse, l'abondance, la monotonie deviennent une infidélité comme le mensonge.

Pour ne pas risquer de paroître injuste, je dirai, que quelques uns des écrivains que ce grand sujet n'a pas effrayés, ne sont point tombés dans ce défaut, qui devient vice par la conséquence ; mais quelle disette de grands traits ? de reflexions surtout?... Des reflexions ? comment s'en dispenser, ou se les interdire dans un travail de cette espèce ? Il me semble qu'on ne peint des crimes atroces, des vertus sublimes que pour s'autoriser à reflèchir. Je sais que

l'habitude ne doit point déceler le penchant, & que l'esprit, dans ce genre, la sensibilité même doivent craindre de se montrer indiscrétement; mais rien n'est impossible au goût; & l'art met à son aise un écrivain sensible qui ne peut résister au besoin de son cœur.

D'après les reflexions que je viens de me permettre, on peut juger de la manière dont la nouvelle histoire de Gênes sera traitée. Si je ne parviens pas à faire ce que je prescris, je ne ferai pas du moins ce que je condamne. Les faits essentiels, les reflexions naturelles ou necessaires, les esprits marquans; des Anecdotes

peu connues ; les motifs bien exposés, les intrigues developpées. Les arts dans leurs progrès ; les écrivains dans leurs travaux ; les établissemens dans leurs effets ; les hommes dans leurs actions ; le Sénat dans sa conduite ; le peuple dans son caractère ; l'état enfin dans son ensemble : voilà mon but, & mon engagement. Si nulle histoire ne fut jamais faite ainsi ; si aucune ne fut jamais si complette, c'est que le zéle d'aucun historien ne fut peut-être égal au mien. Les ouvrages volumineux qui j'ai publiés, & l'exactitude avec laquelle le public fut toujours servi, sont aujourd'hui mes garans.

HISTOIRE
GÉNÉRALE, ET RAISONNÉE
DE LA RÉPUBLIQUE DE GÊNES
DEPUIS SON ORIGINE, JUSQU'A' NOS JOURS

L'Origine de l' État de Gênes remonte jusqu'à une antiquité reculée. Je ne dis pas l'origine de la République, qui n'eut lieu que long-temps après les premières révolutions que l'État éprouva. Sa splendeur commença presqu'en même temps que son commerce, (a) & son com-

(a) L'État de Gênes, dit l'Auteur des *Révolutions*, dans le plus haut point de sa puissance, contenoit toute la Ligurie, & s'étendoit le long de la Méditerranée, depuis le Var jusqu'au Magra. L'île de Corse fut une des prémières conquêtes des Gênois. Ils s'emparerent aussi des îles de Cypre, de Mételin, & de *Scio* (*). Ils furent maîtres de Caffa, & de Péra. Ils firent des conquêtes dans la Sardaigne, & dans la Sicile; mais il n'ont conservé de leurs anciennes possessions que la Ligurie, & la Corse: encore il n'ont pas aujourd'hui dans la Ligurie tout ce qu'ils y ont autrefois possedé. Les Comtés de Nice & de Maro, les Principautés d'Oneille, & de Monaco ne reconnoissent plus leur domination.

(*) *Cette dernière île fut cedée, dans le quatorzième siècle, à la Famille Justiniani, dejà illustre, laquelle avoit rendu, à la patrie des services signalés. Elle la conserva jusqu'au siècle seizième, où elle devint la proye des Turcs.*

merce eſt presqu'auſſi ancien que son origine. Des ſpéculations qui exigeoient un genre d'esprit tout particulier, annoncerent d'abord un peuple né pour se diſtinguer dans cette classe immense qui a enrichi le monde. La fortune, qui décide des succés plus que la rectitude des idées, & le bonheur des inventions, la fortune, dis je, favorisa leur ambition, & couronna leur infatigabilité.

Devenus riches, en peu de temps, l'État seroit reſtè dans ses limites & dans sa médiocrité prémière, s'ils n'avoient été que commerçans; mais ils furent guerriers & citoyens. L'opulence des uns fut l'aiguillon des autres; & la gloire de l'État fut l'ambition de tous. Une émulation génerale se tourna si bien en patriotisme, & même en orgueil, qu'ils voulurent s'aggrandir; & la grandeur de l'État devint celle de leur ame.

Les richesses de quelques particuliers contribuerent aux acquisitions; & des acquisitions naquirent les conquêtes. Ce n'étoit point cette ambition qui tient de la férocité par les idées, & conduit à l'usurpation par les succès. Le sentiment, la passion du commerce étoit le mobile de tout. Les premièrs Gênois, comme ceux qui leur ont succédé, voyoient un grand

caractère dans une existence qu'on n'acquiert que par les talens, & qui sert si bien aux vertus; ils sentoient que la noblesse qui naitroit un jour des grands sentimens, des belles actions, & des travaux honorables, seroit la plus respectable de toutes; & les plus riches vouloient s'enrichir encore, pour justifier cette maxime dont ils sentoient toute la verité, & toute l'importance.

Il étoit naturel, & même inévitable qu'une ville déjà célébre par les richesses, vantée par la beauté de son port, & l'avantage de sa situation, excitat les desirs de l'envie. Les Romains en fournirent la première preuve. Ils en étoient encore les tyrans, lorsque les Carthaginois, autres usurpateurs, la prirent sur eux, deux cens cinquante ans avant l'ére chrétienne. Magon, chargé de cette expédition, se signala par un carnage affreux; mais les Romains rentrés en possession de leur conquête, & justes appréciateurs de son importance, réparerent le mal occasionné par la fureur. La ville fut retablie, & le commerce put reprendre son cours.

La conquête des Romains fut encore troublée: elle le fut par les Goths, (peuple plus barbare que les Carthaginois;) & ils se signalerent en cette occasion, par la destruction

de la ville, & le massacre de ses habitans. Leur triomphe n'est une époque dans l'histoire que parcequ'il fut horrible, car il n'eut guére que la durée des usurpations de brigands. Ces barbares, bientôt chassés de l'Italie, abandonnerent aux Romains le droit de jouir d'une possession qui n'étoit pas plus légitime, mais dont ils avoient, du moins mieux usé. La ville réparée en peu de temps, reprit sa première forme; & le commerce, par l'encouragement qu'il porte avec lui, vit renaître l'esprit qu'il avoit formé, pour l'honorer par sa constance.

Mais ces temps de barbarie & d'instabilité devoient exercer le courage de tous les hommes, l'énergie de toutes les vertus, sur tout le génie de tous les vices. Les Romains trouverent de nouveaux rivaux dans les Lombards; & Gênes fut encore ruinée de fond en comble.

Pour ne pas m'appesantir sur ces événemens, qui présentent des horreurs sans offrir des leçons, je me hate de faire succéder Charle-Magne aux Lombards, & Pepin à Charle-Magne. La ville avoit été rebatie & aggrandie. Gouvernée pendant long-temps par des Ducs, elle le fut alors par des comtes, dont le premier fut Adhémar, parent du souverain qu'il alloit y representer.

Les Gênois respirerent, non pas dans la tran-

quillité, car une guerre à soutenir alloit leur donner de l'exercice, mais dans l'espoir d'un gouvernement plus doux, & d'une situation plus égale, & plus constante.

Adhémar reçut ordre d'armer contre les Sarrazins, qui, devenus maîtres de l'Espagne, ravageoient, depuis ce temps, l'Italie dans son étendue, & s'étoient emparés de l'île de Corse. Une flotte nombreuse couvrit bientôt la mer. Adhémar périt dans cette expédition; mais les Gênois, qui avoient leurs vues d'intêret, & le pressentiment de leur destinée, la pousserent aussi loin qu'il étoit possible. Les Sarrazins succombérent; & leurs vainqueurs profitérent de tout leur avantage, en s'appropriant l'objet de leur victoire.

Déjà, & bien auparavant, les Gênois avoient abandonné le culte de l'erreur, (a) pour le culte plus pur, & plus vrai, qui dépouillant les vertus de ce qu'elles peuvent avoir de personnel, étend bien plus loin les idées qu'elles peuvent donner, & le bien qu'elles peuvent produire. Une charité plus active, une societé plus douce, manifestoient déjà ce changement heureux. La bonne

(a) *Ce fut dans l'année 51. de l'ére vulgaire que la foi fut prêchée & introduite à Gênes par l'Apôtre St. Barnabé.*

foi dans les rapports d'intêret, l'équité dans l'exercice des emplois civils, le patriotisme dans les fonctions ministerieles, prouvoient des lumières, & des principes plus purs, & plus sublimes que ceux de la simple raison. Les établissemens que l'humanité sollicite pour la misère, se multipliant tous les jours, faisoient pressentir ceux qui devoient les suivre, & que nous admirons aujourd'hui.

Pendant les siècles qui s'étoient écoulés, il s'étoit formé de grands hommes. Les belles actions, ou les grands vertus, dans les premières places, avoient été récompensées par la noblesse; & il existoit dejà bien des maisons, où une noblesse ancienne étoit unie à une richesse immense, ce qui étoit un bonheur pour l'État. Le noble riche dans un État bien règlé, sert la patrie pour la gloire, & aide, lui même, à la servir. Tels furent souvent les premiers nobles de Gênes; & tels sont encore plusieurs nobles aujourd'hui.

Ce fut donc un bonheur que plusieurs de ces premiers nobles eussent puisé dans les sources du commerce une fortune faite pour les décorer encore, & pour donner de l'élévation, & de l'activité à leur ame, en leur fournissant le moyen d'animer le génie de la patrie, & d'exer-

cer les vertus des particuliers. Cette facilité de trouver des moyens dans l'occasion, fut favorable à un certain amour de la gloire qui depuis long-temps aiguillonoit les Gênois. La splendeur conduit à l'ambition; la vanité conduit à l'une & à l'autre; & quand on a de pareils motifs, il est difficile de ne pas s'élancer hors du cercle de l'habitude, & de la modération.

Gênes mal gouvernée, depuis long-temps, par des Comtes, se lassa de l'être, & voulut confier à son propre génie le soin de sa destinée. Fière de l'esprit qui la dominoit, elle pensoit que les idées d'un seul homme ne pouvoient suffire au développement des facultés qu'elle renfermoit dans son sein, & à l'emploi de celles qui l'avoient dejà fait connoître.

L'exclusion des Comtes fut donc résolue, & l'on concerta un gouvernement, éclairé de plus de lumières, & formé de plus d'opinions. C'est-là l'époque de la naissance de la République.

Il étoit naturel qu'ayant des obligations à la noblesse, & desirant d'en voir augmenter l'éclat, sa reconnoissance, fortifiée par le sentiment de son intéret, la portat à faire de cette révolution un sujet d'illustration pour elle. D'ailleurs cette noblesse avoit la première part au mouvement général; & l'on ne concevroit pas qu'elle se fut

oubliée dans cette occasion. L'administration de l'État fut divisée en plusieurs branches, & les administrateurs reçurent le titre de Consuls. Leur nombre fut d'abord illimité : suivant les circonstances la liste augmentoit, ou diminuoit; mais l'égalité ne régna point entre eux. La moitié étoit employée à règler les affaires politiques, & c'étoient les nobles ; les autres devoient juger les differends des particuliers. Dans le commencement la durée de cette magistrature n'étoit pas fixe ; dans la suite on la rendit annuelle : on divisa la ville en six quartiers, qui eurent chacun leur capitaine, que l'on prit dans cette classe. Telle fut la première constitution de Gênes, devenue libre, & gouvernée par elle même. Elle subsista pendant près de trois cens ans, sans éprouver que de très-légères modifications, dont le but étoit de lui donner successivement une forme plus regulière.

Ce grand travail étoit à peine terminé que les Gênois se virent au moment d'en perdre tout le fruit, & de se retrouver dans ce cahos d'horreurs, où l'usurpation des Barbares les avoit souvent plongés.

Ils avoient conservé leur droits sur la Corse conquise; mais les Sarrazins n'avoient fait que disparoître, & l'opiniatreté formoit leur cara-

ctère. Ils revenoient, de temps en temps, dans cette île, & les ravages y signaloient toujours leur retour.

Le bonheur d'un peuple libre, la constance d'un peuple courageux, exciterent leur haine, & déterminerent leur fureur. Ils jurerent sa perte; & Gênes devint le theâtre de leurs sanglants desseins.

Une expédition considerable, dont l'objet n'a pas été connu des historiens, avoit éloigné de cette place toutes les forces qui pouvoient faire sa défense. Les Sarrazins, instruits, se présentérent avec tous leurs moyens réunis. La resistance étant impossible, leur desseïn fut bientôt rempli. Le plus affreux carnage, uni à la plus horrible destruction signala leur triomphe, & leur haine. La férocité ne fait pas languir ses victimes. Le fer, la flamme, le pillage, & le viol, marquerent de vingt crimes tous les instans d'une opération que la plume ne peut décrire. AN. 936.

Les vaisseaux de ces barbares, chargés de butins, & de prisonniers, reprirent bientôt la route de leur port. Le retour de la Flotte Gênoise suivit de près leur départ. Quel moment! quel coup-d'œil pour des peres, pour des enfans, pour des époux, pour des citoyens, pour des

guerriers! ..... les morts, & les debris couvroient la terre, embarrassoient les rues, & remplissoient les maisons. On ne reconnoissoit plus qu'avec peine les objets, dans l'état de mutilation où l'on trouvoit les victimes. L'œil ne pouvoit plus être conduit par le cœur; la nature égarée n'avoit plus son instinct; le cahos regnoit par tout. On cherchoit, on appelloit, on crioit ..... la mort, l'enlevement, ou la fuite rendoient inutiles les accens les plus tendres, les sons les plus perçants.... Ce fut, après les cris du desespoir, le regne du silence... Enfin quelques objets sanglants, expirans, défigurés se présentent à l'œil épouvanté. Deux mots, qu'ils peuvent à peine prononcer, frappent les oreilles: *les Sarrazins, les Sarrazins... ils ne sont pas loin*... Ils ne sont pas loin!.... Mots précieux & sacrés?.... Ils ne sont pas loin?... Une fureur soudaine s'empare de tous les cœurs; toutes les ames se repondent: un cri, un regard, un mouvement unanimes entrainent vers le port tant d'êtres que la fatigue d'un long voyage invitoit au repos. Leurs vaisseaux peuvent avoir besoin de réparations; les provisions doivent manquer.... vaines & froides considerations? foibles intérets pour des cœurs paternels, pour des époux sensibles ... ils partent. Le vent est favo-

rable. Ils ignorent la direction qu'ils doivent donner à leurs voiles; mais la voix d'un Dieu parle à leur cœur, les rassure, & les enflamme. L'œil perçant de la nature découvrira de loin le pavillon ennemi.... Il l'apperçoit, en effet. La douleur est suspendue; toutes les idées se confondent dans l'espoir de la vengeance..... mais qu'ils sont encore loin!.... Le vent redouble, & leur paroît se ralentir; chaque vague les porte a leur objet, & leur mouvement leur semble du repos; ils approchent, & ils croyent reculer; ils arrivent, & se croyent encore bien loin de leur terme. Enfin, un coup de vent les favorise. Ils arrivent, ils abordent, se précipitent... La mort vole de toutes parts; les forces se déployent, se multiplient; chaque coup fait tomber une victime; chaque victime meurt d'un coup mieux assuré. Leur fureur est sans ivresse; l'œil choisit le sein que le bras doit percer; c'est le plus brave qu'il préfére, parcequ'il doit être le plus coupable.... Le carnage finit enfin. La scêne change; & les jouissances se succédent. Combien d'embrassements? combien de larmes douces, & de plus doux transports! Dans cette succession de fureur & de volupté, l'ame parut inépuisable.............

Je n'obscurcirai point par des nuages la pu-

reté d'un jour si beau. Je ne dirai point, pour m'épargner un chagrin à moi méme, l'horrible chagrin qui succéda, pour plusieurs d'entre eux, aux charmes du triomphe. Chaque vainqueur se promettoit un prix de son courage dans la découverte d'un objet cheri... Tirons le rideau sur la consternation de ceux dont les vœux furent décûs, & ne voyons que le bonheur des autres.

Quand la nature fut ou soulagée par des larmes, ou satisfaite par des transports, on songea à la République, qui demandoit une ame nouvelle, & des efforts nouveaux. Les Sarrazins avoient détruit la ville; il ne restoit que la patrie. Ce mot puissant, cette idée sublime ranimoient toutes leurs forces, & dejà ils croyoient voir les murs de Génes relevés. Le butin immense qu'ils venoient de reconquerir leur en assuroit le moyen. La constance, l'orgueil, & le commerce leur promettoient un retablissement prompt, & des richesses nouvelles.

Les vents leur sont favorables, & ils voguent animés par les idées qu'ils apportent. En arrivant ils sentiront la fureur, non la pitié; ils écouteront la gloire, non la nature; ils ne songeront plus à leurs pertes personnelles; ils verront tout en citoyens.

Ils arrivent. La ville est bientôt retablie. Les travaux recommencent ; les vaisseaux reprennent la route des contrées lointaines ; & le repos renait pour reproduire la richesse. Ils en jouissent ; & leur célébrité augmente tous les jours avec leur bonheur.

Leur haine pour les Sarrazins n'avoit pas été assouvie par la vengeance. Les pertes de la patrie avoient été réparées, mais celles de la nature ne se réparent jamais. Les regrets ne peuvent pas se conserver sans rappeler le crime qui les a fait naître. C'est donc un état constant de ressentiment ; & une disposition secrette à se venger en est la suite naturelle. Il y avoit un second motif de haine contre ces barbares : C'étoit le cri de la réligion. Elle parloit sans cesse contre eux, parcequ'ils l'outrageoient sans cesse, dans la personne des Chrétiens qu'ils retenoient en esclavage ; elle parloit encore parcequ'ils exerçoient leur ferocité dans les lieux même où les lois de l'humanité avoient été scellées du sang d'un Dieu fait homme ; elle parloit enfin, parceque son nom sacré porté par la voix de plusieurs Princes dans l'oreille de tous les peuples Chrétiens, les invitoit à les punir toutes les fois que l'occasion s'en presenteroit. AN. 958.

Les Génois dont les dispositions étoient con-

nues par les causes de leur ressentiment, & qui parmi leurs hautes qualités faisoient admirer leur foi, autant que leur courage, furent invités par les Pisans à se lier avec eux pour leur enlever la Sardaigne. Exposons le motif de ce projet, qui paroit déceler l'amour aveugle des conquêtes, & qui n'étoit fondé que sur la justice.

AN. 958. Pise, disent les Historiens, l'une des plus anciennes, & des plus importantes villes de la Toscane, voisine de Gênes, & pour lors sa rivale en fait de commerce, étoit devenue République indépendante comme elle. A' la sollicitation des Papes, elle avoit attaqué les Sarrazins, dabord en Sardaigne, puis en Calabre: mais tandis que les troupes de Pise s'occupoient à prendre Reggio, les Sarrazins surprenoient Pise même. Ils la traiterent, comme ils avoient traité Gênes, quelque années auparavant. Les Pisans, à leur retour, trouverent leur ville désolée. Après l'avoir retablie, ils songerent à la venger. Ils attaquerent, de nouveau, les Sarrazins en Sardaigne; & voyant qu'ils ne pouvoient reussir, seuls, a les en chasser, ils proposerent aux Génois de les aider dans cette entreprise. Ceux-ci y consentirent volontiers.

AN. 1015. Ces mêmes Historiens, si bien d'accord entr'eux, sur la convention de la ligue, ne le sont point

sur les conditions du traité. Ceux de Pise avancent qu'il fut convenu que les avantages des Génois se borneroient au butin qu'ils pourroient faire dans cette guerre: ceux de Gênes prétendent, au contraire, qu'il fut stipulé que cette île seroit partagée également entre les deux peuples qui s'unissoient pour en faire la conquête.

Il est plus que vraisemblable que ce traité fut, comme tant d'autres, dirigé sur le papier d'une maniére assez obscure, par ignorance, ou par cet esprit de finesse qui n'est pas rare en politique, car il donna lieu à une terrible guerre entre les Pisans, & les Gênois. En ce cas, il faut croire qu'il fut écrit par le Secretaire, ou les représentans de la premiere de ces Républiques, & qu'il fut signé avec trop de confiance par les préposés de la seconde; car est il naturel de penser que les Gênois, qui depuis long temps marquoient toutes leurs actions par une certaine élévation d'idées, auroient voulu ne jouer qu'un rôle très-subalterne dans cette guerre d'un peuple qui ne les égaloit ni en grandeur ni en puissance; ou qu'en accordant des secours dignes d'eux, ils eussent voulu oublier ce qu'ils se devoient, en se bornant à recevoir moins qu'il ne pouvoit leur être dû? Cette observation coule de ma plume. On jugera qu'elle est naturelle.

AN. 1015. Les efforts reunis des deux Républiques eurent bientôt triomphé des forces des Sarrazins. Ces Barbares furent chassés, ou s'enfuirent de la Sardaigue; & les Génois s'y établirent, sans que l'on voye dans les recits assez obscurs de ces temps reculés, aucune trace de violence & d'usurpation, dans une action aussi contraire à la convention qu'on prêtend qu'ils avoient faite.

Leurs accusateurs se fondent sur ce qu'une flotte des Pisans, armée dans des vues qui ne sont pas bien énoncées, ayant été jettée anterieurement par les vents sur les cotes de Corse, & ayant trouvé sans défense celle où elle aborda, elle en prit possession, au mépris des droits des Gênois. qui etoient les maîtres de toute l'île. En ce cas, ils imitoient l'exemple qu'on leur avoit donné. Où étoit donc leur crime, s'ils avoient réellement manqué à leur traité?

Je ne cherche point à flatter le peuple dont j'écris l'histoire; mais dussé je courir le risque d'un soupçon injuste, je dirai hardiment que dans cette occasion, comme dans tant d'autres, les Historiens se sont trop pressés de prononcer; & qu'un peuple dont les actions s'eloignoient si fort du caractère qui distingue les usurpateurs, ne meritoit pas d'être accusé, sans preuves, d'une mauvaise foi grossière.

L'esprit des Croisades étoit devenu celui de tous les Princes Chrétiens. La réputation de Gênes, son courage, ses forces, l'usage heureux qu'elle en avoit fait, son zèle pour la foi, lui meriterent l'invitation la plus pressante de la part des Puissances croisées, à prendre part à l'exécution du vaste projet qu'elles avoient concu. Les Gênois ne consulterent pas long-temps. La religion est un sentiment si noble, qu'elle électrise les grands caractères. Toutes les forces de la République furent deployées en cette occasion, & l'emploi en fut si bien secondè par le zéle de ses matelots, l'ardeur de ses soldats, la science de ses ingenieurs, & par la fortune, que les murmures de l'envie se perdirent dans les accens d'une admiration générale. Ses succès pendant cette guerre furent constans. Les efforts qu'elle fit pendant la premiere Croisade, qui fut de treize années, peuvent faire juger de l'État, ou du moins des forces possibles de sa marine: elle fournit jusqu'à sept flottes, dont quelques unes étoient de soixante dix galères. AN. 1100.

Les grands services qu'elle rendit, par là, à Baudouin I., Roi de Jerusalem, furent magnifiquement reconnus par ce Prince. Il assigna à la République deux rues dans la Ville Capitale de son Royaume, & autant à Jaffé. Il lui accorda

aussi une partie des droits qu'on levoit à Alep, à Césarée, & dans Acre (autrefois Ptolomaïde) sur les marchandises qu'on y déchargeoit, à condition qu'elle défendroit ces trois ports contre les invasions des infidéles. Le même Prince, pour marquer mieux le caractère des services reçus, & en perpetuer le souvenir, fit graver devant l'autel de la chapelle où étoit enfermé le Saint Sepulchre, ces paroles latines -- *Præpotens Genuensium Præsidium*. Il leur donna encore en Souveraineté la ville de Biblio, ou du grand Gibel en Syrie. Ils obtinrent de Boëmond, Prince d'Antioche, des concessions du même prix, & du même genre. Par-là, ces guerres, qui ruinerent tant de Princes Chrétiens, qui n'avoient ni commerce, ni marine, & n'envisageoient que la délivrance des Saints Lieux, devinrent des sources d'avantages, & des causes d'émulation toujours renaissante pour les Gênois, parcequ'ils avoient avec une marine, & un commerce déjà étendu (quoique sans grandes proprietés extérieures) ce genie, également éloigné de l'avarice, & de la prodigalité, qui s'est si bien developpé depuis; qui s'est réalisé par de si grandes richesses, manifesté par le grand & noble usage qu'ils en ont fait souvent, & qu'attestent tant de beaux monumens, tant de grands travaux, & des établissemens si

utiles, si charitables, & si superbes. Ces dons de deux Princes reconnoissans, leur devinrent avantageux, parcequ'ils leur procurerent des établissemens infiniment favorables pour le riche trafic qu'ils faisoient au Levant. Leurs idées s'étendirent; leur ambition, reglée par la prudence, mais animée par l'occasion, les porta à former successivement grand nombre de ces établissemens. Les siecles qui ont suivi cette époque brillante ont changé la face de l'Europe; & ces riches possessions ont passé dans d'autres mains, ou n'appartiennent plus à personne que pour déposer contre l'inertie des possesseurs, & le ravage des temps. Mais il subsiste des monumens de leur ancienne puissance dans l'Orient. Tels sont les murs qui ferment encore aujourd'hui Galata, & que les Génois construisirent. On voit sur ces pierres, devenues bien précieuses pour leur gloire, & sur les tours qui en interrompent la chaine, les armoiries de plusieurs Seigneurs de cette nation.

Des possessions eloignées, quoique brillantes, & acquises par des titres si beaux, ne donnoient point encore à Gênes toute cette grandeur dont elle avoit le desir, dont elle sentoit l'importance, & dont elle se connoissoit le moyen. Rendue à elle même par le repos, ambitionnant sans dé- AN. 1113.

lire, & calculant sans erreur, elle jugeà qu'elle devoit aggrandir son propre pays, resserré dans un cercle assez étroit: elle vit aussi qu'elle le pouvoit.

AN. 1113. Elle commença par s'emparer de la contrée de *Lavagna*, & par s'assurer du golfe important qui porte aujourd'hui le nom de la *Specia*, en élevant sur la cote occidentale de ce golfe le fort de *Portovénéré*. Son territoire joignoit par-là celui de Pise, qui s'étendoit jusques sur la cote opposée du même golfe.

AN. 1120. Ces premieres entreprises furent arrêtées par une nouvelle guerre avec les Pisans, occasionnée par les differends des deux Républiques sur la Corse. Les hostilités avoient été suspendues par les guerres étrangeres dont j'ai déjà parlé, & auxquelles Pise n'avoit pas pris moins de part que Gênes: dès que ces occupations eurent cessé, les querelles recommencerent. Les Gênois obtinrent de si grands avantages sur leurs adversaires qu'il allérent delivrer leurs prisonniers jusques dans les prisons de la ville; & Pise, obligée de demander la paix, ne l'obtint qu'en renonçant à toutes ses pretentions sur la Corse. Un historien avance qu'ils furent contraints d'insérer dans le traité de paix qu'ils ne pourroient élever les maisons qu'ils

avoient à réedifier que jusqu'au premier étage.

Le même Écrivain ajoute que cet accommodement ayant été de peu de durée, & les Pisans ayant donné lieu à la rupture, les Gênois rencontrant une flotte de cette République auprès du Fare de Messine, lui donnérent la chasse de maniere qu'elle fut obligée de se sauver dans le port de la ville. Les Pisans épouvantés, dit-il, mirent pied à terre, & abandonnerent leurs vaisseaux. Les Gênois les imiterent, & les poursuivirent jusqu'à la porte du palais du Roi de Sicile; mais ne pouvant les forcer dans cet azile, ils mirent le feu au faubourg de Messine. Il peut y avoir ici de l'exagération, car qu'avoit de commun le Roi de Sicile avec les Pisans, qu'il ne protegeoit point, & avec les Génois, qu'il n'avoit pas offensés! Le fait cependant n'est point inadmissible. Les Gênois devoient être très-indisposés contre les Pisans. On s'oublie dans la guerre, surtout dans la vengeance. AN. 1130.

Peu de temps après, le Pape Innocent II. passa par Gênes pour se rendre au Concile de Lyon. Il voulut arrêter les effets de cette haine invétérée. Mais il semble que les passions de quelque espèce qu'elles soient, ont leur terme fixé par un ordre surnaturel; & qu'elles AN. 1133.

doivent resister à tous les moyens de l'esprit, & de l'autorité, jusqu'au moment amené par cet ordre inexplicable. La réconciliation n'eut point lieu; mais la réligion ne perd pas aisément son espoir, quand la charité l'anime; & le chef de l'Église se promettant plus de succès à son retour de Lyon, disposa les deux partis à signer du moins une tréve. Le même Pontife érigea l'Église de Gênes en Archevéché, & lui donna pour Suffragans les Évéques d'Acci, Mariane, Nebio, en Corse, & de Bobio, dans le Duché de Milan, qui dépendoient auparavant de cet Archevéché, comme elle en dépendoit elle même. Successivement elle eut pour Suffragans ceux d'Albenga, Brugnato, & Noli, dans la Ligurie. Cette tréve donna le loisir à la République, d'étendre ses limites. Elle conquit sans de grands efforts, *Fiaccone*, & quelques pays adjacens. Elle traita aussi de *Voltagio* avec le Marquis de *Gavi*.

Les yeux du Sénat se tournerent, en même temps, sur la partie civile de l'état. Les bons gouvernements sont ceux où, sans amour pour la nouveauté, & sans entêtement pour l'habitude, soumettant tout à la loi de l'experience, on crée, on modifie, & l'on détruit, suivant les besoins bien connus.

D'après cette maxime, qui fut toujours, autant que la raison put dominer, la règle du Conseil de Génes, on décida que les Consulats ne dureroient qu'une année. On créa, en même temps, un Secretaire, des greffiers, & quelques autres officiers de la République. On décida aussi que les Consuls, qui jusques là avoient rempli, à la fois, les fonctions de gouverneurs, & de Juges, ne s'occuperoient plus que des affaires d'état; & l'on nomma pour rendre la justice, quatorze Magistrats, deux pour chacun des sept quartiers de la ville. Cet ordre éprouva encore dans la suite de legers changemens.

Il n'y avoit pas long-temps qu'on s'etoit rendu maître de Montalte. On fit alors élever un fort à *San-Remo*. Les Comtes de Vintimille, & quelques pays voisins avoient reconnu la domination de Génes. Les Comtes de Lavagna voulurent remuer; mais on s'aseura de leur pays par un chateau qu'on y fit construire; & bientôt on fit raser les forteresses.

Les Sarrazins d'Espagne, Corsaires déterminés, troubloient depuis long-temps la Méditerranée; & le commerce des Gênois en souffroit beaucoup. Ceux-ci résolurent de leur donner la chasse, & y reussirent si bien qu'ils les

An. 1147. contraignirent à rentrer dans leur port. Ces Infidéles possédoient quelques îles, entr'autres l'île Minorque; les Gênois s'y présenterent avec une Flotte puissante, & débarquant dabord à Minorque, ils pillerent & ravagerent toute l'île, mais ne s'y établirent point. De-là il voguerent vers Almerie, ville considerable du Royaume de Grenade; ils ne la prirent pas, mais ils firent de terribles dégats dans les environs.

Cette première expédition les tenta pour l'année suivante. Ce n'étoit pourtant qu'un dessein vague: mais les sollicitations instantes du Pape Eugéne III. les décida enfin à s'unir avec Alphonse VII., Roi de Castille, & le Comte de Barcelone; & le siege formel d'Almerie fut resolu. Le siege d'une ville aussi considerable, & aussi bien défendue exigeoit de grands moyens, & d'habiles Généraux. Les préparatifs des Gênois furent effrayans. Leur flotte étoit composée de cent soixante trois vaisseaux, de toute espèce, & de soixante galéres, sous la conduite de plusieurs Consuls bien choisis, parmi lesquels étoit Ansaldo D'Oria. [a]

(a) *Le nom des autres est Aubert de la Torre, Philippe Longo, Ingone de la Volta, Ansaldo Pizo, Baldoino. Ces noms ne sont pas dans les Historiens François. Le nombre des Consuls étoit alors de dix.*

Arrivés devant Almérie, ils en formerent le siege. Instruits que la garnison de la ville étoit très-forte, & comptant infiniment sur leur infanterie, aussi vaillante que bien armée, ils desirerent d'attirer l'ennemi hors des murailles, & de l'engager au combat en pleine campagne. Leur manœuvre reussit. Le génie & la troupe de D'Oria influerent si bien sur le succès de l'action, que les ennemis furent mis en déroute. La poursuite fut si vive, & répondit si bien à l'attaque, que les deux troupes confondues dans la mêlée penserent entrer ensemble dans la ville. Les corps des infideles couvrirent bientôt la terre. Il y eut d'ailleurs beaucoup de noyés, parcequ'une riviere voisine, traversée par des fuyards épouvantés, ne leur offrit qu'un perfide secours. Le Comte de Barcelone, profitant de la circonstance, & voulant éviter la longueur d'un siege, fit attaquer la ville de tous les cotés; mais les forces de l'ennemi étoient telles que malgré l'ardeur des troupes, il rencontra des obstacles insurmontables : il fallut en venir à la méthode ordinaire, & balancer l'opiniatreté de la resistance, par les ressources de la conduite.

L'union des esprits dans les Chefs des Chrétiens, donna lieu à des combinaisons bien cal-

culées. Ce premier de tous les moyens, dans les ligues légitimes, comme dans les conjurations, fut la premiere cause du grand succès dont ils eurent bien-tot à se feliciter. La ville fut attaquée par quatre endroits différens, & bien choisis; deux furent confiés au génie des Consuls de Gênes. Leurs gens, aussi bien disposés que bien commandés, firent des prodiges. Les deux autres troupes ayant le même bonheur, avec une ardeur presque égale, une incroyable harmonie regna dans toutes les manœuvres. L'attaque enfin fut telle que les ennemis eurent le sort qu'on a déja prévu. Ils firent cependant une resistance qui, plus d'une fois, rendit la victoire indécise. Un effort imprévu de leur part alloit peut-être les faire triompher; mais l'intrepidité de D'Oria fixa les irrésolutions de la fortune. Le carnage fut horrible, & le butin immense; peu d'actions ont jamais été plus sanglantes; & nulle jamais, peut-être, ne fut plus complette. Les Chrétiens las de tuer, reçurent à discretion le reste des Alméricns, qui étoient au nombre de plus de trente mille. Quelques uns qui s'étoient retirés dans la citadelle, se rachetérent du pillage, en payant trente mille ducats. Le gouvernement de la place conquise fut conféré unanimement à Othon, un des meil-

leurs Officiers de l'armée Génoise. Les Espagnols ne furent point jaloux de la préférence accordée à un Italien, parcequ'il étoit impossible de se dissimuler que les soldats & les Généraux de Gênes, avoient eu la plus grande part à la victoire.

La ligue ne fut point rompue. Il restoit d'autres projets à exécuter, entr'autres celui de s'emparer de Tortose. Mais cette entreprise fut renvoyée au printemps. Pour épargner aux Génois un voyage & un retour longs & pénibles, le Roi de Castille, & le Comte de Barcelone les engagerent à venir passer à Barcelone la saison du repos, & le temps des approvisionnemens. La proposition fut acceptée. D'Oria, & Aubert de la Torré, son collégue, quitterent seuls l'armée pour aller rendre compte au Sénat des succès de cette campagne.

D'Oria connoissant le prix de ses actions, & respectant la République, s'éloigna avec le même art, de l'orgueil, & de l'humilité, en traçant le grand tableau dont il étoit chargé. C'étoit s'offrir, une seconde fois, à l'admiration, car il n'est peut-être pas plus difficile d'acquerir de la gloire, que de parler convenablement de la gloire qu'on vient d'acquerir. Le remerciment du Sénat unit la dignité de la représentation,

à la sensibilité de la reconnoissance. On vit un grand corps devenir encore plus grand en s'acquittant envers un grand homme. L'autre Consul, qui avoit moins fait, en meritant cependant beaucoup, montra le même esprit dans la proportion necessaire, & fut remercié d'une maniere non moins noble, & non moins proportionnée à ses services ; ce qui prouve que la justice & la dignité peuvent donner tous les esprits, & acquitter toutes les dettes.

Le projet de la nouvelle campagne fut applaudi par le Sénat. Les plus grands préparatifs furent ordonnés. Les jours d'un long hyver furent pour D'Oria des instans, par le charme des fêtes ; & des siecles par le desir de la gloire. Le moment du départ arrive enfin : il s'embarque. Touché des embrassemens dont il est accablé, il va y repondre par des services.

La reunion des Espagnols, des Catalans, & des Génois est une fête nouvelle. Ils voguent; le vent les favorise : Tortose les apperçoit, & reste consternée. Ils mettent pied à terre; personne ne se présente pour s'opposer à leur débarquement total. La tranchée est ouverte, & les quartiers sont distribués. La cavalerie Génoise se plaça dans une grande plaine, le long de l'Ébre, avec une partie de celle du Comte

de Barcelone, & quelques Chevaliers Anglois, de l'ordre des Templiers, qui étoient venu servir sur sa flotte, en qualité de volontaires. Guillaume, Seigneur de Montpellier, frere du Roi d'Arragon, se posta au pied d'une coline défendue par le fort de *Socta*, avec l'infanterie Génoise, & le reste des Catalans. Les infideles avoient fortifié une mosquée, d'un ravelin, du coté du campement de la Cavalerie de la République, dont elle étoit très-incommodée. Trois cens Cavaliers des plus voisins, sans attendre l'ordre de leurs Officiers, y marcherent à pied, avec la resolution bien prise de les chasser de ce poste. Ils y parvinrent, malgré la plus forte resistance; & les infideles furent contraints de rentrer dans la ville. Cette vigoureuse entreprise étoit imprudente; & tenoit autant de l'indiscipline que de la témérité. D'Oria qui savoit comment on doit agir avec des soldats coupables, mais très braves & glorieux, ne s'expliqua que par une résolution du genre de la faute commise. Il fit préparer les beliers, pour attaquer la ville, du coté de cette même mosquée dont ils s'étoient rendu maîtres, & ne leur dit que ces mots: *Soldats, allez; & obtenez de la victoire le pardon que la loi vous refuse.* Les soldats l'entendirent; leur ardeur fut leur

réponse. Les beliers agirent; une bréche que d'autres auroient trouvé trop étroite, leur parut assez grande pour eux. Les ennemis poussés avec violence furent forcés de se retirer dans le fort de la *Soeta*. Les Généraux jugeoient qu'il seroit impossible de les forcer dans ce poste, à cause d'un fossé très-profond qui le cercloit, & du peu d'espace qu'il y avoit pour faire jouer les beliers, D'Oria leur dit, *soyez tranquilles; ils vous prouveront que rien n'est impossible au repentir*. En effet les soldats écumoient; il fallut les abandonner à leur génie: ce génie étoit encore animé par une circonstance particuliere. Les Catalans restoient sans action, se plaignant de ne pas recevoir leur paye. La gloire du triomphe alloit leur appartenir toute entiere; & trois cens hommes alloient representer tout un peuple. Ils s'avancent, ils s'excitent mutuellement par l'exemple, & par la voix; & montent à l'assaut. D'Oria, que le courage n'éblouit point, & qui reste froid pour favoriser leur succès par les ressources de son esprit, fait jouer une machine qui abbat une partie de la muraille. Les plus avancés s'élancent dans le fort; les autres suivent comme la foudre suit l'éclair; les Maures épouvantés arborent un pavillon blanc, & deman-

dent à capituler.... D'Oria les écoute. Cette humanité qu'ils ont tant de fois méconnue, parle pour eux dans un cœur dont elle est la règle. Mais leurs propositions en arrêtent les effets : en cédant ils veulent faire des lois ; leur perte les touche moins que leur humiliation. D'Oria a la bonté de disputer ; mais la pitié n'est point la foiblesse : ses collègues pensent comme lui. On prononce enfin, & les infidèles se rendent. Comme D'Oria sait qu'on ne compose point avec l'honneur ; & qu'il ne doit y avoir rien d'équivoque dans la conduite, quand tout est clair dans la convention ; il prend lui même le soin d'observer les troupes, afin que le vaincu ne perde pas ce que le vainqueur lui a laissé : *Car*, dit il, *en le lui laissant, nous lui en avons répondu*. (a)

La ville fut partagée entre la République, le Roi de Castille, & le Comte de Barcelone, en trois parties égales. Mais la République céda, peu de temps après, son tiers au Comte, par AN. 1158.

(a) *Quelques Historiens prétendent que les Génois rapporterent d'Almerie conquise, un grand bassin d'une seule émeraude, qu'ils gardent encore dans leur trésor, laquelle forme un espèce de plat, qui a plus de quinze pouces de diamètre, six de profondeur, est uni, & sans aucuns ornemens. D'autres ont écrit qu'il faisoit partie du butin qu'il rapporterent de leur expédition de la Terre Sainte, après la prise de Césarée en* 1101. *Quoiqu'il en soit le Bassin existe.*

l'entremise de Raphaël Pinello Guérardi, l'un des Consuls, excellent citoyen, & très-habile négociateur.

Le bruit de ce succès, quoique écouté par l'envie, dans quelques Nations, devint pourtant la règle de toutes, envers les Gênois. Leurs armes furent redoutées; plusieurs Princes d'Italie mirent un très-grand prix à leur amitié; & les Pisans, qui ne pouvoient jamais les aimer, leur payerent du moins, le tribut de la crainte, en observant très-exactement une trève qu'ils avoient signée avec eux.

La République alloit donc jouir de cette tranquillité si douce après la gloire, quand on aime assez la patrie pour vouloir unir à cette gloire, qui n'est que de l'éclat, celle des bonnes lois, & des grands établissemens. Mais un Prince redoutable par son caractère alloit troubler l'Italie par ses prétentions. C'étoit Fréderic Barberousse. Il venoit d'être élevé à l'Empire par la mort de Conrard III., & il se rendoit à Rome pour y être couronné.

Ce nom fameux subsistera long-temps dans la mémoire des hommes. On se défie de soi quand on a à peindre des êtres qui doivent cet honneur à des vices qui semblent nés de la superiorité de leur esprit. Ce Prince dont l'am-

bition avoit sa source dans l'intêret, beaucoup plus que dans la vanité, fit connoître durement à toutes les villes qu'il traversa, qu'ayant été autrefois soumises à ses prédecesseurs, il falloit qu'elles rentrassent dans la dépendance, dont elles n'avoient pu rompre le nœud, disoit il, que par un attentat punissable. La menace d'un tribut arbitraire fût la suite de ce reproche. Il devoit, à son retour de Rome, expliquer mieux ses volontés.

La République de Gênes qui avoit imité l'exemple des autres villes, en se rendant libre comme elles, jugea qu'elle ne seroit pas plus épargnée. Inspirée par l'orgueil, qui prévoit l'humiliation avec horreur, mais conduite par la prudence, qui subſtitue la finesse à la révolte ouverte, elle envoya vers ce Prince, qui ne s'étoit pas encore expliqué à son égard, des Ambassadeurs assez adroits pour prévenir par des propositions, l'orage dont elle devoit se croire menacée.

Cette tentative parut avoir reussi. Fréderic reçut très-bien les Ambassadeurs, & ne s'expliqua sur leurs offres, sagement captieuses, qu'en paroissant en être touché. Le peu de momens que lui laissoit l'objet de son voyage, ne lui permettoit, dit il, que de les remercier de leurs

ventions. Il ajouta qu'à son retour de Rome, il manifesteroit la justice des Siennes, en conciliant les intêrets respectifs.

Gênes comprit ce qu'elle avoit à craindre. Sa prudence n'etoit pas cette sagesse inactive, qui se borne a ne pas compromettre un état; elle étoit ce génie toujours vigilant & toujours en action pour garantir un état dejà compromis par un danger. Elle avoit commencé à se ceindre de murs très-épais jusqu'à l'ouverture du port. Elle pressa la fin de ces travaux. Tout le monde y fut employé; les femmes mêmes prêterent leurs bras au zèle de leurs maris: les Nobles voulurent être l'exemple des citoyens communs; tant il est vrai que lorsque la noblesse est bien définie par ceux qu'elle décore, elle n'est qu'un grand ressort de plus dans un État. Le travail des murs terminé, on fit entrer dans la place un corps de bonnes troupes, & on la pourvut de munitions de toute espèce.

La République, alors, forte de son courage, autant que de ses précautions, se livra aux soins du commerce, de la police, & du gouvernement. Le moment du retour de Fréderic arriva. Il fut marqué par des rigueurs, & des cruautés, dans toutes les villes dont il exigeoit la soumission. *Tortonne*, pour avoir

refusé de le recevoir, fut rasée impitoyablement. Gênes le prévint encore; non plus pour le séduire par un artifice permis; mais pour le soumettre à la force, presque irrésistible, d'une éloquence formée de l'énergie de l'ame, & de la justesse des idées. Huit des premiers Citoyens lui furent envoyés, parmi lesquels étoit Aubert Spinola, à qui l'on accorda la parole. Admis à l'audience, Spinola representa: „qu'il n'étoit pas équitable d'exiger de » Gênes des tributs, comme des autres villes » d'Italie; que celles-ci possedoient des pays » fertiles qui leur produisoient de gros reve» nus, dont il étoit juste qu'ils fissent part à » l'Empereur; mais que les Gênois habitoient » une cote étroite, & stérile, qui ne leur » donnoit pas même le nécessaire, & que » par cette raison ils n'avoient jamais rien » payé à l'Empire; qu'ils ne subsistoient qu'à » à la faveur de leur commerce; & que ce se» roit éteindre leur industrie que de la taxer; » que les droits qu'ils payoient dans les lieux » où ils trafiquoient étoient déjà un tribut assez » fort, que l'Empereur tiroit d'eux des ser» vices bien plus considérables que les som» mes qu'ils pourroient payer, en faisant une » guerre continuelle aux Pirates; que si toute

» la Méditerranée étoit maintenant une mer
» sur laquelle on n'avoit plus rien à craindre
» des Corsaires, c'étoit uniquement à leurs
» flottes qu'on en étoit redevable ; & que pour
» dix mille marcs d'argent, l'Empereur ne pro-
» cureroit pas à l'Italie un avantage sem-
» blable. „

Barberousse auroit pu répondre par le terrible mot qui dominera toujours sur l'art des orateurs; mais les succès, la réputation, le caractère des Génois lui imposoient. Peut-être aussi étoit-il instruit des grandes précautions qu'ils avoient prises. Il affecta une justice apparente, & il convint formellement avec eux,
» qu'il ne les troubleroit jamais dans leurs
» droits & possessions ; qu'ils seroient exempts
» de tributs, de fournir des troupes, &c. „

Cette importante négociation marqua le genie des Gênois, & l'art de Spinola, en raison de ce que le caractère de Fréderic etoit plus prononcé. Ils eurent par-là tous les principaux avantages d'une parfaite indépendance : C'étoit beaucoup avec un Prince qui ne composoit jamais, quelque peu de fondement qu'eussent ses prétentions.

L'exercice de leur politique dans les années qui suivirent, ne fut qu'une conséquence de

cette superiorité de lumieres, de situation, & de moyens. Ils fortifierent des places; ils chatierent des vassaux, ils calmerent des troubles intestins, ils négocierent des traités de commerce, & de bonne intelligence avec l'Empereur de Constantinople, avec qui ils avoient eu des differends; avec les Sarrazins, & les Maures, qu'une haine invétérée sembloit éloigner d'eux pour jamais.

L'avantage de ces combinaisons étoit peu de chose, en comparaison de tous ceux que devoit leur procurer un traité qu'ils signerent, en même temps, ou peu après, avec le même Fréderic. Par ce traité, ils s'engageoient à aider ce Prince de leurs forces de mer, dans la guerre qu'il alloit bientôt déclarer au Roi de Sicile; & Fréderic, non seulement les maintenoit dans toutes leurs possessions; mais leur donnoit en fief toute la rive, depuis *Monaco* jusqu'à *Porto-venéré*, avec le droit de prendre sur toute cette cote, des matelots, des bois, & généralement tout ce qui leur seroit necessaire pour l'entretien de leur marine, ne leur imposant que la condition indispensable de respecter les droits des Seigneurs dont les territoires se trouvoient compris dans cette donation, à laquelle il ajoutoit la ville de Syracuse, sur laquelle il disoit avoir de justes prétentions.

La considération & l'alliance d'un Prince tel que Fréderic jettoient beaucoup d'éclat sur les Gênois ; & leur orgueil flatté pouvoit bien servir d'aiguillon à leur génie ; & les disposer à acquerir une nouvelle grandeur, soit par leurs actions, soit par leurs traités ; mais un État ne doit veritablement qu'à ses principes, & au caractére dont ils sont l'origine, les grandes qualités, & les grandes idées qui forment sa constitution, & se développent dans sa conduite. La République n'avoit point cette arrogance du bonheur qui insulte aux nations paisibles & justes, par son mouvement déréglé ; elle avoit seulement cette fierté de la gloire & de la renommèe qui punit avec éclat les injustices ou les insultes des peuples insolens, ou mal-honnêtes. Les citoyens qui avoient part au gouvernement se régloient sur ces maximes ; quelques uns y ajoutoient leurs propres vertus, & leur fierté particuliere prise dans ces maximes. Comment un pareil état n'auroit il pas eu une grande superiorité, & une grande réputation !

Aubert Spinola fut un de ces citoyens dont je viens de parler. Les Corsaires Arragonôis faisoient des courses continuelles sur les cotes de Gênes, & osoient prendre les vaisseaux de la République à l'entrée du port même. Spi-

nola est envoyé a D. Lope qui regnoit alors en Arragon. Ce Prince inconsidéré n'accorde aucune réparation, & n'en promet aucune. Spinola sent pour lui, comme pour la patrie, ce refus insultant. La République, instruite, pense à s'en venger. Pendant que ce soin l'occupe, Spinola est nommé Consul. Il fait armer cinq galéres, & va donner la chasse aux Corsaires, qu'il fait repentir de leur audace. Après les avoir ou punis, ou dispersés, il relache au port de *Denia*, où le Roi d'Arragon étoit alors. Le discours qu'il lui tint n'étoit pas celui d'un Ambassadeur modéré qui craint de confondre l'envoié avec la nation qui l'envoie. Il étoit celui d'un Consul, devenu cette même nation par son autoritè, & par son triomphe. Le Roi se juge, & s'humilie. La réparation va suivre l'excuse; il en fait le serment. Spinola l'accepte: mais il a le regard ménaçant; & le Monarque doit lire dans l'ame qui s'explique par ce regard. La réparation promise peut suffire à la gloire de la République: l'intêret du commerce & des citoyens lezés par l'enlevement des vaisseaux n'est pas si facile à satisfaire. Il faut un dédommagement; il le faut proportionné à l'offense, & à la perte. C'est ce que le regard du Consul explique

très-energiquement. D. Lope l'a compris; & sa proposition va le prouver : *decidez vous même*, dit-il au Consul, *de ce que je dois offrir*. Spinola est noble autant que fier; l'humiliation d'un Roi est un assez beau dédommagement pour une République riche & généreuse. Il borne à dix mille ducats la somme qui doit être payée. Spinola revint à Gênes. Le Sénat l'applaudit de l'avoir si dignement representé. *Inigo* fut envoyé au Roi d'Arragon, avec la ratification du traité; & la somme fut exactement payée.

AN. 1169. Je glisse sur quelques actions de guerre entre les Pisans & les Gênois, plus ou moins motivées, mais qui partoient généralement de ce fond de jalousie que depuis long-temps Génes inspiroit à Pise. Pise avoit tort. Si la jalousie entre des nations, ou des personnes égales, marque l'émulation, dans l'inégalité elle décéle l'envie. Cette maxime servira à faire mieux sentir la *petitesse* d'une invention des Pisans contre les Gênois. Le fait est peu de chose en lui même, mais il devient essentiel par le motif. Les Pisans ne pouvant reussir contre les Gênois, à force ouverte, y employerent la ruse; partage qui n'est pas toujours malheureux, parcequ'il peut servir à faire valoir l'esprit; mais qui l'est beaucoup lorsqu'il

n'aboutit qu'à confirmer l'infériorité, & à dévoiler l'égarement des passions. Ils envoyerent à Gênes l'Abbé de la Gorgonne, avec deux autres Pisans déguisés en hermites. Ceux-ci attirant le peuple dans les rues par leur costume, généralement respecté, l'exhortoient à terminer des guerres qui faisoient couler le sang chrétien. On sent que le tort de ces guerres étoit donné aux Gênois! Et l'on sait que dans ces discours d'esprits échauffés, la morale n'est pas la charité. Le stratagéme reussit d'abord assez bien. Le peuple prête excessivement à l'imposture par la crédulité; mais il a son orgueil, & quand on l'a blessé par l' abus de sa premiere impression, l'effet de la seconde est d'assommer l'imposteur. Ce fut ce qui pensa arriver en cette occasion. Les faux inspirés furent demasqués, & les pierres volérent bientôt à leur tête. Si les Magistrats avertis ne s'étoient empressés à favoriser leur retraite, ils mouroient lapidés.

Je passe à des objets plus importans. Cette inimitié des Pisans pour les Gênois venoit d'entrainer de leur part de nouvelles hostilités, mais elle perdit de son intéret pour ceux-ci, ou cessa, du moins, pour quelque temps, d'être l'objet le plus digne de les occuper.

Ils avoient vu naître dans leur sein des querelles particulieres ; & un trouble assez général en étoit la suite . Deux grandes maisons (celles des Avocati , & des Castelli) s'étoient disputé l'honneur du pas . Les familles avoient pris le parti des chefs ; les parens avoient entrainé les alliés, & les amis . Tout cela formoit comme autant de corps de troupes prêts à militer l'un contre l'autre ; & ces troupes étoient, chaque jour , grossies par des détachemens de cet essaim de faux importans , de vils parasites , de bas intrigans & d'esprits faux que tout objet de division dans les familles enchante , parcequ'ils peuvent se rendre utiles à l'unique passion qu'ils soient dignes de servir . La fermentation des partis étoit telle que souvent on en venoit aux mains : l'exemple devenoit dangereux. Un peuple libre épouse plutôt les querelles de l'orgueil qu'un peuple esclave. Dejà même, dans les dernieres conditions, un grand nombre d'individus s'échauffoit pour l'une ou l'autre cause . Une guerre civile alloit naître d'une dispute de particuliers . Le Sénat employant , de jour en jour , ses soins à prévenir les ravages de ce torrent , fut convaincu qu'il alloit ne pouvoir plus l'arrêter . Il prit une résolution dont on admirera la sagesse . . Il or-

donna aux chefs des deux maisons de comparoître devant lui. „ Vos différends, leur dit-
» il, funestes à la paix que nous respirions,
» ont anéanti l'ordre dans nos murs, & peu-
» vent renverser ces murs mémes. Nous avons
» employé tous les moyens pour vous rappro-
» cher; votre haine obstinée s'irrite de nos
» soins. Obligés de voir le mal aussi grand
» que vous l'avez rendu, nous décidons que
» vous épargnerez le sang des citoyens, en
» exposant le votre: vous vous rendrez, à cet
» effet, dans une salle du palais Archiepisco-
» pal; & un combat entre vous sera le ter-
» me de votre querelle. „

Les Historiens de Gênes prétendent que ce moyen fut proposé par les interessés eux méme; & que le Sénat n'eut que le merite de montrer son bon esprit en l'adoptant. Il y en a méme qui, plus scrupuleux, & prétant leur délicatesse de principes aux chefs de la République, ont pensé qu'ils n'accepterent la proposition que parcequ'ils s'étoient assuré d'un moyen presque certain pour empécher que le combat ne fut realisé. Quoiqu'il en soit, l'ordre, ou l'acquiescement du Sénat eut lieu. Les Champions, au nombre de six (trois d'un coté, trois de l'autre (se rendirent au lieu designé.

Mais le Ciel avoit placé sur le siège de l'Église de Gênes, Hugues de la Volta, un de ces hommes qui tant de fois parlerent son langage divin, & en firent éprouver le charme seducteur, parcequ'eux même en sentoient la douce puissance. Il déploya les dons de l'esprit, & les sentimens de l'ame ; il fit sentir le malheur de deux familles égarées sur les pas de deux chefs furieux, par une haine respective ; il fit voir la génération des passions, qu'une seule passion avoit produites ; les crimes, les meurtres qui avoient troublé la ville, & les campagnes: il s'éleva jusqu'aux plus hautes idées ; il descendit jusqu'aux plus sensibles détails. Sa voix prenoit le ton de son ame exaltée, ou attendrie ; elle pénétra tous les cœurs ; elle entraina tous les esprits ; & l'on vit enfin le feu de la haine s'éteindre dans la douceur des embrassemens.

Gênes retrouva sa tranquillité ; & consacra cet événement par des fêtes. Les plaisirs unirent toutes les ames par leur lien aimable ; ce fut le triomphe de l'éloquence, & beaucoup plus celui de la Réligion, puisque l'éloquence de ceux qui triomphent en son nom est son heureux ouvrage. Le lendemain on ne voyoit que l'amitié & la verité ;

la societé avoit repris sa confiance, & ses charmes; c'étoit un peuple d'heureux. Quant à l'homme saint qui avoit fait ce prodige, il voyoit le bonheur des autres; on peut juger du sien.

Il faut encore revenir à ces Pisans inquiets & jaloux, pour y revenir encore. La fidelité m'y contraint. C'est une tache penible autant que dégoutante. Ce retour continuel des mêmes foiblesses, ou des mêmes vices qu'occasionne la médiocrité d'esprit dans quelques individus, & le défaut du gouvernement dans quelques nations, anciennes ou modernes, est la honte des écrivains qui n'ont pas senti qu'un peintre doit passer légérement sur les accessoires, lorsqu'il a à presenter de grands objets. Je me borne cependant, autant que je le puis, à indiquer ces hostilités continuelles, entre les deux Républiques, & à marquer l'issue de chacune, par l'événement essentiel qu'elle produisit. Celle-ci finit, pour les Pisans, par la perte de tous les priviléges que l'Empereur leur avoit accordés. Ce Monarque avoit chargé l'Archevêque de Mayence, allant en Lombardie, de terminer ces divisions, dont le principe étoit honteux, & les conséquences funestes. Les Gênois plus grands, plus justes que leurs rivaux n'opposé- AN. 1191.

rent aucune difficulté. Pise au contraire ne voulut se prêter à aucun arrangement. Les attaques recommencerent : leur desavantage fut sensible ; il fallut en venir à une nouvelle trève. Enfin, après treize ans d'erreur, de fureur, & de fortune très-inégale, les Pisans accordérent à la necessité ce qu'ils refusoient à la raison. Une paix solennelle fut signée, à Pavie, entre eux & les Gênois. L'Empereur leur rendit leurs privileges, en confirmant ceux-ci dans la possession de la Sardaigne.

La République, tranquille, à cet égard, eut à s'occuper d'un autre objet. Saladin venoit de s'emparer du grand Caire. Ce jeune conquérant étoit de Médie, & on lui avoit donné le nom de Saladin, qui en langue Arabique, ou Arabe, veut dire *Réformateur de la loi*. Son esprit & son caractère étoient formés des dons de la nature, & des bienfaits de l'éducation ; Avantage incalculable dans un Prince destiné à regner. S'il a des passions, il les règle ; s'il a des vertus, il les suit ; s'il a des préjugés, il les perd ; s'il a des foiblesses, il en rougit ; s'il a des torts, il les avoue ; s'il fait des fautes, il les répare ; s'il reçoit des conseils, il les écoute. Voilà le grand Prince, & le seul homme qui puisse l'être. Saladin, maître du Caire, & con-

noissant l'amour, le respect des Égyptiens pour la réligion de Mahomet, chasse tous les Chrétiens de son royaume, pour plaire à ses nouveaux sujets. La République de Gênes a le plus grand intéret à conserver ses établissemens dans cette partie du Monde. Elle a dans son sein des hommes faits pour entrainer des Princes éclairés, ou pour éclairer des Princes injustes. Elle choisit, & députe: ils parlent, & les Gênois, dans le Caire, sont exceptés de la loi qui proscrit les Chrétiens.

Ce triomphe étoit glorieux. De nouvelles discordes intestines viennent en troubler la douceur. Les Avocati, raccommodés avec leurs ennemis, étoient fideles à leurs engagemens, & restoient tranquilles; mais les Castelli ne suivirent pas leur exemple. Ceux-ci étoient ambitieux, & naturellement inquiets & turbulents. Après avoir vecu dans une longue agitation, le repos leur parut le sommeil. Il formerent des projets d'élévation; & leurs premiers mouvemens les annoncerent assez. Ils trouvent aisement à s'associer des esprits que la vanité, l'avarice, ou l'envie engagent à s'unir avec eux. Le nombre des associés augmente tous les jours. Le Sénat est encore troublé; la ville est plus que jamais dans l'agitation des querelles particulie-

res ; des combats sanglans en sont la suite, & des assassinats servent la passion des lâches, ou la haine des furieux. Le desordre va si loin que la République est menacée, & ébranlée dans sa constitution. Il n'y a point de Nations où l'exemple d'une revolte ne soit d'une horrible conséquence. Le facile plaisir de faire du mal entraine des milliers d'individus que la nature a voués au crime : La séduisante imitation en détermine beaucoup d'autres, qui ne sont pas plus amis de la justice, mais dont l'ame préfere naturellement la douceur du repos, à l'agitation des grands mouvemens, Le poison des discours hardis coule dans les ames faciles ; les motifs communs deviennent des raisons puissantes ; l'exemple enfin devient une autorité. On ne reflechit plus quand tout le monde agit. Malheureuse condition ! Triste tableau d'un État agité par l'opinion publique, ou entrainé par le mouvement général.

Le resultat de cette secousse horrible fut que l'État ne posa plus sur les fondements que la sagesse avoit établis. Il fallut céder à des esprits qui s'étoient emparés de la force ; & prévoir même qu'en cédant on leur feroit une autorité de leur avantage. Quelle pensée pour des chefs vertueux dont l'État est devenu la famille!

Malgré l'accablement où ils étoient plongés, le bien public les occupoit toujours. Obligés de consentir à un changement, ils se reunirent pour en proposer un qui s'accordat avec l'intêret commun. Ce fut de substituer un Podestat à des Consuls; de borner à un an le cours de ses fonctions, & de préferer toujours un étranger à un citoyen.

La proposition fut acceptée. On nomma *Manegoldo Tétocio*, citoyen de Bresce, dont la sagesse & la capacité étoient également reconnues. Mais quand les têtes sont montées jusqu'à un certain point, le retour du calme n'est pas l'ouvrage d'un jour; principalement lorsqu'il y a des chefs, & qu'ils n'instruisent point par une mort effrayante. Cependant on va bientôt respirer. Toute nouveauté qui plait dispose à la douceur, & devient favorable à l'harmonie. Quelques perturbateurs effrenés veulent ramener le desordre; Fulcone de Castelli, l'un des plus emportés, & qui avoit été l'auteur des premieres dissentions, pousse l'audace jusqu'à massacrer l'un des Consuls, qui n'étoient pas encore sortis de place. C'est le moment où le Podestat commence à gouverner. L' humanité lui parle, la raison l'inspire; il sent qu'un coup d'autorité peut lui en épargner beaucoup

d'autres: il assemble le peuple, s'exprime avec tant de force sur cet attentat, que ce même peuple qui venoit d'en commettre de tant de genres, se met à la poursuite du coupable, & de ses complices; mais ils avoient malheureusement pris la fuite. Leur maison est rasée sur le champ; leurs biens sont confisqués; le peuple desabusé approuve par un principe de raison, un chatiment qu'il avoit merité lui même dans son égarement: ainsi l'homme prouve qu'il est toujours plus injuste qu'aveugle.

La fermeté du Podestat, quelques traités avantageux qu'il ménagea avec differens Princes, firent infiniment d'honneur à sa politique. Néanmoins la nouvelle administration ne subsista point. A' la fin de la nouvelle année on voulut revoir des Consuls. Il est dans tous les États des hommes pour qui l'honneur n'est rien, la patrie n'est rien, l'humanité n'est rien, qui sans génie, & sans courage pour les grands crimes, & se surpassant dans les petites intrigues, saisissent toutes les occasions d'acquerir de la fortune, & de la considération. Les uns font plus faire qu'ils ne font; les autres font moins qu'ils ne disent; mais ils parlent beaucoup; & le peuple juge généralement de la capacité, & de l'intention par le nombre des paroles. Les Gé-

nois étoient conduits par des hommes de cette espèce. Ils voulurent des Consuls après un Podestat. C'étoit une horrible confusion, & l'on conçoit difficilement comment la République ne fut pas plongée dans un éternel cahos par ce torrent de vicissitudes ; mais il y avoit un nombre de bonnes lois, un fond de constitution, un génie national, & toujours des hommes superieurs qui soutenoient l'édifice toujours prêt à crouler. C'est ce qui distingue un peuple destiné à chérir toujours sa patrie, & à conserver son caractêre, malgrè la division des partis.

Manegoldo, en quittant sa place, pouvoit comme étranger, ne considerer que les secousses qu'il avoit éprouvées, & ne penser qu'à la tranquillité dont il alloit jouir ; mais il avoit cet œil pénetrant qui découvre des vertus malgré l'enveloppe des vices ; & cette sensibilité qui fait que l'on s'attache aux pays où vivent les objets de ce mélange déplorable. Le jour qu'il se retira, il assembla le peuple sous un prétexte raisonnable, & il lui parla en ces termes. „ En » m'éloignant de vous, content de moi même » parceque ma conduite vous a prouvé mon zèle, » je pourrois emporter le ressentiment de votre » injustice à mon égard. Mais tout homme

» sensible qui connoîtra bien le fond de vos
» cœurs, oubliant son intêret & votre ingrati-
» tude, formera des vœux pour vous, au lieu
» de vous faire entendre des plaintes. Mon desir
» & mon espoir sont d'apprendre un jour,
» dans mon éloignement, qu'éclairés sur le
» bonheur de posseder les qualités naturelles
» qui vous diſtinguent, vous avez senti que
» tout ce qui peut les altérer dans les conseils
» que l'on vous donne, tient de l'homicide à
» votre égard. Je souhaite que vous soyez
» heureux autant que vous meritez de l'être;
» mais croyez bien que vous ne pouvez le de-
» venir, qu'en méprisant ceux qui vous con-
» seillent de méconnoitre votre caractêre, en
» troublant le repos de votre patrie.

AN. 1195. & 1196. Malgré l'agitation continuelle des Gênois, ils faisoient naître des occasions de s'illuſtrer par la gloire, ou de s'aggrandir par les établissemens. Ils profitoient également de celles qui leur étoient offertes par l'ambition des Princes. Ils étoient utiles, & il étoient eſtimés; on respectoit leur ambition, parcequ'elle ne compromettoit pas leur vertu, & qu'elle y ajoutoit quelquefois.

Les Princes Chrétiens se liguent de nouveau, & passent en Asie: les Gênois, à la premiere

invitation, joignent leurs troupes aux leurs. L'Empereur Henri, qui a succédé à Fréderic, les presse de remplir l'engagement qu'ils ont pris avec son prédécesseur, de l'aider à conquerir la Sicile: ils arment une flotte formidable; & elle cause une telle épouvante que plusieurs places sont prises sans coup férir. Cette entreprise est poussée, de leur part, avec tant de vigueur que l'île entiere est bientôt soumise au Monarque, auquel ils prêtent leurs forces.

Ce Monarque a beaucoup promis aux Gênois, indépendamment des avantages spécifiés dans un premier traité fait avec eux par son prédecesseur. Loin de remplir ses promesses, il manque aux engagemens sur lesquels ils se sont fondés. Il va plus loin. Il leur ote les concessions qui leur avoient été faites sur ce même pays dont il viennent de le rendre maître... Plus on respecte un Souverain, plus un pareil trait se fait sentir parcequ'il est deshonorant. Le ressentiment des Génois est un froid mépris; & leurs Historiens s'en plaignent plus qu'ils ne s'en plaignirent eux mêmes; mais la fierté est la vengeance du moment; un Sénat n'agit pas comme un particulier; il pense à la patrie; & il se propose de repren-

dre par la force ou par l'adresse, ce qu'il dédaigne de reclamer par la plainte... Il y eut cependant des representations faites à ce sujet; mais elles étoient bien plutôt la menace que le reproche, & quelque temps après l'Empereur manquant d'argent, & ayant osé vouloir leur en emprunter, ils le couvrirent par leur reponse de ce mepris qui fait naître les allarmes.

Le temps du Podeſtat qui avoit si dignement representé la République dans cette conjoncture, étant expiré, il fut continué pour l'année suivante. Il se nommoit Jacques *Mainero*, & étoit de Milan; c'étoit un homme d'honneur, d'esprit, & de courage. Son coup d'œil étoit prompt, sa pensée étoit également rapide; & cependant sa resolution étoit toujours sage. Il ne balançoit jamais qu'entre le bien & le mieux, dans le civil, comme dans le politique. On pourroit dire qu'une abondance de lumieres l'eclairoit à l'inſtant sur tous les partis qu'il avoit à prendre, dans une situation quelconque. Quoiqu'il ne fut pas exempt de vanité, il préféroit toujours la juſtice à l'éclat. Sa fermeté égaloit son courage; mais elle étoit toujours raisonnée; & jamais il ne montra d'inflexibilité quand il pouvoit pardonner avec prudence. Le fait qui suit va le prouver.

Il étoit indigné de la licence dans laquelle quelques nobles vivoient alors ; mais son mécontentement se bornoit à prononcer ses maximes. Il craignoit de punir des êtres faits pour donner l'exemple, parcequ'il savoit que l'humiliation des Grands donne de l'audace aux états inferieurs. *Nicolas D'Oria* fut le premier qui ressentit les effets de sa rigueur. Ce nom dejà très-grand ne l'arrêta point. Il sentit, au contraire, qu'une leçon aussi imposante lui épargneroit le chagrin d'en donner beaucoup d'autres. D'Oria avoit été en Sicile contre les défenses du Sénat. Le Podeſtat fit raser sa maison. Ce Gentilhomme, chef de sa famille, sentit vivement cet affront, & résolut de s'en venger : à son retour, il attaqua le Podeſtat jusques dans son palais, à la tête de plusieurs de ses amis bien armés. Il méritoit la mort ; mais sa famille eut été désolée : le coup avoit manqué ; le repentir avoit paru ; les marques en étoient publiques ; un premier mouvement obtient de l'indulgence ; le coupable fut épargné, sans être absolument absous.

Voilà l'humanité. Voici le courage. Les villes de la Lombardie, qui étoient tantôt libres, tantôt sous la domination de l'Empereur, principalement Astuë, & *Alexandrie*, étoient mé-

contentes des conquêtes que les Gênois faisoient dans leur voisinage. Pour en arrêter le cours, elles se saisirent du chateau de Tassera, qui appartenoit à la République. Le Podestat en ayant eu avis partit comme l'éclair, & agit comme la foudre. Sa force étoit moins dans sa troupe, que dans sa valeur; cette force consistoit en quelques miliciens rassemblés à la hate. Arrivè sans étre attendu, il se présente l'épée à la main: le chateau est repris, & rasé sur le champ, pour n'étre pas obligé d'y mettre garnison.

AN. 1198. Un nouveau Podestat (Aubert Mandelli, de Milan,) est nommé. *Guillaume Torniello* est envoié avec huit galéres dans les mers de Sicile pour combattre un armateur qui trouble fort le commerce de Gênes. La rencontre se fait dès les premiers jours. Le Pirate est plus fort que l'ennemi qui se présente, & il se trouve protégé par le chateau de Palerme, où il a une retraite assurée sous la protection de la Reine *Constance*, veuve du feu Empereur. *Torniello* ne craint point de l'attaquer: il est si heureux dans ce combat, que le Corsaire est pris avec toute sa flotte. La Reine sollicite la liberté de son sujet: le vainqueur le rend par combinaison: il prevoit que cette condescen-

dance procurera des avantages à la République. Conſtance n'eſt point prevenue contre les Gênois, comme l'étoit son mari ; & le Sénat sait tirer parti des circonſtances. C'eſt une pierre d'attente posée par l'esprit de précaution. Quelque temps après, *Nicolas D'Oria*, qui avoit été commandé pour aller assurer le commerce du Levant, relâcha au port de Palerme. Il avoit fait, comme on la vu, une premiere faute en desobeissant au Sénat, mais il se diſtinguoit par des talens. Il avoit la vivacité, non l'étourderie ; sa valeur utile rachetoit son audace déplacée. Le Sénat, qui se conduisoit toujours bien, parcequ'il voyoit bien, qu'il vouloit le bien, & qu'il saisissoit tout dans cette intention, lui avoit donné une commission honorable, convaincu qu'après le repentir on a plus de vertus, ou l'on a des vertus plus actives. Son séjour à Palerme fut envisagé comme une occasion de tirer de lui un nouveau service. Il fut chargé d'amener la Reine à un accommodement avec les Gênois. Conſtance avoit ce fond de juſtice qui tient de la sensibilité, & laisse presque sans défense contre l'art de persuader. D'Oria avoit cet art supréme, que la vivacité seconde si bien, parcequ'elle semble garantir la sincerité : il usa si heureusement de

çet avantage, que la Reine ne vit que le sien propre dans l'alliance qu'il lui proposoit. Le traité fut signé, & plusieurs Génois qu'on retenoit prisonniers, depuis un temps assez long, recouvrérent leur liberté.

Cependant le gouvernement changeoit, à chaque instant, de face par l'inquietude que causoit la facilité du peuple. On vit Gênes retourner à ses Consuls, pour revenir encore aux Podestats. Les mouvemens n'étoient reglés ni au dehors ni au dedans. Mais l'esprit du Sénat suffisoit à tout, s'il ne pouvoit pas tout prévenir. On punit rigoureusement le Comte de Vintimille qui s'étoit revolté une secondé fois. On faisoit des traités avantageux. On acquit pour la somme
An. 1201. de 400000. livres, *Gavi* & son territoire. On
& 1202. donnoit chaque jour au commerce une nouvelle activité, & une plus grande étendue. Cela paroît tenir du prodige; mais l'esprit d'ordre dans des chefs, quand l'État éprouve des secousses continuelles, est un prodige plus grand.

Les flottes de la République parcouroient le Levant avec des profits considérables. Elle avoit en divers lieux des magasins, des établissemens; elle en formoit de nouveaux par un interet présent, ou par une politique prévoyante. Elle se lioit avec des puissances, ou en obligeoit d'au-

tres. Ces services lui attirant un respect général, lui procuroient des concessions nouvelles, & des avantages qui, bien combinés, bien saisis, & bien réalisés, augmentoient sans cesse sa réputation & sa fortune.

Il arriva cette année un de ces événemens qu'on raconte sans prétention, & qui font rire sans plaisir. Une colonie de Pélerins engorgea tout-à-coup les rues de Gênes, remplit ses hospices, & vida par sa faim pressante, les boutiques des boulangers. Quel étoit le motif de leur voyage! L'entousiasme des Croisades. Ils étoient persuadés qu'un miracle prêt à s'opérer leur faciliteroit le trajet. La mer de Gênes alloit selon eux se retirer, comme avoit fait autrefois la mer rouge, pour laisser un libre passage jusqu'à Jerusalem. Rien de plus certain; le peuple le disoit, & le proverbe a consacré la voix du peuple.

Le Sénat rit, & raisonne. Ces bons voyageurs manquant de tout, pouvoient bien devenir de mauvais hôtes. Ils n'étoient pas moins de sept mille. On les nourrit pendant six jours, après lesquels on leur expédia un brévet de départ, auquel on joignit quelques charités. En s'éloignant, ils purent juger que la mer de Gênes n'étoit pas disposée à quitter ce port dé-

coré de tant de vaisseaux ; & ce rivage embelli par des coteaux si rians.

Voici le moment d'ouvrir ce spectacle si serieux, & ces scênes quelquefois si terribles que les Gênois, & les Venitiens offrirent pendant long-temps aux regards de l'Europe. Les premieres sémences de discorde entre ces deux Républiques remontent environ à l'an. 1206. L'Empire d'Orient n'etoit plus qu'une décomposition journaliere : son terme paroissoit arrivé ; & les îles de l'Archipel, & des mers voisines n'avoient plus rien à opposer à l'avidité de ceux qui vouloient s'en emparer. Les Vénitiens avoiént été les premiers à prouver que les faveurs de l'occasion ont un attrait irresistible. Henri, surnommé le Pescheur, Comte de *Malée* forma le dessein hardi de leur enlever l'île de Candie, dont ils s'étoient emparés. Le Comte de Malée étoit allié des Gênois, & leur avoit rendu des services importans pendant leurs guerres avec les Pisans. Des secours leur furent demandés. Ils n'approuvoient pas sans doute le projet de leur ami ; ils avoient les idées de la justice, mais ils écouterent la voix de la reconnoissance ; & par leur entremise puissante, le Comte reussit dans son entreprise.

Les Vénitiens justement irrités ne voyent plus

dans les Gênois que des ennemis declarés. Avant d'annoncer la guerre, ils la font. Leur escadre rencontre *Léon Vetrano*, un des meilleurs Officiers de Gênes, qui commandoit neuf vaisseaux. Ils l'attaquent avec tant de furie qu'ils l'obligent à se jeter dans l'île de *Corfou*. Leur ardeur en devient plus vive; ils le suivent, le prennent, & le pendent. Le Comte de Malée, également poursuivi, ne fut pas plus épargné: ils le contraignirent du moins à évacuer l'île de Candie; & ils s'y fortifierent de maniere à s'en assurer la possession. Depuis ce temps les hostilités recommencérent souvent; mais elles étoient suspendues par des tréves; & l'on voyoit plus l'inimitié que ses effets. Mais il viendra un moment où les scênes seront & plus vives & plus longues. Je vais dire cependant quelque chose d'une de ces premieres guerres.

A la prise de Constantinople, les Venitiens s'étoient emparés d'un grand morceau du bois de la vraie Croix, & de plusieurs autres reliques, dont ils ordonnerent le transport à Venise sur un de leurs vaisseaux. Deux galères de Gênes ayant rencontré ce batiment, s'en emparerent malgré la resistance qu'elles trouverent. Les Venitiens, ayant appris que ces précieux effets avoient été conduits à Gênes, s'en plaignirent

au Sénat, & en demanderent la restitution, qu'ils n'obtinrent point, non plus que celle du navire. Ils recoururent naturellement aux armes.

Cet événement produisit un second effet. Lorsque les Pisans, alors en guerre avec les Gênois, virent la querelle bien engagée entre les deux Républiques, ils saisirent une occasion aussi favorable d'attaquer la derniere; & ils obtinrent quelque avantage, dont ils abuserent honteusement.

AN. 1204. Hugues Caffaro, Gentilhomme Gênois, justifioit sa naissance par son courage, & sa qualité de citoyen par son amour ardent pour la gloire & les intérets de sa patrie. Profondément indigné de la conduite des Pisans, dans cette occasion, il eut acheté de tout son bien l'honneur de la venger. Dans cette disposition, (où l'on ne raisonne que pour agir) ayant appris que Riconero Corsaire Pisan se rendoit redoutable sur les cotes de Provence par des prises multipliées, avec une seule galére, il alla le chercher, avec une seule galére aussi, moins bien armée que ne devoit l'être celle qu'il alloit attaquer. Alors il reprit cette tranquillité qu'il avoit perdue dans les premiers transports de fureur; il vit le danger, qu'il ne

pouvoit jamais craindre; il vit surtout qu'il pouvoit manquer l'occasion de signaler utilement son patriotisme; & il sentit la necessité de suppléer par l'art de l'attaque, à l'égalité des forces. Dès qu'il fut assez près de Riconero pour être sûr qu'il ne pouvoit lui échapper, il gagna le vent sur lui. Après avoir pris quelque temps la chasse, il vogua plus lentement, & ensuite revirant tout d'un coup, il fondit sur l'ennemi à pleines voiles. Quoique le Pisan fut frappé de la plus grande surprise, il n'en opposa pas moins tous ses moyens de défense à l'attaque la plus violente & la plus adroite; il fut neanmoins complettement vaincu, saisi, & enchainé. Caffaro revint à Gênes avec sa conquête, qui fit l'orgueil du peuple, & l'admiration du Sénat.

Le Comte de Vintimille, toujours inquiet, souvent soulevé, jamais parfaitement soumis, venoit de se soulever encore. Cette révolte donna lieu au Podestat *Lotharingo Martinengo*, Bresçan, de développer les ressources d'un génie assez rare. Résolu de réduire enfin l'infidéle Comte, il se rendit à San-Remo, où il s'étoit fait précéder par les troupes destinées à l'expedition dont il avoit conçu le projet. Dès qu'il les eut passées en revue, il marcha droit à Vin- AN. 1220.

famille. La resistance qu'on fit pour l'empêcher de prendre ses logemens, fut très-vive; elle servit à ranimer son ardeur. Il fit conduire près des remparts des prisonniers qu'on avoit faits, l'année anterieure; & un trompette envoyé au Comte lui declara qu'on les passeroit tous au fil de l'épée s'il ne se rendoit dans huit jours. Le Comte repondit qu'il livreroit une des portes, le lendemain. Mais le Podestat ayant négligé de demander des otages (parcequ'il avoit la franchise avec le courage) lorsque des soldats se présentérent pour se saisir de la porte, suivant la capitulation, le Comte les fit arrêter; il manda ensuite au Podestat qu'il les traiteroit de la même maniere que seroient traités les prisonniers, qu'il avoit entre ses mains. Le chef irrité de cette perfidie résolut de presser le siège. Pour réduire les assiègés à l'extremité, il détourna le cours de la rivière, dont ils tiroient l'eau pour leur boisson, en creusant un fossé de deux mille pas de long, dans lequel il la fit entrer. Il fit aussi construire des machines qui jetoient dans la ville des pierres d'une grosseur extraordinaire; & afin de leur oter le moyen de recevoir des convois par mer, il obstrua l'entrée du port, par quantité de vaisseaux chargés de moilon qu'il y fit

précipiter. Il fit élever deux forts sur la montagne St. Christophe, où l'on plaça des machines qui foudroyoient la ville. On batit aussi dans la plaine une ville en bois pour retirer les troupes, & fermer entierement le passage aux secours. Tous ces travaux furent faits avec tant de célérité que l'admiration resta partagée entre l'invention, & l'exécution. *Sorléon Pevere*, que le Podestat avoit placé dans ce poste ingenieux avec deux mille hommes d'élite, incommoda tellement les assiegés, que dans peu de jours on vit arriver au camp quantité de déserteurs. Le siege néanmoins ne laissa pas que de durer, car le Comte de Vintimille avoit aussi son génie; & cette rivalité fait la gloire du Podestat. Il triompha enfin, ou du moins il disposa si bien les choses qu'une plus longue resistance devint impossible. Mais le Comte, dont le coup d'œil saisissoit, & embrassoit toutes ses ressources, voyant l'hyver approcher, & esperant du nouveau Podestat qu'on alloit nommer, des conditions plus douces que celles que lui laissoient entrevoir les dispositions du premier, fut assez ferme, & assez adroit pour reculer jusqu'au printemps sa capitulation, qui fut en effet plus douce qu'il n'avoit du l'esperer. Le verra t'on desormais plus fin

déle? Dans ces temps d'anarchie, malgré les chatimens, & de mauvaise foi, malgré les traités, l'honneur étoit aussi rare parmi les petits Souverains, que l'arrogance est commune parmi les petits esprits.

Tous les jours c'étoient de nouvelles occupations plus tristes & plus pénibles pour le Sénat. Tantôt il falloit appaiser des querelles de particuliers nobles & riches, ambitieux & jaloux les uns des autres, dont le peuple servoit aisément les passions; tantôt il falloit punir des vassaux rebelles, qui s'unissoient souvent ensemble. Ce corps respectable avoit sa philosophie qui nourrissoit sa politique, & l'entretenoit dans cet état d'équilibre si nécessaire & si favorable, entre l'indifférence pour les insultes, & la cruauté dans les vengeances.

L'impunité étoit chez lui aussi rare que l'extrême rigueur; surtout il savoit dissimuler comme il savoit punir. La raison la plus parfaite le conduisoit toujours; & quoiqu'elle fut devenue le caractére de son esprit par l'habitude de la suivre, il s'imposoit une reflexion profonde dans toutes les occasions, parcequ'il savoit que toute régle trop générale est un faux principe dans un gouvernement. J'évite autant que je puis de manifester ses maximes

par ses actions, parceque les situations & les faits du même genre reviennent souvent dans cette histoire, mais ce que j'en cite doit suffire pour prouver ce que je dis à son avantage. Un état devenu grand par ses chefs, doit être peint à grands traits: en s'attachant trop aux détails on pourroit donner leur mesure, mais on affoibliroit leur caractère.

L'infaillibilité, la parfaite justice ne sont le bonheur d'aucun gouvernement, puisqu'ils ne sont le partage d'aucun individu. Le Sênat ne fut donc pas toujours irréprochable, je l'ai dit; mais ses torts furent aussi rares que ses fautes, je dois le dire: j'écris son histoire sous ses yeux, & cette histoire est son éloge; je pourrois donc craindre d'être soupçonné d'adulation. Je ne prendrai jamais la précaution de prévenir ce soupçon, quand j'aurai de grands talens, ou de grandes vertus à louer: je plains les êtres indifferens; je méprise les êtres injustes.... mais peut-être n'aurai je que des lecteurs équitables & sensibles. Quoiqu'il en soit, j'écris ce que je sais, ce que je sens, ce que je pense. Si l'on n'est pas content de ce premier travail, c'est un mal sans reméde pour la suite. Je n'écrirai jamais le mensonge, pour plaire à la malignité.

Nous arrivons au moment ou se formérent, dans la République, les deux partis si terribles & si connus sous les noms de *Guelfes* & de *Gibelins*. Depuis long-temps ils existoient en Italie sous les noms de *Rampini*, & de *Mascarati*; & ils y avoient répandu bien du trouble. La scéne va s'établir à Gênes même. On verra paroître de nouveaux acteurs, & le même esprit. Ce ne fut d'abord qu'un fil d'eau, qui prend son cours pour devenir une riviere trop capable d'inondations.

Depuis long-temps il y avoit une fermentation sourde dans l'état. Le moment de l'explosion étoit arrivé. Le peuple étoit devenu insensiblement mécontent du Podestat. Au sortir de charge, quelques hommes le rencontrent; leur tête s'échauffe; ils le poursuivent; d'autres s'unissent à ceux-ci; on en veut à ses jours. Le Podestat a le bonheur de se jetter dans la maison de son successeur, d'où il se sauve par une porte secrette. Sa vie est en sureté: mais l'émeute redouble; la populace augmente; on court, on marche en revoltés, on crioit, de toutes parts, *qu'on élise un Capitaine*. On entre dans l'Église de San-Siro, & l'on y proclame sur le champ Capitaine, Guillaume Boccanegra.

La proclamation fut suivie de mille cris de joye & d'applaudissemens. Boccanegra fut porté sur un siege élevé à la hate; & le serment d'obeissance confirma sa nouvelle dignité. Tout le jour s'étant passé dans les convulsions du délire, on s'assembla, le lendemain, dans l'Église de St. Laurent. On y choisit trente deux personnes pour servir de conseillers au nouveau chef. On conserva le Podestat, mais on voulut le forcer à prêter serment d'obeissance, comme les autres, ce qui ne lui ayant pas convenu entraina sa rétraite, qu'il demanda, & qu'il obtint. AN. 1257.

Le lendemain on acheva l'ouvrage commencé. On decida, sans l'intervention du Capitaine, que son pouvoir dureroit dix ans: on fixa mille livres par an pour sa dépense; & on lui donna un Juge, deux greffiers, douze Sergens, & cinquante soldats pour former sa garde. On créa, en même temps, un nouveau Podestat, qui voulut bien reconnoître la loi de la subalternité. La planche faite, il s'en trouva successivement beaucoup d'autres, toujours pris chez l'étranger, comme ceux qui les avoient précédés, depuis long-temps; mais leurs fonctions se bornoient à juger les causes civiles & criminelles.

La machine publique ainsi montée, on ne s'opposa point à son mouvement, & l'administration alla son train. Les Pisans venoient d'intenter une nouvelle guerre. Les deux chefs des escadres qu'on arma contre eux furent pris parmi les Nobles. D'autres places de confiance furent données à des hommes du même ordre. Du reste, à beaucoup d'egards, on se régla sur ce qui avoit été établi par le Sénat.

La nouvelle guerre avec les Pisans causoit peu d'inquiétude; Ils venoient d'en soutenir une contre les Florentins qui les avoit presque écrasés. Il n'en étoit pas de même à l'egard des Vénitiens, dont les forces & les richesses augmentoient tous les jours. Cette nation devenoit conséquemment très redoutable. Ils ne purent donc voir qu'avec peine la necessité de se brouiller avec elle. Ce qui donna lieu à cette nouvelle dissension offre deux faits à raconter, mais deux faits si différens entre eux, dans les Historiens, que je ne puis me dispenser de les rapporter l'un & l'autre. Le résultat en est, à peu près, le même: mais comment concevoir cette différence dans les détails? cela n'est pas plus facile que de supposer que l'un ou l'autre recit est controuvé. Le premier & le plus ancien est raconté par un écrivain lourd

& diffus, mais exact, & de bonne foi par tout; le second l'est par plusieurs historiens, d'après lesquels il est traduit.

Premiere Version.

„Les Chrétiens étoient alors fort puissans dans la Syrie. Leur principal commerce se faisoit a *Acre*, que les anciens nommoient *Ptolomaïde*. Les Gênois, les Vénitiens & les Pisans, y avoient chacun leur quartier, & leur Église, leur maison de ville, & leurs officiers particuliers. Ces trois peuples avoient vécu assez long-temps dans une parfaite intelligence; néanmoins les Gênois & les Vénitiens se brouillerent pour une cause assez légére. L'une & l'autre de ces nations avoient quelques prétentions sur un monastère dédié a saint *Saba*, & vouloient en avoir la disposition comme dépendant de son quartier. Elles s'en rapportérent au Pape, qui pour leur oter tout prétexte de jalousie, ordonna qu'elles le posséderoient en commun. Les Gênois ayant eu les premiers avis de ce jugement, voulurent avoir par la force ce que la justice leur avoit refusé. Ils eurent recours a Philipe Comte de Monfort, que le Roi St. Louis avoit laissé pour gouverner cette place pendant la minorité d'Hugues II. Roi de Chypre, a qui elle appartenoit. Le Comte leur donna quelques

soldats de sa garnison, avec lesquels ils s'emparérent de ce couvent. Les Vénitiens, pour se venger de cet affront, se liguerent avec les Pisans, & avec *Mainfroy*, Roi de Sicile, fils naturel de l'Empereur Frédéric. Ils envoyerent à Acre une puissante flotte, commandée par le provéditeur *Laurent Thiepolo*, qui, depuis, fut Doge. Dès qu'il fut arrivé devant cette place, il fit rompre la chaine qui fermoit le port; y entra, & brula vingt-trois vaisseaux appartenans aux Gênois: il mit ensuite pied à terre, & s'étant jeté dans le quartier qu'occupoient les Marchands de cette République, il força, & fit abbattre leurs Palais ou maisons. Les Gênois furent extrémément affligés de cet outrage, mais ils ne se laisserent point abbatre par ce malheur, & envoyerent une armée considerable a Tyr, sous les ordres *de la Turca*. Thiépolo, qui avoit reçu un nouveau secours conduit par *André Zen*, & qui avoit une flotte de cinquante galéres, ou vaisseaux, alla au devant de la Turca, & lui ayant livré bataille, l'obligea, après un combat très-opiniatré, de prendre la fuite, avec perte de vingt cinq Galéres. Thiepolo, après cette victoire retourna à Acre, & laissa piller par ses soldats toutes les maisons des Génois, qui

après avoir abandonné tout ce qu'ils y avoient pour sauver leur vie, s'en retournérent en leur pays. Le Sénat de Vénise, pour conserver la mémoire de cet heureux succés, fit planter deux colonnes dans la place Saint Marc, vis-à-vis le palais Ducal, avec deux plaques de cuivre, où la relation de ce combat étoit gravée.

Seconde Version.

„ Les Vénitiens & les Gênois faisoient un grand commerce sur les cotes de Syrie, surtout à Acre, lieu qui leur étoit plus commode que tout autre, soit par sa situation, soit par la grandeur de son port. Ces deux peuples avoient en propre, chacun, un tiers de cette ville, où ils vivoient sous les lois de leur pays. Deux de ces habitans, tous deux de la lie du peuple, l'un Gênois, l'autre Vénitien, ayant eu dispute, le Vénitien batit le Génois. Les habitans des deux nations ayant pris parti, la querelle devint bientôt générale. Il y eut beaucoup de dommages faits, de part & d'autre; & des plaintes furent portées à Gênes, & à Venise. L'affaire fut sur le point d'être appaisée, & l'on convint que l'on payeroit le dommage, selon l'estimation qui en seroit faite. Les Génois, qui avoient beaucoup plus de desordres à réparer que les Vénitiens, ne se haterent pas d'exécuter ce dont on étoit con-

venu ; les Vénitiens piqués résolurent de se faire justice eux même. En effet ils surprirent tous les navires Gênois qui étoient dans le port d'Acre, & y mirent le feu. Les Pisans qui commerçoient aussi sur la même cote, se joignirent aux Vénitiens ; & les Gênois ayant voulu user de représailles, Acre devint le Théatre de cent combats sanglans. Génes, & Vénise voulant soutenir leurs gens, on arma, de part & d'autre des flottes formidables. Elles se rencontrérent. Celle de Génes fut battue, & totalement détruite, à la vue du port d'Acre, Les Génois virent bien qu'après cette perte il falloit quitter la partie : ils sortirent d'Acre ; & les Vénitiens ruinerent leurs maisons, leurs magazins, & leurs forts,

Le desir d'une nouvelle croisade étoit l'objet constant des sollicitudes du Pape Alexandre IV. il comptoit sur le secours des trois Républiques ennemies. Instruit de ce qui s'étoit passé entre elles, & prévoyant les suites de ce terrible événement, il vit ses desseins cruellement traversés. Pour prévenir cet accident, il exigea qu'une paix solide, ou une longue tréve leur procurat la liberté de disposer de leurs forces. Les trois Républiques voulant se rep-

dre aux vœux du souverain Pontife, deputérent également à Rome. Lucas Grimaldi, Perceval D'Oria, Hugues de Fiesque (trois hommes du mérite le plus reconnu) furent choisis, du consentement du Capitaine du Peuple; après une longue contestation, on convint d'une trève, l'aigreur des esprits rendant la paix impossible. Les conditions du traité furent qu'on rendroit aux Gênois deux mille prisonniers que les Vénitiens avoient faits dans le dernier combat; & que les Gênois ne retourneroient plus à Acre.

Cette guerre terminée heureusement, il en survint une autre avec les Vénitiens qui eût aussi son terme; mais la tranquillité rétablie, au dehors, se fit peu sentir au dedans. *Boccanegra* perdoit tous les jours une des qualités qu'il avoit eues, ou qu'il avoit feint d'avoir, & qui avoient donné lieu à son élévation. Son orgueil devenoit extrême, & son indépendance alloit si loin que son conseil étoit absolument sans fonctions. Il donnoit à son gré toutes les places; & ne justifioit jamais son despotisme, par la sagesse de son choix: il dédaignoit indifferémment tous les ordres; Tous avoient également à se plaindre. Mais il possédoit cet esprit avec lequel on brave le ressentiment, comme l'opinion. Celui qu'il avoit fait paroître,

d'abord étoit bien different. En se montrant au naturel il comptoit sur l'effet de sa surprise; & veritablement l'esprit le plus capable d'imposer est celui que l'art a caché pour établir la confiance, & qui se montre ensuite pour usurper l'Empire. Il est trop tard alors pour se mettre en défense. On peut employer la force contre un pareil imposteur, mais ce n'est pas celle de l'esprit.

Le mécontentement de tous les états entraina la révolte ouverte de plusieurs particuliers. leur nombre grossit par la communication des idées. Les hommes qui avoient préparé cette mine crurent qu'ils pouvoient compter sur l'explosion; ils se trompoient, & la conjuration fût découverte. Plusieurs des conjurés se sauverent, & leur maison fut rasée; d'autres furent punis de mort; d'autres furent simplement arrêtés; mais forcés de demander grace, ils ne purent l'obtenir qu'en donnant des garants de leur soumission.

Depuis ce moment Boccanegra prouva qu'après s'être établi par l'adresse, soutenu par l'audace, on devenoit maître des autres, comme on l'étoit de soi, en allant jusqu'à l'intrepidité. Cette maxime n'étoit pas le fruit de son instruction, car il n'avoit jamais rien appris; elle étoit dans

le caractère de son ame, & dans le sentiment de sa force : il y a des hommes qui naissent tout formés: ce sont communément des êtres dangereux.

Celui dont je parle connut son avantage; il y proportionna sa témerité. Il se fit augmenter les sommes qu'on lui avoit accordées chaque année; il se fit meubler magnifiquement, aux dépens du public, un palais superbe où il alla demeurer; il exclut tous ceux qui meritoient des places, & des commissions honorables; il affecta pour eux le plus grand dédain; il s'environna de sujets proscrits par l'opinion publique; il marcha avec le faste de la grandeur. Il osa trop; & il trouva l'écueil que ce mot fait pressentir, & qu'il devroit toujours annoncer. Une nouvelle conspiration, mieux conduite que la première, le força de se démettre, après un regne de trois ans. Ce triomphe fit renaître les Podestats.

La République desormais doit éprouver de cruelles vicissitudes; & le Sénat aura besoin de toute sa force d'esprit. La chute du colosse qu'on avoit élevé, fut la chute de ceux mêmes qui l'éleverent: les voila encore dans la dépendance du nouveau gouvernement. Ils y reflechiront sans cesse, n'eussent ils jamais à se plaindre; mais ils auront des sujets de plainte. Ils

murmureront, on les excitera; ils voudront agir; ils serviront les passions, ne pouvant pas suivre la leur. Les ambitieux, en travaillant contr'eux se serviront d'eux; ils auront la haine sourde des revoltés, & la conduite lâche des esclaves: ceux qui se vendront à l'intrigue ouverte deteſteront ces nobles dont ils seront les inſtrumens: Ils seront fidéles ou perfides, suivant l'occasion, & jamais de bonne foi; ils passeront de l'un à l'autre parti, si leur intêret l'exige; mais jamais ils n'y seront attachés; toujours ils maudiront la main qui les soudoyera; toujours ils souhaiteront que les deux partis s'écrasent mutuellement.

AN. 1264. Une nouvelle guerre avec les Vénitiens contraint les Gênois à proposer de nouvelles forces contre eux. Simon Grillo eſt nommé pour commander la Flotte. C'étoit un homme affable, généreux, magnifique. Son esprit étoit celui de la popularité, & son maintien celui de la noblesse. S'il répandoit les dons, ce n'étoit pas pour s'élever. Tout ce qui eſt commun aux hommes vains, ou vicieux lui étoit étranger. Il avoit son ambition dans la vertu; elle se bornoit à exciter le sentiment en sa faveur, pour en devenir plus utile à la patrie.

Dans le premiers temps de la République,

ce caractére lui eut paru précieux. Les épreuves qu'elle venoit de faire le lui rendoient suspect; mais cette prévention étoit secrette; elle n'osoit pas la communiquer, par respect pour l'image de la vertu. Le choix qu'elle venoit de faire de lui, en faveur de sa capacité généralement reconnue, donna lieu à des mouvemens qui fortifierent le soupçon, & le firent éclater. Le peuple, les citoyens honnêtes, enchantés d'une préference qui l'honoroit, se rendirent chez lui pour le féliciter; & depuis ce moment ne le recontroient plus sans se réunir, & lui former une espèce de cortège. Le Sénat, estimable par sa crainte, malgré son injustice, ne vit plus guére en lui qu'un homme qui préparoit une révolution. Grillo fut instruit du soupçon, & ne voyant que les effets d'une sagesse profonde dans un préjugé qu'un autre eut regardé comme une offense, il fit retirer toutes les personnes qui l'entouroient quand on l'instruisit, & se rendit seul chez le Podestat pour s'expliquer avec lui. Son discours sublime, modeste, & généreux, pénetra ce Chef éclairé, qui en fit part sur le champ au Sénat. Ce moment est un des plus beaux de la vertu, & des plus touchans de la nature. Grillo ne sentit point cette vanité qui accompagne l'éclat,

d'une belle action, ou le développement d'un beau caractère ; & le Sénat n'éprouva point cette honte attachée à l'injustice d'un faux soupçon. La défiance étoit son devoir ; il l'avoit rempli.

Le fait devint public. Grillo plus cheri que jamais, se disposant à partir, trouva à la porte de sa maison, un peuple immense disposé à le porter à son vaisseau. Il rentra, & fit dire qu'il ne sortiroit point qu'on ne se fut retiré. Le peuple insista. Ses cris retentissoient dans l'air. Grillo ne sortoit point. Le Sénat informé de ce qui arrivoit, le fit inviter à se rendre à un empressement aussi tendre. L'Amiral alors capitula ; & tout ce qu'il put obtenir fut de n'être qu'accompagné.

On desire qu'un tel homme trouve dans ses succès la récompense de ses vertus, qu'il faudroit toujours respecter dans leur conséquence, si l'on pouvoit ne les pas cherir dans leur principe, Le vœu public est rempli. Grillo, si superieur par le talent, si animé par la reconnoissance, trouvant encore dans les Officiers qu'il dirige, & dans les troupes qu'il commande, une ardeur, un sentiment, pour ainsi dire de famille, tombe sur les Vénitiens, qu'il rencontre, & a le double honneur d'unir les lauriers de la gloire

aux avantages de l'intêret. Les vaisseaux qu'il attaque sont chargés de marchandises qui par leur nombre, comme par leur espèce, forment une valeur incalculable. Ce convoi équivaut à une Flotte, parcequ'il est très-considerable, & que les vaisseaux, armés en guerre, sont montés par des hommes determinés. Il attaque; il triomphe; la victoire est complette. Des richesses immenses, & la joye de les offrir en tribut à la patrie, vont apprendre au Sénat quel est l'homme qu'il a soupçonné, & au peuple, quel est le citoyen qu'il adore. Grillo reçu, accueilli, honoré comme un génie bienfaisant, ajoute encore à son triomphe, & à son patriotisme, les charmes de la sensibilité, & le touchant intêret de la modeste.

Les divisions intestines causoient chaque jour de nouvelles alarmes. On voyoit se former l'orage terrible qui naîtra toujours dans un état du choc de deux factions puissantes. Les Guelfes & les Gibelins se montroient à découvert. Comme ils voyoient augmenter à chaque instant l'ivresse des esprits qui servoient leurs passions, l'audace devenoit une conséquence de ce progrès. Une conduite plus mesurée eut pu éteindre insensiblement une ardeur née du délire, qui ne peut subsister que par le mouvement. Ils fai-

soient cette reflexion, & s'y conformoient. Ils trompoient ceux qu'ils conduisoient vers l'abyme que creuse la révolte; ils profanoient le nom de la République en la nommant sans cesse, à des foux qui se croyoient patriotes. A beaucoup d'égards tout étoit égal dans les deux partis. Noblesse, courage, richesse, esprit. Jusques-là cependant les Guelfes dominoient. Mais le chef ambitieux des Gibelins avoit dans le caractère de son esprit de quoi leur ravir cet avantage. Peu d'hommes joignirent jamais à la hauteur des idées, plus de cet esprit qui entraine la persuasion. Comme son coup-d'œil étoit sûr, & son ame très-forte, il vit clairement ce qu'il avoit à craindre de l'avantage de la faction rivale, & ce qu'il avoit à faire pour le leur enlever. Le moyen étoit difficile à employer. C'etoit de subjuguer si bien son parti par l'eloquence & les promesses, que les Gibelins séduits & persuadés entrainassant ensuite les Guelfes. Son projet une fois formé, il ne leur parla plus qu'un langage qui put le conduire à son but sans laisser soupçonner son ambition. La domination partagée, leur disoit-il, sera toujours une source d'erreurs & de disputes. Le bien public, & le bien particulier en souffriront sans cesse. Quand les idées

sont balancées, il n'existe point de pouvoirs, pas même celui de récompenser: chacun a ses préferences; on oppose, de part & d'autre, les services, aux services, les talens aux talens; on dispute sur tout, & l'on n'accorde rien.

Tels étoient ses discours. L'intêret les faisoit valoir. L'esperance & l'avidité font l'entousiasme des ames communes. Les Gibelins séduits deviennent orateurs. Ils séduisent, à leur tour. Une foule nombreuse se jette du coté qu'indique l'inclinaison de la balance. C'étoient d'abord des hommes sans aveu, sans nom, perdus de dettes, & remplis de vices: ensuite vinrent ces êtres plus dangereux, & plus vils, qui ont un nom, & le deshonorent; qui ont de l'audace sans esprit, de l'esprit sans connoissances, des maximes affreuses, une ame atroce, des inclinations sanguinaires, toujours la fausseté la plus hardie, souvent l'abord le plus flatteur, & toujours l'ingratitude la plus horrible.

Un tel cortége est bientot grossi. Les vices suivent les vices. L'homme dont je parle étoit fait pour les mépriser, mais il voyoit la necessité de s'en servir. Son parti pris, & sa troupe rassemblée, il marche au palais du Podestat, s'en empare, à force ouverte, se saisit de sa personne, & de sa famille, qu'il fait

garder avec soin. Pendant ce temps ses partisans couroient les rues, & travailloient à le faire nommer *Capitaine*.

La nuit se passe ainsi. Le jour ayant paru, il indique une assemblée à la place St. Laurent, & marche pour s'y rendre. Quelques citoyens, des plus considérables, voulent l'arrêter à son passage. Ils sont renversés; & bientot il arrive au lieu de l'assemblée. Là, il fait un discours ou l'adresse de l'esprit eſt appuiée de la force de la voix. Deux tableaux opposés attirent également l'attention. L'état en proye aux horreurs des dissentions. L'état adminiſtré par un esprit unique, & dans une intention honnête.

L'impression eut été gènèrale, si l'empire de l'éloquence étoit universel. Mais il y avoit là de ces esprits qui ne voyent qu'un art trompeur dans toute espèce de discours oratoires. Ils sont communément brusques & courageux: leur grossiere franchise déplait au sentiment, mais avertit l'esprit, & provoque la défiance. S'ils ont un intêret à nuire, ils y parviennent en relevant les parties du discours que l'art a negligées, ou qu'il a préparées avec trop de soin. Or, l'orateur avoit donné dans le premier ecueil. L'intêret personnel, dans plusieurs phrases, s'etoit plus fait sentir que l'intêret de

l'état. Les esprits dont je parle avoient vu cela; ils le firent remarquer à d'autres. L'opinion qui desoblige a le vol de l' oiseau: celle-ci passa dans tous les rangs: La révolution est deja faite. L'homme qui venoit de se tromper, ne parut plus qu'un ambitieux qui trompe, qu'un conspirateur qu'il faut punir ..... il vit son danger. Son esprit fut aussi prompt que son coup-d'œil. Un tour adroit, des phrases heureuses éffacérent aisément une impression funeste. Il ne resta plus qu'une défiance vague, dont il sût même profiter, en faisant connôitre qu'elle ne lui échappoit pas. La fin de son discours fut donc une protestation formelle contre tout soupçon d'ambition, & de vuës interessées. Mais il n'en resta pas là. Trop éclairé pour ne pas juger que les esprits qui l'avoient défini étoient encore à craindre pour lui, il pensa qu'ils pourroient lui nuire beaucoup, s'il laissoit les choses dans l'état où elles étoient avant le moment de son imprudence. Il fit donc des propositions, d'après lesquelles il fut décidé que le Podestat qui devoit encore rester quatre mois en charge, en sortiroit, à l'heure même; & que pendant ces quatre mois, Guy Spinola, & Nicolas D'Oria, esprits sages, & jugés tels gouverneroient l'état.

Ceux-ci accepterent, & se conduisirent si
AN. 1265. bien qu'ils obtinrent jusqu'à la fin un suffrage général. La révolution de l'année étant arrivée, ils se retirerent paisiblement ; & l'on nomma un nouveau Podestat, suivant l'ordre établi. Telle fut la suite de la premiere tentative d'une ambition déréglée. Un esprit du second ordre eut été degouté d'en faire une seconde. Mais les ames intrépides s'enflament par les obstacles ; & n'envisagent jamais leurs premieres démarches que comme un engagement pris avec la posterité.

Je m'interromps un moment pour faire observer que c'est avec horreur que je traite l'article des révolutions de Gênes. Elle sont connues, & la pitié est aujourd'hui le sentiment qu'elles inspirent. On voit un peuple longtemps égaré par des hommes plus égarés encore. On pense a tout ce qu'il perdit de son caractére, & de son bonheur en servant des passions qui n'étoient que des malheurs pour lui. On pense aussi que nul avantage réel ne fut le fruit de ces convulsions, pour ceux qui en les éprouvant, les communiquoient aux autres. On n'avoit que des illusions, & l'on croyoit obtenir des avantages; on causoit des tourments, on faisoit couler des larmes, on remplissoit de deuil les

maisons, & l'on se croyoit heureux; surtout, on se croyoit grand & juste! ah! la premiere gloire d'un citoyen sera toujours de contribuer au bonheur de sa patrie; & ce bonheur n'existera jamais sans l'harmonie, qui nait de la soumission & de l'exemple. C'est donc dans des vues pacifiques, & j'oserois dire bienfaisantes, que je retrace des tableaux qui appartiennent au sentiment comme à la morale, puis qu'on y peut puiser des leçons.

Les Vénitiens dont la haine pour les Gênois étoit devenue comme un principe du gouvernement, continuoient à la leur prouver par des hostilités. Ils venoient de leur prendre plusieurs vaisseaux marchands, & une galére dans la mer de Sicile, & sur les côtes d'Afrique, auprès de Tunis. La rivalité de gloire entre les deux Républiques donnoit de l'importance à toutes les injustices, & plus encore à toutes les injures. Le Sénat envoya un vaisseau, & vingt sept galéres vers les cotes ou le délit avoit été commis. L'Amiral chargé de cette expédition devint aussi inconcevable par sa conduite, que ses officiers, lesquels devoient former son conseil. Ayant appris que trente galéres Vénitiennes etoient sorties pour aller en course, il laissa son vaisseau a Boniface, & prit avec

ses vingt-sept galéres la route de Sicile, pour aller chercher la flotte ennemie, qu'il sût avoir pris sa direction vers cette île. Il la rencontra entre *Trapani*, & *Mazare*. La raison vouloit qu'il s'éloignat de la côte, & qu'il gagnat le vent sur l'ennemi. Il voulut s'approcher de terre. Il fit serrer ses galéres autant qu'il put, sous prétexte de dérober sa foiblesse au coup-d'œil du Commandant Vénitien. Par-là il ota tout moyen de manœuvrer aux officiers de sa flotte : il facilita aussi à ceux qui manquoient de courage, ou vouloient feindre d'en manquer, la retraite sur la terre voisine, où ils se sauverent, laissant les galéres qu'ils montoient au pouvoir des Vénitiens. Je ne dis point mon avis sur cette maniere de procéder, tant de la part de l'Amiral, que de la part des officiers, mais je ne puis taire qu'à leur retour à Gênes, ils furent tous condamnés au bannissement.

AN. 1266. Aubertin D'Oria fut chargé de réparer l'honneur de la marine Gênoise, & la perte que l'état venoit de faire. L'honneur, la capacité, & le courage étant le partage de cette maison, sa mission fut honorablement remplie, & son succès n'étonna personne. Parti avec vingt-cinq galéres, il courut d'abord tout le golfe, & y

fit d'abord quelques prises. N'ayant pu rencontrer la flotte ennemie, il fit voile vers Candie, & prit la Canée, malgré la vigoureuse resistance du Gouverneur. Il livra la ville au pillage; & après avoir mis le feu au chateau, il se rembarqua avec 350. des principaux bourgeois, choisis parmi les prisonniers qu'il avoit faits. De-là il se rendit dans les mers de Sicile, où il fit encore des prises considerables. N'esperant plus rencontrer la flotte qu'il cherchoit, il reprit le chemin de Gênes, où il fut reçu comme doit toujours l'être un Commandant qui a fait son devoir, sans avoir rempli absolument son objet.

St. Louis ayant résolu une seconde croisade, (quoique la premiere eut si mal reussi) fit demander du secours aux Gênois. Le Pape avoit préparé le succès de cette invitation, en obtenant par ses vives instances une tréve entre les Republiques ennemies. Les Gênois mirent sur pied dix mille hommes, sous les ordres d'Ansaldo D'Oria, de Philippe Cavaroneo, & de François Camilla. On sait combien cette nouvelle entreprise fut encore malheureuse. Les Gênois y perdirent la meilleure partie de leurs vaisseaux. Ce dommage interessant vivement la sensibilité du Pape, qui les aimoit, & dont AN. 1270.

les pieuses exhortations les avoient portés à égaler leurs efforts pour Louis IX, à leur zéle pour la religion, il employa tant de differens moyens pour les raccommoder avec les Vénitiens, qu'enfin il obtint une paix de cinq ans entre eux.

AN. 1272. Ce traité sembloit ménagé par la providence, car la République voyoit ses troubles domestiques renaître avec plus de vivacité que jamais. Lucas Grimaldi avoit obtenu le gouvernement de Vintimille. Un concurrent jaloux assemble ses amis pour prévenir la possession qu'il en vouloit prendre. Ceux-ci s'unissent à d'autres; par leurs intrigues une troupe se forme. Ils marchent a Vintimille; mais Grimaldi les avoit prévenus; & son installation étoit faite lorsqu'ils arrivérent. La tentative des armes fut inutile, Grimaldi avoit pris ses précautions. Les habitans du lieu formant une petite armée tomberent sur eux; il fallut qu'ils se retirassent.

De retour à Gênes, ils font des mouvemens dont l'objet est la reforme du gouvernement. Ils prétendent que les abus en sont intolérables; que le Podestat étant étranger ne connoit ni les mœurs, ni les titres des personnes; qu'on obtient de lui les préferences les plus injustes, les plus aveugles, & les plus funestes; que l'insolence devient le caractère de

ceux dont la faveur est le partage ; que mille maux, le desordre, le vol, l'assassinat sont la suite du déréglement, de la négligence, de la corruption des hommes placés par l'ignorance séduite ; & qu'il faut le plus prompt remède à un mal auquel il ne sera bientot plus possible de rémédier.

Tel étoit leur langage, langage toujours imposant, quoique presque toujours faux. Ils font de l'impression. Animés par ce premier succès, ils proposent de remettre le souverain pouvoir entre les mains d'un très-petit nombre de personnes, ou de deux seulement. Ils parloient devant des gens qui ont besoin de nouveauté parcequ'ils vivent du desordre. Leur suffrage unanime ne se borna pas a des cris de joye éclatans ; un serment solemnel de souscrire à tout ce qu'ils proposeront en est la confirmation autentique.

Bientot la troupe augmente. On prend les armes ; & l'on marche vers le palais du Podestat. Ce Magistrat fait d'abord quelque resistance, mais ne pouvant soutenir un tel effort, il se retire secrettement dans la maison des Fiesques, située près de St. Laurent. On l'apprend, & il y est poursuivi. Ces Gentilshommes, braves & sensibles, défendent d'abord avec

assez de vigueur l'entrée de leur maison ; mais convaincus de l'inutilité d'une plus longue resistance, ils cédent à la force & à la raison. Le Podeſtat eſt saisi. On épargne sa vie ; mais il eſt, à l'inſtant, deſtitué.

Il y avoit encore un grand pas à faire par les téméraires qui agitoient toutes ces têtes. C'étoit de faire prononcer en leur faveur la souveraineté absolue, non de titre, mais de pouvoir. Ce pas alloit être fait. Leurs partisans résolus ouvroient la bouche pour annoncer le parti qu'il falloit prendre, le choix qu'il falloit faire, & le titre qu'il falloit donner à ces nouveaux chefs, lorsqu'un parti contraire, formé dans le silence, se presente subitement, les armes à la main. On prévoit un combat sanglant. Il va avoir lieu ; mais on pèrore avant de se battre. Le charlatanisme de l'esprit déploye toute cette éloquence à laquelle il ne manque que la verité. De part & d'autre on prodigue les phrases, & l'on tend les flèches. Des deux côtés on paroit animé par les plus beaux motifs. Les uns soutiennent le Podeſtat, qu'on veut retablir, & les magiſtrats, qu'ils voulent faire reſpecter. Les autres soutiennent le peuple, opprimé de plus d'une maniere. Ingenieusement le plus grand nombre se moque

du peuple, des nobles, des magistrats, & ne pense qu'a son avantage particulier. L'esprit commence à se perdre dans la dispute, & la haine à se montrer dans l'injure. Enfin on en vient aux fléches, qui vont plus droit au but des passions.

Je ne dirai point de quel coté fut l'avantage, parcequ'un avantage horrible dans une querelle méprisable, n'est d'aucun intêret pour les esprits honnêtes. Il étoit de la politique des vainqueurs, de flatter les êtres de l'état inferieur qui les avoient servis. Il n'y avoit pas de meilleur moyen pour cela que de choisir dans le même ordre un homme à qui l'on donnat le nom *d'Abbé du Peuple*. Le choix fut fait. On prodigua à cet automate ces honneurs de forme auxquels la grandeur de tant de gens fut souvent bornée. La dupe publique respira l'encens, & se crut une idole. Tout se faisoit en son nom; sans son aveu; & il croyoit avoir été consulté. Palais, domestiques, officiers, magnificence de meubles, & d'ornemens personnels, il avoit tout, hors la réalité de son état.

A l'ombre de cette farce pompeuse, les usurpateurs du pouvoir étoient veritablement les maitres. Ils commencerent par exiler, sous divers AN. 1272.

prétextes, les citoyens qu'ils pouvoient redouter; ils tacherent d'en attacher d'autres par des alliances. Ils crurent dévoir conserver la forme de l'ancien gouvernement, & firent nommer un *Podestat*; mais il fut réduit à la simple representation, comme l'Abbé du Peuple. En un mot ils gouvernoient, jouissoient, & rioient peut être interieurement, car il y a des ambitieux, des usurpateurs, des déstructeurs qui voyent les choses du coté plaisant. Mais si leurs pensées etoient gaies, on leur preparoit un sujet de reflexions plus serieuses.

Les Fiesques justement piqués de l'insulte faite à leur maison, n'avoient pas perdu un moment pour exercer le droit de s'en venger. D'autres motifs encore fondoient leur ressentiment. Ils avoient un oncle Cardinal; & lui ayant ecrit, à ce sujet, la lettre la plus vive, ils esperoient recevoir les secours les plus prompts & les conseils les plus violens. Ils ne s'abusoient pas. Ce Cardinal étoit fait pour repondre à leur attente. A une grande fécondité d'idées, dans toutes les occasions, il unissoit cette élévation de sentiment, cette éffervescence d'honneur qui embrasse la vengeance comme un devoir. Il ne consultoit point ses projets, & ne préparoit pas ses discours. La justesse

de son esprit lui avoit fait cette facilité d'expressions, cette clarté d'exposition, qui etablissent la confiance, car presque toujours des idées promptes & claires sont justes, & l'on est disposé à les suivre, & à s'y fier. Il entrainoit surtout les personnes d'esprit: ses conquêtes, dans ce genre, n'étonnoient que les sots, qui alors, comme à présent, étoient aussi loin de connôitre la nature, que de pardonner le merite.

Le Cardinal de Fiesque avec son avantage, & plein du sentiment qui lui en prescrivoit l'usage, s'aboucha à Rome avec les exilés de Gênes, & leur proposa de traiter avec Charles d'Anjou, Roi de Sicile, & de lui livrer l'état, plutot que de le laisser dans les mains de leurs ennemis. Il fut contrarié par le scrupule. Il parla à la raison. Il fit entrevoir, il prouva même que ce n'étoit point trahir la République, que de la livrer à Charles, troublée, avilie, menacée comme elle l'étoit; que c'étoit au contraire la tirer de l'esclavage que de lui donner pour maître un Prince illustre & respectable, au lieu des cruels tyrans qu'elle avoit; il leur fit sentir enfin que c'étoit le seul moyen qui leur restoit pour rentrer dans leur patrie, & même pour réparer l'affront d'un exil, qui devenoit volontaire, si toutes les puissances de leur ame ne s'unissoient pour s'en venger.

L'éloquence triompha. La proposition fut acceptée ; & le traité avec le Roi de Sicile fut bientot conclu ; mais son effet ne fut pas heureux. Ce Prince fit d'abord arrêter tous les Gênois qui se trouvoient en Sicile ; & leurs effets furent saisis. C'etoit une violence indigne du Trone ; & si le Cardinal, plein d'honneur, l'avoit prévue, jamais il n'eut suivi son projet. Le Sénat de Gênes n'imita point l'exemple de Charles, parceque rien ne force à suivre un exemple que l'on condamne ; on pourroit même s'y croire autorisé qu'on ne le suivroit pas, quand on préfére les maximes de l'humanité à celles de la politique. Les Siciliens établis à Gênes eurent le temps de se retirer. Quelques Princes d'Italie devoués a Charles attaquérent Génes, de plusieurs cotés différens ; les troupes de ce Prince pénétrérent dans l'état, favorisées par l'intrigue qui s'y étoit formée pour lui. Ces attaques, ces petits triomphes n'allarmerent pas même les Gênois ; ils repoussoient toujours l'ennemi avec une facilité glorieuse. Ils ne furent pas moins heureux dans d'autres actions qui suivirent. Enfin cette guerre fut terminée par la médiation d'Innocent V. Le Roi de Sicile comprit que les Gênois, dignes de se gouverner eux mêmes, malgré leurs

divisions interieures, lui opposeroient des forces toujours renaissantes, & que son usurpation pourroit faire autant tort à sa fortune qu'à sa gloire. La paix fut faite avec lui; & l'union retablie entre les citoyens. Les exilés furent rappelés, & rentrerent dans leurs biens. Il y eut même réconciliation, avec les Fiesques, & les Grimaldi.

La République à peine tranquille eut avec les Pisans une nouvelle guerre si serieuse, si longue, si motivée, & si terrible qu'il seroit aussi ridicule d'en supprimer les détails, qu'il sera difficile d'en tracer le tableau. Les Gênois excédés de tant d'insultes successives avoient resolu d'en arrêter le cours en épuisant les forces de leurs ennemis, par la reunion de tous leurs moyens de guerre contre eux. Le moment d'agir n'étoit pas encore venu, parcequ'il falloit préparer, mais la résolution étoit prise. Les Pisans en furent inſtruits, prirent la même résolution contre eux, & penserent à les prévenir. Ils confierent le soin de leur gouvernement à un Vénitien aussi eſtimé par ses lumieres politiques, que par ses talens militaires: c'étoit Albert *Morosini*. Celui-ci connoissant le devoir de se surpasser quand on accepte un pareil honneur, fit armer promptement une flotte de soixante douxe galéres, sur laquelle AN. 1284.

il s'embarqua avec toute la jeune Noblesse de Pise, en état de servir; & ayant mis à la voile, il vint droit à Gênes, dont il masqua le port. Il y resta quelques jours, pendant lesquels il ne cessa de provoquer les Gênois par des dêfis & des bravades. Mais ceux-ci firent taire l'amour-propre, n'étant pas encore en état d'exercer la vengeance. Ils n'avoient pour lors qu'une flotte de trente huit voiles, qu'ils avoient envoyée en Sardaigne, & qu'ils se haterent de rappeler. Morosini se retira croyant les avoir intimidés. Les Gênois connoissoient la prudence, non la crainte. Leur flotte rappelée rentra dans leur port. Ils en armerent une nouvelle de cinquante huit galéres, qui fut prête en fort peu de temps. Les deux flottes furent reunies: Hubert D'Oria en eut le commandement. Quel moment pour un brave homme! sa patrie a été cruellemment offensée, & il va la venger. Sentiment général, sans doute, mais qui devient particulier quand on a l'ame guerriere, & qu'on porte un nom illustre, qui rend plus personnelle, & plus sensible, ou l'humiliation, ou la gloire de cette patrie.

Il part, & va chercher cette flotte insolente qui est venu braver imprudemment une République à qui vingt triomphes sur elle auroient bien mieux donné ce droit, s'il étoit

des droits injustes. Il battit quelque temps la mer sans la rencontrer & sans en avoir de nouvelles. Enfin, il apprit qu'elle étoit retournée à Pise. Il y vola, en invoquant le vents, qui déja servoient son impatience.

Je ferois peut-être plus mal que l'écrivain que j'ai sous les yeux dans ce moment, la description qu'on est en droit d'attendre; je suis assez juste pour le copier.

» Dés que les Pisans apperçurent D'Oria, ils se disposerent au combat. Ceux qui avoient débarqué se haterent de remonter sur leurs galéres. L'Archevêque, à la tête du clergé, vint sur le pont donner sa bénédiction à la flotte. On dit que la croix qu'il tenoit à la main, pendant cette cérémonie, tomba dans la mer; ce qui fut regardé par plusieurs comme un mauvais présage : d'autres voulant les rassurer s'écrierent fort haut: *qu'importe que la croix soit pour les Génois, pourvu que le vent soit pour nous*. Enfin toute l'armée navale des Pisans se mit en bataille, hors du port; celle des Gênois en fit autant ».

» D'Oria rangea sa flotte sur deux lignes. Il se mit au centre de la premiere, forte de cinquante huit galeres. La seconde ligne composée du reste de l'armée, fut placée derriere l'île de Malоria, hors de la vue de l'ennemi. Lors-

que D'Oria vit les Pisans assez avancés pour qu'il ne leur fut plus possible de reculer, il fit un signal à la seconde ligne, qui parut sur le champ. Les ennemis surpris s'arrêterent un moment, & parurent balancer sur le parti qu'ils prendroient; mais voyant qu'il n'etoit plus temps de déliberer, ils attaquerent. Après avoir épuisé les fléches & les dards, on s'aborda. Les deux flottes se heurtérent avec une impétuosité prodigieuse; & le combat s'engagea, de toutes parts, avec fureur. Le spectacle en étoit affreux; la mer etoit rougie de saug, couverte d'armes, de cadavres, & de débris. Presque toutes les forces des deux cotés, etoient rassemblées; & l'on se disputoit avec la derniere opiniatreté une victoire qui devoit décider de la superiorité des deux états. Les plus grands efforts se faisoient sur les deux Capitaines, au secours de qui l'élite des deux armées etoit accourue. Enfin l'avantage demeura aux Génois, & il fut complet. On ne dit point précisément qu'elle fut leur perte, mais elle ne put être que considerable, quoique leurs historiens fassent entendre qu'elle fut médiocre. Ils coulerent à fond sept galéres ennemies, en prirent vingt huit, tuerent cinq mille hommes, & firent presque le double de prisonniers. De ce nombre fut Morosini lui même, & presque

toute la Noblesse de Pise, ce qui fit dire, peu après, que si dorénavant on vouloit voir Pise, il falloit aller à Gênes. D'Oria content d'avoir détruit les forces maritimes des Pisans, rentra dans Gênes avec sa flotte. Il fut reçu avec les plus grandes acclamations; & non seulement on fit à Dieu de solemnelles actions de graces, mais l'on ordonna qu'on les renouvelleroit tous les ans, le six d'Août, jour de cette mémorable victoire.„

Ici finit la rélation de l'auteur que j'ai copié, mais cette affaire eut une grande suite. La curiosité du lecteur, & la gloire de la République en exigent également le recit.

Les Pisans terrassés, & bien instruits qu'il faut se connôitre avant de se mesurer avec les autres, penserent serieusement à la paix. Elle traina cependant en longueur. Les Gênois profitant de leur avantage, & vraisemblablement animés par un motif plus noble que l'intêret, leur faisoient des conditions un peu dures. Enfin le pénible & humiliant traité, pour les Pisans, fut signé, malgré l'orgueil de ceux qui gouvernoient Pise. Cette République s'obligea à payer neuf mille livres pour dédommagement des ravages qu'elle avoit fait récemment en Corse, où les Gênois reprirent, je ne sais quelle ville dont ils s'étoient emparés. Outre cela, elle

s'engagea à payer cinquante mille livres dans un temps fixé. A cet égard la condition étoit douce, car on lui accordoit un assez long délai. Cependant elle devoit encore la moitié de la somme à la fin du terme prescrit, outre la restitution de Cagliari, en Sardaigne, qu'elle devoit rendre, & qu'elle ne rendoit pas. Ils demanderent encore un an pour se dégager tout-à-fait, offrant pour garans, des otages, plusieurs places, même les tours qui défendoient leur port. Les Gênois, plus calmes, & toujours fidéles à leurs principes, eurent la générosité de se contenter de leur parole. Mais ils purent croire qu'on vouloit abuser de leur délicatesse, car l'année s'ecoula encore sans que les conditions du traité fussent remplies. Quand l'honneur prescrit la vengeance, après l'abus de la générosité, de nation à nation, il faut qu'elle soit éclatante, parcequ'en instruisant celles qui voudroient manquer à leurs traités, elle peut épargner le sang des hommes. Gênes offensée fit une ligue avec Luques; & l'on arma quarante galéres avec lesquelles on vint droit à Pise. On détruisit ces tours qui avoient été offertes en sureté, & si noblement refusées, par des hommes qui croioient que la premiere sureté c'étoit l'honneur. On alla ensuite à Livourne, où l'on ne respecta que l'Église: on

revint devant le port de Pise dont on acheva de ruiner les défenses ; on brisa une grosse chaine de fer qui servoit à fermer ce port ; & l'on en rapporta en triomphe les morceaux à Gênes. On continua de punir cette Républi-que ingrate & infidéle pendant les deux années qui s'ecoulerent. Il falloit l'accabler pour se délivrer d'une rivale importune que l'orgueil & l'envie aveugloient sur ses intérets, & pour lui procurer à elle même un repos dont elle ne vouloit pas se rendre digne.

Après que leur soumission à leur sort fut bien constatée, D'Oria revint à Gênes, & laissa entrevoir des dispositions à la retraite. Elles étoient si bien l'effet de la reflexion qu'elles prévalurent sur toute autre considération. Après quelques années de domination, rassasié de gloire, d'honneurs & de puissance, ne sentant plus cet aiguillon qui ranime l'ame & le corps dans les langueurs de l'habitude, éprouvant qu'on se juge tôt ou tard, quand on s'est oublié dans l'injustice, (a) ne voyant plus enfin à travers un bandeau, parceque la main du temps l'avoit dechiré, il renonça à sa place pour jouir de son cœur. On lit dans un manuscrit heureusement découvert par un amateur passionné, & conservé avec ce respect qu'on doit

(a) *Il avoit pris part à des intrigues d'ambition,*

aux monumens qui rappellent, & transmettent, pour ainsi dire, l'ame des grands hommes, on lit, dis je, que ce fut la connoissance qu'il avoit faite d'un homme extraordinaire en raison, en esprit, en sensibilité, en philosophie pratique, qui le décida à la retraite. Les entretiens fréquens qu'il avoit avec cet homme precieux étoient toujours coupés par le cours des affaires. L'intêret public n'étant plus le sien que par suite d'honnêteté, il trouvoit ces distractions aussi insupportables qu'elles étoient necessaires: pour mettre un terme à son tourment, il voulut se procurer sa liberté. Voici l'article qui contient cette Anecdote; & le portrait qu'il fait de celui qui en est l'objet. On trouvera, si je ne me trompe, qu'il est moins épisodique qu'il n'est interessant. Malgré cet intéret on pensera peut-être que le goût & l'estime ont été jusqu'à l'illusion. Je ne puis pas garantir toute la verité du texte, mais je puis répondre de l'exactitude de la traduction. Au reste il me semble qu'on doit ne pas approfondir le mystère de l'esprit, lors qu'il interesse le sentiment, en s'unissant à l'admiration des vertus. » C'est un homme, dit-il, qui dans sa jeunesse lut beaucoup, frequenta les grands hommes, multiplia les voyages, étudia les arts, approfondit les hommes; & ne fut ni la duppe,

ni le tyran des femmes : né riche, il put se passer d'un état, né indépendant il ne crut pas qu'il y eut des honneurs qui valussent la liberté. Il fut donc sans état pour être heureux, sans ambition pour être libre, & sans passions pour être juste. La lecture, le sentiment, l'étude, & la reflexion en firent un homme profond. Tous ces avantages, unis aux entretiens des grands maîtres, en firent un homme de gout. Il ne voulut jamais écrire, quoique très-instruit; il employa ce temps à s'instruire encore. Il alla chercher chez les étrangers ce qu'il sentoit qui manquoit à sa patrie, tant relativement aux arts, que relativement aux sciences, & à l'esprit même; & les nations reunies lui offrirent dans des chefs-d'œuvre de tout genre, & dans de grands hommes de toute espèce, cette perfection qui ne peut être ni dans les nations où les esprits sont trop peu réglés, ni dans les empires où ils ne sont pas assez libres. Après ses voyages, qui n'eurent d'autre terme que les limites du monde connu, il revint dans sa patrie, où regardant toujours toute ambition comme un délire, toute fonction comme un engagement, tout emploi comme un esclavage, tout talent comme un écueil, toute réputation comme un malheur, il ne voulut jamais se montrer avec tous ses

avantages, pour se conserver ses plaisirs; & ne laissa jamais parôitre que cette lumiere douce qu'on appelle gout, que les hommes pardonnent, parcequ'elle éclaire sans briller, & qu'ils peuvent l'emprunter sans être obligés de reconnôitre une superiorité qui les humilie. Il ne voulut donc pas qu'on put l'admirer comme un savant, mais il ne put empêcher qu'on ne le consultat comme un guide. Il pouvoit avoir tout, être superieur en tout; tracer des plans de palais, des projets politiques, écrire des chefs d'œuvres, donner des régles, créer des genres, peindre Vénus à sa toilette, Jupiter prêt à lancer la foudre sur les titans, ou les graces jouant avec les amours; il a préféré des plaisirs tranquilles à une gloire éclatante. Il pourroit même aujourdhui avoir une grande maison, beaucoup de valets, beaucoup de complaisans, beaucoup de ces flatteurs qui cachent l'envie & l'ingratitude dans toutes les bassesses de l'adulation; il préfère l'amitié à l'éclat, l'estime à la louange, & le sentiment au plaisir.

„Mon digne ami, continue le digne D'Oria, doit savoir juger de tout, & répandre le jour le plus pur sur les matieres les plus obscures. On sent, en effet, que l'on s'instruit dans ses conversations. Mais ce qui me charme en lui,

c'est sa façon honnéte de dire son avis. Il commence par vous faire remarquer dans le votre tout ce qu'il y a de propre à flatter votre amour-propre. Ce n'est pas un artifice; ce n'est pas même un procédé. On voit un homme qui écoute tout, sent tout, pése tout, sait que le moins bon avis part de l'esprit comme le meilleur, est digne par là d'être discuté, & a toujours de quoi faire un certain honneur. Son langage est noble, clair, facile, abondant, & reglé. Peu d'hommes ont plus l'art de persuader. Eh! comment n'auroit il pas ce don enchanteur! il ne contredit jamais qu'après avoir bien écouté; il commence toujours par louer, sans être faux; & ne prétendant jamais à l'honneur d'avoir plus d'esprit que vous, ce n'est jamais que par sa raison que vous étes vaincu.

D'Oria continue, & je demande pardon aux esprits vifs, aux esprits qui ne veulent que des faits dans une histoire, si trouvant plus d'intêret, d'esprit & de raison, & sur tout plus d'originalité dans ce qui suit, que dans ce qui précéde, je transcris l'article tout entier.

Un jour, dit D'Oria, nous nous étions assis sous un berceau de mon jardin. Nous raisonnions depuis une heure sur bien des choses, sans nous arrêter à aucune. J'écoutois mon ami.

avec une sorte de transport, quoique mon age fut celui de la tranquillité. Dès qu'il avoit repondu à une question je lui en faisois une nouvelle, pour donner cours à un murmure aussi agréable qu'instruitif. J'étois enchanté, & je le lui dis; je le félicitai particulierement d'avoir tant d'idées, & de voir en même temps si bien. Mes idées, me dit-il, sont à moi; je ne les dois qu'à mon esprit; je sens cela à la promptitude avec laquelle j'imagine, ou je saisis. Je suis persuadé que transporté dans les bois, dans la jeunesse, pour peu que j'eusse eu le temps d'appercevoir cette superficie générale qu'on appélle le monde, & qui n'est que cela pour celui qui n'a que des yeux, je suis persuadé, dis je, que quoique livré au commerce des êtres qui n'ont que l'instinct, j'aurois imaginé des arts utiles, des arts agréables, des hommes généreux, des scélérats intrépides, une societé dangereuse, & nécessaire. Mais je n'aurois pas senti comme je fais, une distance infinie entre le bien & le mieux, entre l'esprit & le génie, entre l'arrogance de l'esprit & la verité de l'esprit, entre la hardiesse de l'opinion, & la profondeur du jugement. Il n'y a que le gout exercé, la reflexion constante, la finesse du tact, la sensibilité profonde qui puissent nous donner cette perception, cette

sagacité, cette securité qui assignent à chaque chose, à chaque production, à chaque genre, le degré d'estime & de préférence qu'ils meritent. Comment, par exemple, sans le secours de la combinaison des idées pouvoir apprécier le fruit de la combinaison des autres ? Les sens même ne sont ils pas à consulter, & à craindre en les consultant ? Comment encore pouvoir juger qu'un homme de genie qui n'aura encore fait que des choses imparfaites, est cependant au dessus d'un homme d'esprit qui n'aura produit que des ouvrages plus finis, si l'on ignore les grandes choses que le génie, dans sa perfection possible a offertes cent fois à l'admiration. Je dois donc aux hommes, à leur fréquentation, à leur commerce, ce jugement & ce gout que la nature seule n'auroit pu me donner. Mais à quelle espèce d'êtres croyez vous que j'en sois plus particulierement redevable ? ... à ceux, repondis je, que le sort a favorisés comme vous, & qui avoient sur vous l'avantage de vous avoir précédé dans le cercle de la vie ; à ceux qui sont capables de distinguer ce bien & ce mieux, ce faux & ce vrai dont vous parlez ; a ceux enfin dont le tact, superieur à l'esprit même, est après le génie, le don le plus rare & le plus précieux.... vous vous trompez, me dit-il ; je dois beaucoup,

sans doute, aux hommes instruits, aux hommes de gout; en les écoutant j'ai vu commencer ma sécurité dans le point dont il s'agit; mais je dois encore plus aux sots... aux sots! m'écriai-je, qu'ont ils pu vous apprendre ? -- Ils ne m'ont pas appris ce que je sais puis qu'ils l'ignoroient eux même; mais ils m'ont prouvé, sans le vouloir, que les richesses de mon esprit sont sans aucun mélange d'erreur; ils m'ont appris que je puis me fier à mon gout pour distinguer ce bien & ce mieux, si souvent pris l'un pour l'autre, si différens entre eux malgré leur ressemblance, & dont la ressemblance a fait depuis la naissance des hommes, ces disputes où l'arrogance triomphe, ces avis où l'erreur abonde, la lenteur des arts malgré la marche du génie, la prodigalité des louanges malgré la disette des bons ouvrages; & le grand nombre des statues malgré la rareté des grands hommes.

J'écoutois avec beaucoup de surprise: mon ami s'en apperçut, & s'interrompant pour s'expliquer, je vois que ce discours vous étonne, me dit-il, je vais vous en démontrer la verité palpable. Lors qu'on est né avec de l'esprit, du sentiment, & qu'on a acquis des connoissances, on entrevoit naturellement le merite d'une production quelconque, & l'on est capable soi-

même de cette production, parcequ'on a des idées acquises du beau & du vrai. Qu'un homme d'esprit vous dise sa pensée sur ce que vous avez fait, ou sur ce que vous avez jugé, si son avis est conforme au votre, vous jouirez d'une satisfaction interieure, mais vous n'aurez pas encore toute cette conviction que l'esprit délicat & scrupuleux exige toujours pour être content de lui même; vous direz, il pense comme moi, & je crois avoir bien pensé; mais si je me suis trompé, il se trompe à son tour, & me voila dans l'erreur: ainsi vous tombez dans une juste incertitude, & vous y restez. Mais cette inquietude se calme, & s'évanouit dès que l'on a écouté un sot. Convaincu qu'un sot voit très-mal, juge de travers, & n'a pas même l'instinct, sa critique devient un suffrage. Vous vous dites, il me condamne, & il voit mal, je puis donc compter sur l'approbation de ceux qui voyent bien; si j'avois mal fait, il m'approuveroit...Il s'arrêta pour respirer, parcequ'il avoit parlé avec beaucoup d'action; & reprenant ensuite, je vais vous rendre ce raisonnement plus sensible par une supposition, me dit il. Je viens de faire un tableau; le dessin est correct; les attitudes sont vraies; j'admire mon ouvrage: vous êtes connoisseur, vous l'admirez aussi, je suis content de vous

& de moi; mais mon tableau n'a pas encore ce fond brunatre qui doit faire sortir toutes les parties de l'ensemble; les couleurs que j'y admire ne me plaisent que par leur réalité; peut-être sont elles trop vives, ou manquent elles de vivacité; c'est au fond à décider --- l'épreuve est faite; la couleur sort toute entiere; je la vois telle qu'elle est; elle est parfaite, & je suis tranquille à jamais ... vous voyez à présent sur quel principe je raisonnois, il y a un moment! un fond brunatre est aux couleurs d'un tableau, ce que le jugement d'un sot est à un ouvrage d'esprit -- je comprens ce que vous voulez dire, repondis-je; sans vous faire expliquer mieux, je saisis toute votre pensée; c'est un trait de lumiere dont je viens d'être frappé ...., vous avez donc écouté bien des sots, poursuivis-je, car la verité de vos jugemens, la rectitude de vos idées sont telles .... oui, repondit-il, j'ai écouté tous ceux que j'ai rencontrés; & quand il ne s'en présentoit pas, au besoin, j'en allois chercher. Cet aveu est plaisant en lui même; il paroîtroit ridicule à tout autre; mais un homme superieur aux idées communes, un homme comme vous .... un homme comme moi voit des sots comme vous, lui dis-je, mais il n'en sait pas tirer un aussi bon parti,

Pendant que les Gênois commençoient à gouter la tranquillité interieure & les douceurs de la paix, le Soudân faisoit tous ses efforts pour chasser les Chrétiens de l'Asie. *Acre* fut assiegée par une puissante armée. Quelques Princes unirent leurs forces pour empêcher qu'elle ne fut prise: le Roi de Chypre entr'autres envoya trente mille hommes des meilleurs troupes; rien ne put prévenir le triomphe du Soudan: le Roi sauva à peine sa personne. Ce prince de retour dans ses états, fit batir *Famagouste* sur le modéle d'Acre, & dans une situation si commode que les Vénitiens & les Gênois s'empresserent de s'y établir. Cette nouveauté fut un sujet de guerre entre les deux Républiques. Les Vénitiens qui s'établissoient avoient demandé quatre galéres chargées de munitions. L'expédition en ayant été faite, elles rencontrerent sept vaisseaux Gênois armés en guerre, appartenant à des Marchands. L'espoir du butin enivra les Vénitiens: quoique visiblement plus foibles que les Gênois, ils oserent les attaquer. Leur défaite fut prompte; ils furent tous pris. Les marchands à qui les quatre galéres appartenoient en envoyerent dixhuit autres avec deux galiotes pour tacher de les recouvrer. *Nicolas Spinola* étoit embarqué sur les vaisseaux vainqueurs, parcequ'il se rendoit,

en qualité d'ambassadeur, auprès de l'Empereur de Constantinople ; animé du feu courage & du patriotisme, il offrit à tous les capitaines de la petite escadre d'en prendre le commandement, dès qu'on apperçut la Flotte ménaçante. L'estime, & la crainte réunirent toutes les voix en sa faveur. Voici la manœuvre de Spinola. Dès que les galéres Vénitiennes se furent approchées pour joindre les vaisseaux Génois, il commanda à tous les pilotes de faire semblant de fuir, pour diviser les susdites galéres. Cet artifice lui reussit. Dès qu'il vit la division se réaliser par l'ardeur de quelques unes à le poursuivre, il se retourna, & arriva avec tant d'impétuosité sur les plus avancées, qu'il les mit en désordre ; tombant ensuite sur les autres, à mesure qu'elles arrivoient, il obtint une victoire si complette qu'à peine en resta-t'il une seule en état d'aller porter à Vénise la nouvelle de cette défaite. Les Vénitiens extrémément sensibles à cette perte firent des préparatifs extraordinaires pour en avoir raison. On publioit déjà à Vénise que la Flotte qu'on équipoit devoit réduire Gênes en cendres : Gênes ne menaçoit pas, & armoit. La première chose qu'avoit fait le Capitaine de cette République, c'étoit de reunir entiérement l'esprit des Guelfes, & des Gibelins, & de s'en-

tourer des uns & des autres pour égaler les moyens de la défense aux dangers de l'attaque. L'Archevêque, à la tête de son clergé, remercia Dieu de cette réconciliation. Ces cérémonies imposantes influent toujours sur les ames honnêtes; souvent même elles firent des héros dans le danger. Le *Capitaine* avoit déjà donné l'ordre d'équiper la plus nombreuse flotte qu'on eut vue depuis la naissance de la République. Le zéle fut si grand, & l'harmonie si générale que dans le cours d'un mois on assembla deux cens galéres (*). On en choisit cent soixante cinq des plus belles, dont on proposa le commandement à *Hubert D'Oria*, qui ne balança point à l'accepter. Le desir de la gloire étoit éteint dans son cœur; les douceurs de la retraite, & les entretiens de son ami avoient pour lui des charmes inexprimables; mais le vrai Philosophe sera toujours le premier citoyen. Si quelquefois, si trop souvent le Monde fut scandalisé, épouvanté d'exemples contraires, c'est que le nom de philosophe avoit été mal appliqué. La vraie philosophie est aisée à reconnoître; & les grands hommes dans la retraite ont servi souvent à la définir.

(*) *Si tous les Historiens ne s'accordoient pas sur ce point, on le croiroit emprunté de la fable.*

On embarqua sur cette flotte quarante cinq mille hommes tous naturels du pays. Les Officiers, pour témoigner à D'Oria tous les sentimens confondus & reunis dans le plaisir de servir sous ses ordres, imaginerent une sorte de magnificence inconnue jusqu'alors dans les Républiques; ils firent faire huit mille casaques brodées d'or ou d'argent. -- L'Auteur que je suis dans ce moment, fait observer que quoiqu'on eut mis tant de soldats sur les galéres, le port, la ville & les deux rivières resterent si bien munis qu'on auroit pu aisément, des garnisons de ces places, fournir encore quarante voiles.

Apparemment que les Vénitiens instruits de ces grands préparatifs, avoient senti la crainte succéder à la fureur. D'Oria, parti pour la mer de Sicile, où, par defi, on étoit convenu que les deux Flottes se rendroient pour se mesurer, ne rencontra point l'escadre Vénitienne. Il l'attendit vainement pendant dix-huit jours, après lesquels, l'hyver commençant à s'approcher, il prit le parti de rentrer dans le port. On apprendra sans surprise que se dérobant à l'empressement du Sénat, & aux respects publics, il retourna, dès le jour même, vers cet ami, & dans ces vergers qui lui étoient devenus bien plus chers que les honneurs.

Les Vénitiens, qui venoient de montrer leur foiblesse n'avoient pas perdu leur ressentiment. Un nouvel armement de leur part va le prouver. Je suis fâché d'avoir à suivre des passions qui deviennent communes, & presque méprisables par leur opiniatreté, autant que par leurs motifs, C'est presque toujours de petites causes qui produisent de grands massacres, & très-souvent cette vilaine cause de l'envie qui prend la place de l'amour de la gloire, des grandes vues, ou des sentimens honorables. Je suis du moins consolé, en prêtant ma plume à des querelles généralement aussi peu nobles, par la pensée que le peuple dont j'écris l'histoire eut à les soutenir, non à se les reprocher. Celle-ci devint importante par les suites ; mais ce ne fut pas dans les premiers momens, car les Gênois ayant fait sortir de leur port soixante cinq galéres, pour aller contre leurs ennemis, dont ils savoient que l'armement étoit considérable, eurent encore le déplaisir de courir les mers sans les rencontrer. Étant rentrés forcément, ils ne s'attendoient pas à ce qui leur étoit préparé. A peine furent-ils de retour que les Vénitiens mirent à la voile, & aborderent dans plusieurs lieux de leur domination, qu'ils ravagérent. On s'attend à ce qui va arriver, & l'on desire mê-

me un événement que la justice sollicite. Dans la campagne suivante, quoique les forces fussent égales; la fureur étoit telle dans les Officiers, & dans l'équipage Génois, qu'unie à la capacité du Commandant, elle sembloit leur assurer la victoire. Ce Commandant étoit *Lamba D'Oria*, qui avoit succédé, cette année, à *Conrad D'Oria* dans la charge de *Capitaine*. Il avoit l'experience, la valeur, la rapidité du coup d'œil, la précision dans les ordres, la tranquillité dans les mouvemens, la promptitude de la résolution; & il portoit un nom qui valoit tous ces avantages par la confiance, & l'amour du soldat. D'Oria entre dans le Golfe de Venise, & y trouve la Flotte ennemie. C'étoit *André Dandolo*, grand homme de mer, qui la commandoit. Les deux Amiraux se joignent: le choc est terrible, & offre, pendant long-temps, la plus parfaite égalité. Mais D'Oria avoit masqué quinze galéres. Elles se montrent, & fondent sur le flanc de la Flotte Vénitienne. Son sort est décidé. La victoire est prompte & complette du coté des Génois. Du grand nombre des galéres des Vénitiens, il n'en échappa que douze. Il y en eut soixante-six brulées, & dix-huit conduites à Gênes, avec sept mille prisonniers, du nombre desquels étoit *Dandolo*.

Ce brave homme, desesperé de sa défaite, se cassa la tête contre les bords de la galére qu'il montoit. Cette victoire est mémorable, comme tant d'autres de cette République, si long-temps triomphante, aujourd'hui pacifique avec honneur, & pouvant se vanter d'avoir eu tous les genres de gloire. Une fête solemnelle, renouvellée tous les ans, pendant des siècles, fut le sceau & la récompense du triomphe de *Lamba D'Oria*. Ces fêtes ne se renouvellent plus, mais le souvenir qui s'en conserve est une fête toujours nouvelle.

Les forces des Vénitiens, absolument affoiblies leur permirent à peine, dans l'année qui suivit, de mettre vingt-cinq galéres en mer, pour aller protéger dans l'Archipel les îles qu'ils y possédoient. Cet effort & quelques autres, qui furent les derniers, ne servirent qu'à les humilier encore; & ils furent enfin convaincus que le génie & la puissance génoise seroient un éternel écueil pour eux. Ils desirerent la paix, & elle fut signée en 1297.

Les Génois tournerent alors leurs forces contre les Pisans, qui, toujours conduits par l'aveugle orgueil, & par la haine, plus aveugle quand ses mouvemens ne sont que de vaines convulsions, venoient encore d'offenser leurs ennemis, AN. 1297.

devenus leurs maîtres par leurs victoires, & par la loi des traités. Les conventions de paix qu'ils avoient signées n'étoient point remplies ; & ils n'excusoient pas même leur infidelité. Mais en voyant la disposition des Génois à les en punir exemplairement ils s'empresserent de les prévenir. Cent trente mille livres, qu'ils payerent pour les frais de la guerre, & la cession de Torri, en Sardaigne, furent le prix d'une trève de vingt sept ans.

AN. 1299. Depuis cette époque les Pisans abandonnerent toutes leurs prétentions sur la Sardaigne, & sur la Corse. Le Génois ne conserverent cependant que la souveraineté sur cette derniere île, la Sardaigne ayant été cédée, dans la suite, aux Papes, qui, à leur tour, la céderent aux Rois d'Arragon.

Les horreurs de la guerre ne sont pas terminées dans cet état, que son genie pour le commerce rendoit si digne de la paix ; mais je ne m'arrêterai que quelques momens à peindre ces nouvelles scènes, qui répandent la tristesse dans mon cœur, quand je pense que je suis dans le même lieu ; que je traverse tous les jours ces mêmes places qui en furent le théâtre malheureux. Elles sont d'ailleurs si connues qu'il est presque inutile de les retracer. Leur souvenir suffira sans doute pour perpetuer dans cette Na-

tion, devenue si tranquille, & si sage, l'amour de ce repos qui lui fait tant d'honneur.

Les Gibelins, & les Guelfes, qu'il faut encore nommer viennent de se livrer à de nouvelles fureurs. On ne peut que trembler en les voyant s'animer chaque jour les uns contre les autres. Les querelles sont plus communes que les pretextes. La haine n'en a plus besoin. Des combats sanglans marquent tous les jours de la semaine. La confusion, l'épouvante, le meurtre, & la mort regnent dans toutes les rues. Cet état se renouvelle & se soutient pendant plusieurs mois. Un génie bienfaisant arrive dans Gênes. C'étoit Henri VII., se rendant à Rome pour s'y faire couronner Empereur. Ce Prince est d'un caractère à concevoir mieux qu'un autre le malheur d'une ville qui compte presqu'autant d'ennemis qu'elle a de citoyens. Son ame est douce, & son esprit conciliant. Il daigna, dès les premiers jours de son arrivée, s'occuper du rapprochement des esprits. On eut dit, en le voyant procéder d'une maniere si honnête, qu'il avoit vu de ces êtres si hautains qui parlent de réconciliation du ton dont on donne des ordres; qui n'écoutent point, & veulent être écoutés; qui condamnent & prononcent avec l'air du mépris; & qui enfin provoquent pour

AN. 1311.

eux l'inimitié qu'ils veulent éteindre dans les autres.

La sagesse de ses paroles, & la douceur de ses regards firent une impression qui trompa un moment la haine. Les esprits se crurent changés. On lui promit une harmonie constante; & on lui prouva la sincérité de cette promesse en le priant d'accepter pour vingt ans la souveraineté de l'état. Henri se rendit avec plaisir aux vœux de la reconnoissance. Mais un hommage si juste, & le service dont il étoit le prix n'eurent point de suite. Cet Empereur
[redacted] mourut bien peu de temps après.

AN. 1311. Bientôt on vit renaître la discorde; & ses effets devinrent effrayans. Jusques là, de petits moyens avoient servi à de grandes fureurs. Peu de troupes, & beaucoup d'actions. Desormais les actions ne seront pas plus rares, mais les moyens deviendront, de plus en plus, considérables. On fait venir des troupes, de part & d'autre; on les divise en corps; on choisit les lieux; & les combats, régulierement conduits, deviennent l'image d'une guerre en regle.

Une chose qui pourra surprendre, c'est que les Guelfes triomphans unirent leur force d'esprit, pour resister à l'ivresse du succès: si la joye se fit sentir à leur cœur, la raison se fit admirer.

dans leur conduite. Une modeſtie noble, un regard doux, un accueil prévenant formerent leur extérieur; & leur parti s'accrut promptement. Maîtres de la premiere ville de l'état, ils songerent à le devenir de toutes les autres. Pour mieux y parvenir ils voulurent connoître la disposition des esprits à leur égard, & ils commencerent par députer à Savonne & à Albenga.

Cet envoyé n'étoit pas de ces espions, appelés honorables, qui savent généralement si peu s'honorer dans les cours qu'ils viennent surprendre. Il n'avoit ni cet air fin qui eſt l'opposé de la finesse, ni cet air confiant qui eſt le supplément du mensonge. La politesse de ses manieres n'excédoit point l'usage; ses préferences ne marquoient que son goût; ses queſtions n'annonçoient que son esprit. Sa retenue n'étoit point un art; sa complaisance n'étoit point un piegé. De cette façon, sa mission ne fut point un myſtère, ou n'en fut un, du moins, que parcequ'il étoit honnête de la laisser deviner.

Sa maniere de se montrer eut été le chef d'œuvre de la politique, mais elle étoit l'ouvrage de la nature. On vit sa touchante bonne foi; & l'on fut sincère avec lui. Le goût pour sa personne entraina, dans les deux villes, le re-

gret de ne pouvoir répondre à ses vœux. Il ne vit que des Gibelins, où il auroit voulu trouver des Guelfes; mais, à son égard, il ne rencontra que des Gênois. A son tour, il témoigna sa sensibilité dans l'expression de sa reconnoissance, & sa fidélité dans l'exercice de ses fonctions. Il exila, dans les deux villes, ceux des habitans qui avoient montré plus d'animosité contre le parti qu'il soutenoit. Cet homme rare étoit un *Grimaldi*.

Ces exilés, dont le nombre étoit considerable, s'unirent à d'autres, qui n'étoient pas en plus petit nombre; & cette reunion produisit un corps d'armée. Ils avoient encore un moyen pour se rendre redoutables; c'étoit d'attirer, dans leur parti, Mathieu Visconti qui gouvernoit l'état de Milan pour l'Empereur, & le fameux *Can della Scala* qui étoit maître de Veronne. Ce fut ce dont ils s'occuperent. La ligue étant conclue, ils vinrent camper dans les vallées de *Polsevera*, & de *Bisagno*, & mirent bientôt le siège devant Gênes.

An. 1318. Les Guelfes l'avoient prévu, & s'étoient précautionnés de tout ce qui étoit necessaire pour une vigoureuse défense. Il y avoit entr'autres une grosse tour qui incommodoit fort les assiégeans. Ils s'attacherent d'abord à s'en rendre

absolument les maîtres, & commencerent par lui couper toute communication avec la ville. Mais les assiegés imaginerent de jetter sur le haut de cette tour une grosse corde, dont l'autre extrémité fut attachée au mat d'un gros navire: le long de cette corde on faisoit couler une caisse de bois, dans laquelle étoit renfermé un homme qui portoit tous les jours des armes & des vivres à ceux qui gardoient la tour. Les assiégeans prirent le parti de la miner. Ils en vinrent à bout quoiqu'elle fut batie sur le roc. Ils la soutinrent sur des pieces de bois, suivant l'usage de ce temps; puis ils firent sommer ceux qui la défendoient de se rendre sur le camp, les menaçant, s'ils differoient, de mettre le feu aux étais sur lesquels elle étoit suspendue, & de la faire couler. Les assiegés capitulerent voyant leur perte certaine. Ils obtinrent de rentrer dans la ville; mais ils y furent condamnés en arrivant. Les malheureux furent mis sur les machines de guerre, & lancés en guise de pierres dans le camp ennemi. Traitement injuste, cruauté qui seroit extraordinaire, si les plus grandes horreurs de l'état militaire n'étoient pas réservées pour les guerres civiles, & que je ne retrace que pour effrayer les citoyens qui, dans quelque contrée

que ce soit, & par quelque motif que ce puisse être, seroient capables de troubler l'interieur d'un état.

Les assiégeans ne trouvant plus d'obstacles pour attaquer les dehors, s'avancerent vers *santa Maria di pietra minuta*, & après un combat très-opiniatré, ils emporterent les fauxbourgs de *saint Jean*, & de *sainte Agnés*. Lorsque les assiégés virent leurs progrés, ils envoyerent demander des secours à tous les Princes qui protégeoient leur parti, particulierement à Robert, Roi de Sicile. Ce Prince fit incontinent partir douze cens hommes d'élite qui, à la faveur de la nuit, trouverent moyen de s'introduire dans la ville. Ce secours favorisa quelques sorties, qui firent juger aux assiégeans que leurs forces étoient augmentées. Ceux-ci résolurent de tirer le siége en longueur, afin de ménager leurs soldats.

Ce siége fut très-long en effet. Il avoit été levé une fois, mais il recommença bientôt après, avec plus de chaleur. Les efforts de Robert en faveur des assiégés avoient été cause de cette suspension. Il étoit venu en personne les diriger dans leur défense ; & par les mouvemens qu'il leur avoit fait faire, les Gibelins, très-affoiblis, s'étoient vus dans la nécessité de se

retirer. Ceux-ci dans leur retraite ne s'étoient pas endormis. Ils avoient sû se procurer de nouveaux alliés, & de si puissans secours qu'ils s'étoient trouvés en état de recommencer. Les événemens qui suivirent ce nouveau siége n'offriroient rien d'assez interessant pour racheter la longueur du recit. D'autres Historiens n'ont pas eu la même attention pour leurs lecteurs; mon experience me rend plus difficile pour les miens. Quand les faits ont exercé le courage plus que le génie, ou que le génie, par la succession de plusieurs faits peu importans, s'est fatigué à trouver de petites ressources, pour obtenir de petits avantages, ou réparer de petites pertes, je crois que l'ensemble de toutes ces manœuvres ne forme pas un tableau digne de la posterité. Je croi aussi que lorsqu'on écrit d'un temps très-éloigné, il faut se placer dans *l'avenir*, pour juger de ce qu'on doit écrire dans *le présent*; je crois enfin que lorsque des faits ne meritent pas des reflexions particulieres, ils ne peuvent pas inspirer un intéret général. D'après cela, je me détermine sans scrupule, ou plutôt par scrupule, à passer à la fin de ce siége qui dura treize ans, comme je l'ai dit, pour ruiner la ville, & les particuliers, & ne faire véritablement la réputation de persoñe. Tous les ta-

lens étoient égaux ; tous les avantages étoient balancés : c'étoit un équilibre constant, formé d'horreurs continuelles. Ces hommes qui avoient eu les grands principes, n'avoient plus que les grandes foiblesses ; car les passions qui naissent de l'envie, & se manifestent par la fureur, ne sont que des foiblesses horribles. Cette ville si riche, si puissante, & si célèbre, n'étoit plus qu'un theâtre de misère, de destruction, & d'opprobre. Grande & terrible leçon pour les Nations qui auront des citoyens dont les passions effrénées, les vices couverts, les intrigues ingenieuses, l'éloquence frauduleuse seront la source de deux partis, & entraineront la multitude, dont il est si facile de tromper la bonne foi, en lui parlant de son intêret.

AN. 1319. Je reviens à mon sujet, dont ma sensibilité m'a, peut-être, trop écarté. J'ai dit plus haut, ou j'ai du dîre que les Gibelins s'étoient procuré un nouveau secours par une alliance avec *Castruccio Castracani*. Ce nouvel ami les avoit d'abord très-bien servis, mais, sans les abandonner, il s'étoit vu obligé d'employer contre les Florentins les forces qu'il leur avoit d'abord prêtées. Sa victoire ayant été prompte, les Guelfes craignirent qu'il ne se reunît à ses amis avec des moyens superieurs aux premiers. Dans

cette

cette prévention très-fondée, jugeant à propos de le prévenir, ils envoyerent au devant de lui le brave *Lucas de Négro*, avec un petit corps d'armée. Ne croyant pas cette précaution suffisante, ils firent encore partir *Lucain de Fiesques*, autre brave homme, en lui prescrivant de joindre Négro. Mais sur l'avis qu'eut Fiesques, de la marche de Castracani, il s'arrêta à *Chiavari*. Castracani prit cette place, & la remit entre les mains d'un Gibelin. Nouvel avantage pour ceux de ce parti, qui déjà avoient obtenu de la supériorité sur les Guelfes. Mais Castracani se voit encore obligé de s'éloigner d'eux pour se rendre en Toscane. L'espoir renait dans des ames abattues.

L'Empereur Frédéric étant mort, Louis de Baviere lui succéda, & vint à Milan pour y recevoir la couronne Imperiale. Ce Prince, qui admiroit les grandes qualités de Castracani, le retablit dans Pise, d'où il avoit été chassé: il lui donna aussi la souveraineté de Luques. Nouveau sujet d'allarmes pour les Guelfes. Dans cette situation d'esprit ils sentent la nécessité d'employer tous les moyens pour se mettre, du moins, à l'abri d'une surprise. Ils entourent de murailles les quartiers de Carignan, de sainte Catherine, & du Chatelet. (Les autres quar- AN. 1323.

tiers l'étoient depuis long-temps.) Cependant ne voulant point que leur inquiétude pût annoncer du découragement, ils envoyerent secrettement des troupes pour se saisir de *Voltri*, qui les incommodoit beaucoup. L'entreprise fut heureuse. Le Commandant de cette place ayant été tué, son lieutenant demanda à capituler. Cette place fut pourvue de toutes les munitions qui pouvoient leur en faire espérer la conservation. Mais ils la perdirent bientôt. Castracani étant mort quelque temps après à Luques, les Allemands qui y étoient en garnison la vendirent à un Gibelin puissant & riche. Terrible nouvelle pour les Guelfes, qui voyoient l'ambition de cet ennemi dangereux, & l'importance de son acquisition. Autre sujet d'affliction. Ils apprennent qu'un autre Gibelin, non moins à craindre, vient de s'emparer de *San-Remo*, & court toute la côte avec quatorze galéres. Ils envoyent contre lui Frédéric *Malabaro*, avec neuf galéres seulement, dont deux périssent par une horrible tempête. Les forces se trouvoient si inégales que la commission devenoit funeste. Il voulut prudemment éviter l'ennemi; mais celui-ci l'avoit découvert. Il le poursuivit si vigoureusement, tout le jour, qu'il ne pouvoit guère éviter le sort dont il étoit menacé. Une

idée heureuse servit à le sauver. Quand la nuit fut survenue, il mit en mer une chaloupe, à laquelle il attacha une lanterne éclairée, afin que l'ennemi trompé, suivit cette lumiere. Il éteignit en même temps les fanaux de toutes ses galères, prit une route contraire, & arriva heureusement à Gênes pendant que l'Amiral poursuivoit la chaloupe.

Ce n'étoit pas assez que les Guelfes vissent les Gibelins obtenir sur eux de fréquens avantages, il falloit encore que pour mettre le comble au malheur d'une Cité déjà désolée, ils se brouillassent entr'eux. Les ministres de la justice ayant arrêté un banni dans la maison des *Mallonés*. Pendant qu'ils le conduisoient en prison, les valets & amis de cette maison s'assemblerent en grand nombre, & ayant couru sur eux, leur enlevérent leur proye. Le Gouverneur que le Roi de Naples (à qui je n'ai pas dit que la ville s'étoit donnée pour quelques années) avoit laissé dans Gênes, crut devoir punir les auteurs de ce tumulte. Il forma une troupe de beaucoup de Gibelins dévoués, & alla ensuite, avec cette cohorte, à la tête de laquelle étoit *l'Abbé du peuple*, à la maison des *Mallonés*, pour se saisir des coupables, qui s'y étoient rétirés. Tous les Nobles Gibelins s'in-

teresserent dans la querelle des Mallonés, & prirent les armes en leur faveur. Voilà une division dont la consequence se fait dejà sentir. La troupe soutenant le Gouverneur; les Nobles protégeant les Mallonés; ceux-ci se fortifient dans St. Georges, les citadins dans St. Laurent. Les rues sont bientôt barricadées, & remplies de gens armés. La troupe devenue insolente, parcequ'elle marchoit sous l'autorité de la justice, annonce aux nobles que s'ils n'obeissent pas aux ordres du Gouverneur, dans le temps que brûlera une chandelle qu'elle vient d'allumer, on ne leur donnera plus aucun quartier. Quoique ce terme fut court, les mutins ne purent attendre qu'il fut expiré: il se mirent en devoir de forcer les barricades; mais ils furent vigoureusement repoussés. Voici un moment qui fait honneur aux Nobles. Ils étoient outragés; ils étoient aussi braves que les gens de la troupe; autorisés par leurs titres, que n'oublioient point des agresseurs égarés, ils pouvoient se livrer à tous les excés; ils écouterent la prudence; & envoyerent huit des principaux de leur corp à ces aveugles pour leur faire sentir que la République étoit menacée de sa perte par leur conduite, & qu'il ne seroit pas possible d'arrêter les torrens de sang qui devoient

couler s'ils n'observoient pas plus de ménagement pour eux.

Les deputés se firent si bien écouter, que par l'entremise de *l'Abbé du peuple*, la raison prévalut. Mais à peine son triomphe se fut il fait sentir, qu'on désespera d'en voir l'effet. Les Mallonés se plaignirent que certains Nobles de leur parti ne leur avoient donné personnellement aucun secours, dans l'intention de les opprimer, en se liguant avec une partie des factieux contraires, par un accommodement interessé. Le reproche pouvoit être fondé, mais il devoit entrainer de nouveaux troubles, & il prouvoit bien qu'on ne s'occupoit guere des intêrets de la patrie.

Enfin Louis Hutin, Roi de France, & Robert d'Anjou, d'intelligence avec lui, essayerent & parvinrent par leurs Ambassadeurs à obtenir une paix générale. Leurs tentatives auroient pu être vaines sans la force des raisons qui furent données aux deux partis pour se prêter à un accommodement. Les Catalans armoient puissamment contre les Gênois, & cherchoient, de toutes parts, des secours pour se rendre plus redoutables. Devoient-ils mépriser un danger si pressant pour satisfaire des passions dejà si funestes? Le traité fut signé. Les conditions en AN. 1331

étoient simples. *Toutes les charges devoient, desormais être conférées indifféremment aux Guelfes, & aux Gibelins.* On dit qu'après la signature du contrat la joye fut universelle. Les hommes & les peuples qui ont perdu la trace de la raison, en se livrant à des passions effrénées, sont presque toujours dans le transport au moment qui les éclaire. Le repentir seroit plus honorable.

Telle est la destinée des Gênois, que d'une guerre civile il faut passer à une guerre étrangère. Les Rois d'Arragon avoient, depuis long-temps, envie de s'emparer de la Sardaigne, qu'ils jugeoient necessaire pour la conservation de la Sicile. Comme la Catalogne leur étoit soumise, ils faisoient faire par les Catalans des courses continuelles, le long des deux rivieres; & ceux-ci enlevoient frequemment des vaisseaux marchands Gênois. On envoya Antoine Grimaldi, avec quarante-cinq galères pour leur donner la chasse. Grimaldi savoit trouver un ennemi où il étoit, & nulle part ne pouvoit le craindre; c'est pour cela peut-être que ces armateurs, dont il étoit connu, échappant toujours à ses poursuites, ne purent jamais être rencontrés. Dans son dépit, il s'avança jusqu'aux cotes de Catalogne, & vengea la République & le com-

mencé par la prise de tous les vaisseaux qu'il put joindre.

L'année d'après, Salagro de Négro, chargé d'une expédition particulière, trouva à la hauteur de l'Isle Minorque quatre gros vaisseaux de guerre qui passoient quelques Seigneurs Catalans, avec leur famille, de Cagliari à Barcelone. Il donne ses ordres en conséquence; & l'ardeur des équipages répond à la sienne. Mais les Catalans avoient un vent si favorable qu'il vit toute la difficulté de les atteindre. Pour y parvenir, il s'avisa de faire jetter dans la mer la provision de ses galéres, & il dit aux équipages, *si vous voulez dîner, il faut aborder ces gens là*. Ces paroles plus énergiques que tous les ordres du monde, enflammerent tellement les matelots, que les vaisseaux furent bientôt abordés. L'attaque réglée sur l'appétit, fut des plus violentes. Huit cens hommes furent tués; sept cens, qui restoient, se rendirent prisonniers.

Salagro étoit honnête. Sa premiere attention fut d'ordonner le plus grand respect pour les Dames. Malgré cela, un seigneur Catalan poignarda sa femme pour la soustraire aux outrages qui pouvoient lui être faits. Salagro indigné lui fit trancher la tête. Cet ordre étoit juste. La violence du Catalan n'avoit pas pour

motif l' inquietude délicate d'un amour allarmé; on ne pouvoit voir en lui qu'un féroce jaloux, uni à un époux barbare.

L'honnête & conséquent Négro, pour prouver aux Catalans que leur atroce compagnon avoit mal connu son caractère, donna la liberté aux maris, comme aux femmes, dès qu'il fut arrivé a Cagliari, où le conduisoit sa commission. Les Catalans eurent un procedé contraire. Six de leurs galéres ayant pris divers batimens de la République, ils firent pendre quelques uns des officiers. Salagro indigné de cette cruauté, commença par courir sur des Corsaires, sans considérer qu'étant plus forts que lui par leur reunion, il tentoit un triomphe difficile. Il fut heureux autant que brave & bien secondé; & les ayant tous pris, il les amena avec les vaisseaux dont ils s'étoient saisis. Il courut ensuite sur les galéres, qui croisoient encore sur les Marchands Gênois dans les mers de la Sardaigne. Ses premieres courses furent inutiles; mais ayant divisé sa petite armée en deux escadres, il eut enfin le bonheur de les rencontrer. Il en prit cinq, & ayant mis pied à terre, il fit pendre deux capitaines par droit de represailles. On dit que *Branca D'Oria*, que la considération du nom, & le pouvoir des richesses

mettoient en état de tout entreprendre, soumit à son obeissance une partie de cette île, & la défendit contre les surprises des Catalans.

Les deux partis ennemis respiroient dans Gênes le peu de liberté que laissent des haïnes dont le germe subsiste, par la nature de l'homme, & par le caractère des motifs. C'étoit plus l'image du repos que sa realité. Le Roi de Naples avoit un intérêt contraire à sa durée. L'insidieuse politique masquoit un ambitieux barbare dans un pacificateur affable. Jaloux de l'autorité qui émanoit du titre que les faciles Génois lui avoient donné, il sentoit qu'une paix réelle entre eux la diminueroit sensiblement. Haï des Gibelins, plus puissans & plus heureux, qu'il avoit secourus ouvertement, il lui étoit aisé de prévoir que s'ils restoient tranquilles avec leurs ennemis naturels, ils parviendroient adroitement à augmenter, de jour en jour, leur pouvoir; & que le premier usage qu'ils feroient de leur superiorité, seroit de travailler à rendre à Gênes sa première independance, pour s'y procurer ensuite une domination plus absolue.

Dans cette juste prévention, Robert avoit deux partis à prendre; celui de se faire répresenter par un Gouverneur sévére & vigilant, qui

surveillat & déjouat les Gibelins, toutes les fois qu'un mouvement de leur part éveilleroit le soupçon ; & celui de faire naître sans cesse par cet agent peu scrupuleux, de petits sujets de division entr'eux & les Guelfes, pour assurer la durée de son autorité, par l'artifice d'une médiation sans cesse renaissante.

Le Gouverneur qu'il avoit envoié étoit l'homme le plus coupable de le servir dans ses besoins, & dans ses desseins. Ce caractère est un de ceux que les Historiens ont le plus mal connus, & le plus foiblement dessiné. L'Auteur *des révolutions de Gênes*, entr'autres, se contente de dire, que » ce *Vicaire* étoit l'homme du monde le plus propre à semer la discorde, & à aigrir les esprits ; qu'il étoit dur & fier, inquiet & partial. »

C'est là sans doute un caractère, mais c'est celui surtout de tant *d'hommes importans* dont toute l'importance est le droit d'exercer le despotisme avec un esprit ordinaire ; qui n'ont rien de personnel que leur autorité funeste, car le plaisir d'en abuser leur est commun avec tant de tyrans mediocres, absurdes, & détéstés, qui déshonorent leur maître, en dégradant leur place.

Quelques notions particulières, puisées dans

des manuscrits précieux me mettent à portée de retablir la dignité de l'histoire, par la verité de la peinture. Voici le fidéle portrait de l'indigne représentant de Robert.

Beaucoup d'hommes ont l'esprit faux. C'est une verité qu'on peut dire hardiment: elle intéresse la malignité sans blesser l'amour propre, car personne n'est assez humble pour se croire compris dans la loi générale. Le Gouverneur n'avoit pas l'esprit faux; il étoit au contraire faux sans esprit; mais on pourroit dire qu'il se servoit d'un moyen qu'il n'avoit pas. Cherchant toujours à pénétrer dans l'ame des autres, l'instinct lui donnoit le soupçon, la bassesse lui fournissoit le moyen. Il se trainoit sur les traces les plus légères. Une fois averti par cet indice, il suivoit avec un œil de lieux l'objet qu'il vouloit surprendre. Comme il connoissoit tous les détours, il déroboit sa marche aux soins de la prudence, au regard de la crainte; & l'on se trouvoit atteint, sans avoir soupçonné qu'on étoit poursuivi. Il n'auroit rien sû, s'il avoit fallu deviner un principe de conduite dans les gens qu'il vouloit connoître, parcequ'il manquoit d'esprit, mais son œil attentif l'avertissant de tout, son instinct suppléant à ses lumières, sa fausseté favorisant son instinct, il

déconcertoit la finesse, ou découvroit un mystère avec une facilité que souvent l'esprit n'a pas. Instruit de ce qu'il vouloit savoir, il abusoit de ce qu'il avoit découvert: Averti par les apparences, il embrassoit, d'un coup d'œil, toutes les probabilités; & sa securité étoit formée. Concluant alors du principe à la conséquence, & de l'apparence à la realité, il ne délibéroit plus.

On sent aisément qu'un tel homme se fait beaucoup craindre; on sent aussi qu'il peut finir par se faire chasser. Ce fut ce qui lui arriva. Mais il perdit, en même temps, les Guelfes, qui s'étant brouillés encore une fois avec les Gibelins, & ayant succombé sous leurs efforts extraordinaires, se virent contraints à sortir de la ville. Les Gibelins avoient été si tourmentés; les Guelfes, inspirés par le Gouverneur, avoient eu de si grands torts à leur égard; & les premiers s'étoient si honnêtement comportés dans leur victoire même, que leur cause avoit interessé en leur faveur la générosité des citoyens. Ils poursuivirent leurs avantages; & bientôt devenus maîtres suprêmes des esprits, ils s'emparerent encore une fois du gouvernement. *Raphaël D'Oria*, & *Galeotto Spinola* furent nommés *Capitaines* pour deux ans. On créa

aussi comme auparavant, un *Podeſtat*, & un *Abbé du peuple*. Tout l'État de Gênes se soumit, à l'imitation de la Capitale, satisfaite de l'administration de leurs nouveaux chefs. Il ne reſta aux Guelfes que Savonne où ils s'étoient retirés. Ils faisoient, de temps en temps, des sorties, & des courses dans le voisinage de cette ville, mais ils étoient bientôt arrêtés par les précautions qu'on prenoit pour les prévenir, où les repousser. La conduite des Gibelins fut conſtamment si sage, & leur gouvernement si doux, que les deux *Capitaines* eurent l'honneur d'être continués pendant trois ans. Le service qu'ils rendirent, ensuite, à l'État, en terminant glorieusement la guerre qu'il avoit avec les Catalans, mit le comble à la reconnoissance, & au respect des citoyens.

Cette révolution fut courte. On avoit nommé de nouveaux *Capitaines*; & ceux-ci avoient crée de nouveaux Magiſtrats à Savonne. Des ordres qu'ils donnent y produisent un mécontentement général : une revolte ouverte en eſt la suite. Le mal s'accrut, de jour en jour; les orateurs dont toute ville en fermentation abonde, y firent retentir leur bruyante, & très énergique éloquence. Il y eut assemblée générale dans une église. Là, la multitude sembla avoir apporté plus de AN. 1337.

deux oreilles, pour recevoir le son de plusieurs voix qui s'élevoient ensemble. Les Magistrats furent le sujet du discours, qui ne fut pas traité méthodiquement. L'art ne se prête guere au genre du sarcasme populaire; il n'y a que les esprits polis qui aient le secret d'unir la décence à l'injure. Quand le cœur fut soulagé; la liaison des idées, devenue possible, commença à se faire sentir. On entendit des raisonnemens. La décision fut prompte; & presque toujours elle l'est dans ces sortes d'occasions. On prend les armes; on casse les Magistrats, & l'on s'empare de la ville.

On apprend bientôt à Gênes le parti qu'on a pris à Savonne; & tout aussi promptement, sous le plus léger prétexte, on s'anime, on s'excite, on se révolte, on s'assemble, & l'on décide. Les *Capitaines* sont appelés; ils se présentent. Ils sentent ce que la prudence exige; elle devient leur loi. -- *On ne veut plus d'eux* -- Ils l'avoient prévu: leur réponse naïve est une renonciation -- La douceur calme l'irritation; & le peuple se laisse aisément prendre à ce piege: de plus, il laisse appercevoir qu'il y est pris. *Galeotto Spinola*, dont le coup d'œil est sûr, & qui sait parler aux *hommes*, dans tous les états, & dans toutes les circonstances, voit qu'il peut

exercer avec fruit cet art qui tant de fois fut un bienfait public. Il prend la parole. Il fait sentir qu'un peuple livré à ses opinions ne se gouverne jamais bien lui même ; que sa dignité pouvant compromettre son intêret, doit être mieux définie par lui ; qu'elle sera plus sûre, plus solide, & plus réelle lorsqu'il aura une part distincte, essentielle au gouvernement, non le gouvernement absolu ; que les Magistrats, qui vont trop loin quelquefois, même sans mauvaise intention, ayant appris à être plus moderés, ne seront plus que justes, & seront ravis de se voir, & de rester dans cet état, dont la suite naturelle & douce est l'union de la gloire & de la tranquillité.... pour amener une conclusion plus prompte, & un accord plus facile, il proposa de retablir la charge de *l'Abbé du peuple*, qu'on avoit supprimée ; & que ce fût le peuple qui le nommat.

Ces mots artificieux charmerent les oreilles. Sur le champ on veut procéder à une elèctions vingt notables sont choisis pour faire eux même un choix.... On propose différens sujets. On dispute ; on se parle durement ; bientôt ce n'est plus que du bruit... un artisan commun, mais hardi, élève la voix, & dit : » Citoyens, » voulez vous écouter l'avis d'un homme aussi

» peu considérable que moi! »... Les huées de la raillerie accompagnent les regards du mépris.... il fixe les moqueurs , & renouvelle tranquillement sa proposition.... On rit encore.... une voix s'éléve, & lui dit de parler.... Il reprend ainsi. » De quelque façon que vous » receviez mon avis, je ne puis m'empêcher » de vous dire ce que je pense. Pourquoi tant » de longueurs & de difficultés pour élire un » *Abbé du peuple*! -- choisissez *Simon Bocca-* » *negra*, que je vous présente.... » Alors il prit par la main Boccanegra, qui étoit auprès de lui, & le montra à l'Assemblée.

Ces deux hommes étoient ils d'accord? Il n'est guére possible d'en douter, en considérant ce qui va suivre. On regarde Boccanegra. Il portoit une de ces phisionomies, qui semblent annoncer une destinée: il avoit aussi la contenance, qui ajoute tant à la phisionomie... on se regarde; on se parle: l'opinion passe de rang en rang; les avis se correspondent; quelques voix en s'élevant les reunissent tous: *Boccanegra* est
AN. 1339 fait *Abbé du peuple*. -- On ne lui donne pas le temps de dire ces mots de la fausseté qui ressemblent tant à la modestie: on le prend, on le transporte, & on le fait asseoir entre les deux nouveaux *Capitaines*. . . . .

Ce

Ce seroit un beau moment pour le philosophe qui voudroit raisonner un peu sur les deux acteurs de cette représentation. L'un étoit un bateur d'or; l'autre étoit fils d'un boucher. Un peuple immense est à leur ordre. Leur nom ne sera jamais oublié.

Boccanégra qui étoit un ambitieux dissimulé, va fixer les idées que peut faire naître le raisonnement. Il veut d'abord se refuser à l'honneur qu'on lui accorde. Il a de la peine à se faire entendre, dans le premier moment. Il éléve en vain la voix; il fait un signe, enfin; on se tait; on l'ecoute. " Citoyens, dit-il,
„ tout honneur est au dessus de moi, si je
„ m'envisage personnellement;& la modestie exi-
„ geroit que je me refusasse à celui que vous vou-
„ lez m'accorder; mais j'ose me rappeler le ci-
„ toyen respectable dont j'ai le bonheur de de-
„ scendre, & pour lequel on daigna créer, il y
„ a quatre vingts ans, le titre & la charge de
„ *Capitaine du Peuple*; & alors me sentant
„ pénétrer du zéle le plus ardent, j'ose me
„ permettre l'espoir de répondre à vos vœux "....

Cette franchise noble plait aux plébéiens: dans plusieurs elle fait naître un nouvel intêret pour lui. L'homme naturel va loin quand il est touché; & le peuple l'est toujours. On

entend quelques voix prononcer, *qu'il soit fait Seigneur de Gênes*. On applaudit; & l'on répéte, de toutes parts, *Boccanégra*, *Seigneur de Gênes*.

Boccanégra voyant un moment heureux, ne manqua pas d'en profiter, à la maniere des hypocrites. " Citoyens, dit il, vos bontés „ m'aident à reflechir. Il faut savoir borner „ ses vœux; & ne pas les croire assez justifiés „ par son zéle. La place éminente que vous „ voulez me donner m'éléveroit trop haut, & „ m'imposeroit des devoirs que je ne pourrois „ peut-étre pas remplir.... J'ose, cependant, „ ajouta-t'il affectueusement, regretter devant „ vous l'occasion de régénerer le bonheur de „ ma patrie, dont j'avois conçu l'espoir; le „ zéle supplée souvent aux lumières; & mon „ étoile eut peut-étre plus fait que mon génie; „ mais ne parlant ici que d'après le sentiment, „ je me borne à la qualité *d'Abbé du Peuple*..." Non, non, cria la multitude; soyez *Seigneur*; & non pas *Abbé*. -- Il n'y avoit plus qu'un pas à faire; Boccanégra le fit, en poursuivant son discours artificieux. -- " Vous voulez donc, „ dit-il, que je sois, *Seigneur*! Sans doute „ que votre intention est que je partage le gou- „ vernement avec les *Capitaines*!.... " *Non, non*,

reprit le peuple, *gouvernez seul, & soyez notre Doge* -- On n'entendit plus, de toutes parts, que les mots de *Doge*, & de *Boccanégra*. On le porta d'abord dans l'Église de San-Siro, puis chez lui, puis au palais.

Boccanégra avoit le génie des hommes qui forment le grand projet d'une élévation extraordinaire, n'ayant pour titre, & pour moyen que ce même génie. Ils savent qu'un caractère trop décidé seroit un grand obstacle au succés de leurs vuës, & quand ils en ont un, leur soin constant est de l'aneantir par les plus grands efforts, ou de le cacher avec la plus grande attention. Ils sont tout par occasion, & ne s'affectent qu'en apparence. Ce qu'ils font émane toujours de la supréme autorité des circonstances: le mystère les environne au point qu'il cache les surprises de l'égoïsme, quand par malheur il vient à l'emporter sur le despotisme qu'ils exercent sur eux même. S'ils conservent de l'humanité quelque chose qui approche de la pitié, ils se couvrent du masque de l'impassibilité; & l'on ne se croit jamais plus loin du bonheur de les toucher, ou de les séduire, que lorsqu'ils commencent à devenir susceptibles de foiblesse. Ils exercent la vengeance, sans montrer de la passion, la cruauté

sans paroître méchans, la justice sans paroître bons. Jamais enfin l'homme personnel ne paroit agir en eux; la verité de leur vice, où de leur vertu, est une énigme inexplicable.

Tel étoit Boccanégra. A peine fut-il revétu du souverain pouvoir, avant même les dernieres cérémonies qu'exigeoit sa nouvelle dignité, qu'ayant appris les desordres de la ville, il courut au lieu où le tumulte dominoit: il fit arrêter quelques uns des plus coupables, & les condamna sur le champ à perdre la tête. L'ordre fut retabli à l'instant. Le lendemain l'on s'assembla dans l'Église de St. Laurent. Là, on le confirma unanimement dans la dignité de Doge perpétuel. On lui forma un conseil. Boccanégra bien conseillé, & très-capable de se diriger, lui-même, comprit qu'il falloit se rendre utile à l'état, & plaire aux citoyens: il unit donc les caresses aux travaux. Mais la popularité a son défaut quand on gouverne. Tous les fripons qui manquent d'esprit supposent de la foiblesse dans un chef caressant; & cherchant sans cesse à en abuser, finissent par y parvenir. Pour éviter l'abus, il falloit prévenir l'erreur. Boccanégra fut donc sévére, lorsqu'il falloit l'être; & pour éviter prudemment d'avoir souvent à l'étre, il le fut d'abord d'une maniere effrayante.

Mais voici un orage qui demande un esprit particulier pour le dissiper ; & Boccanégra, qui sait toujours se posséder, va prouver qu'il sait toujours se conduire. Les exilés formoient un monde de mécontens bien déterminés à lasser la fortune contraire, & à se relever de leur chute. Quoique l'esprit de parti dut les diviser toujours, l'esprit de vengeance les avoit reunis dans ce moment. Ils s'étoient assurés des secours de toute espèce, auxquels ils avoient joint leurs moyens particuliers ; & bien assurés, les uns des autres, ils sont disposés à partir pour Gênes. Boccanégra en est instruit, & voit, d'un coup-d'œil, ce qu'il doit craindre, & ce qu'il doit faire. La Noblesse de Gênes, quoique justement mécontente de son procédé général, s'est toujours bien conduite avec lui, mais il est vraisemblable qu'elle sortira de cet état de tranquillité pour favoriser l'entreprise dont il est menacé. Il faut s'assurer d'elle, par un changement de systême qui rende son intérêt garant de sa fidelité. Sa résolution est prise dès que sa reflexion est faite. Il assemble les chefs de quartier ; leur expose les dangers de la ville, & leur propose de conjurer l'orage, en partageant les places. L'idée est applaudie. On procéde sur le champ.

Mais la prudence humaine eſt ſans pouvoir contre l'ordre superieur. Les conjurés ont pris des précautions qui ne laisseront bientôt aucun espoir contre eux. Dejà ils ont soumis toutes les places qui pouvoient arrêter leur marche rapide; bientôt ils seront sous les murs de Gênes: ils touchent enfin à ses portes. Les troupes sont aussi résolues que nombreuses; l'intrépidité des chefs eſt connue: il faut trembler; l'opposition ne sera qu'une vaine resiſtance; & elle coutera le sang des citoyens. La voye de la conciliation eſt donc la seule qui s'offre à l'esprit raisonnable. Dans cette conviction le Doge propose d'offrir la reſtitution des biens, & la rentrée libre dans la ville. Mais on n'accepte pas des graces quand on eſt sûr d'inspirer des craintes. Les ennemis répondent par des menaces, & dédaignent même d'imposer des loix. Boccanégra prend son parti. Il assemble le peuple, & lui dit: c'eſt moi qui vous attire par mon zele le malheur qui vous menace; un plus grand malheur seroit de braver le sort: je ne vous en donnerai pas l'exemple; & vous prie de suivre celui que je vous dois: ouvrez vos portes, & acceptez ma démission.

On reçoit l'ennemi. Boccanégra ne fuit point.

Il a la prudence qui mesure la conduite au danger; mais il a le courage qui sauve du soupçon de la crainte. Il eut de l'ambition, mais il veut que ce qu'il a fait ne soit imputé qu'au zéle; & la fuite n'offriroit en lui qu'un ambitieux qui se juge, & se sauve. Il se retire dans la maison des *Squarciafici*; & il attend ou la mort, ou l'estime. On ne l'attaque point dans sa retraite. Il y reste deux jours; sa tranquillité y paroît respectée. Il croit avoir acquis le droit de disposer de lui: il part pour Pise, le troisieme jour. On ne peut guere être plus grand homme, sans vertu. Il avoit gouverné cinq ans. Les troubles avoient été toujours renaissans, malgré le grand ordre qu'il avoit établi, & le grand art de plaire, qui peut plus que le meilleur ordre. Il avoit donc toujours été occupé dans l'interieur de l'état, & cependant le dehors n'avoit pas été negligé. Il avoit soutenu avec éclat l'honneur des armes Gênoises, soit contre les Turcs & les Tartares, qui troubloient le commerce, soit contre les Maures d'Espagne, qui étoient en guerre avec Alphonse XI., Roi de Castille, à qui il avoit envoyé Boccanégra son frere, avec vingt galéres qui avoient eu des succés constans. L'état lui devoit de la reconnoissance; le peu-

AN. 1344.

ple de l'amitié; & les nobles de l'estime, malgré leurs justes sujets de plainte.

Les conjurés rentrés en maîtres ne dissimulerent point que leur projet étoit de s'emparer du gouvernement. Cette idée irritant les esprits alloit produire les plus cruels mouvemens. Heureusement des êtres prudens se lierent avec une fermeté soutenue de la plus imposante éloquence; & leurs discours, publics & particuliers, aussi pleins de raison que de sensibilité, formerent un contrepoids aux passions qu'il falloit combattre. Après beaucoup d'efforts, de patience, & d'inquietude, ils obtinrent enfin qu'on nommeroit un nouveau Doge. Le choix tomba sur Jean de Motta. C'étoit un homme
An. 1344. qui possédoit les vertus morales au degré que déterminent la bonté du cœur & la tranquillité de l'esprit. Il pouvoit donc donner un bon exemple, mais il ne pouvoit pas rendre de grands services. Tout esprit de parti étoit trop eloigné du sien, pour qu'il put favoriser l'un & sévir contre l'autre. Sans une opinion bien forte, on ne se décide point: pour se décider, il faut ou condamner ou applaudir. Comment pouvoir l'un ou l'autre lorsque la violence de deux passions rivales n'est qu'un simple spectacle pour l'esprit tranquille & doux

qui doit les juger ? Jean de Morta, comme Doge, étoit donc condamné, par la nature, à végeter dans une médiocrité honorable. Aussi ne rémédia-t'il à rien. Une bonne intention sans énergie, entraina des longueurs sans effet. Le peuple, qui adopte l'opinion des autres, vit le mal dans cette intention même, qu'on lui rendit suspecte; la Noblesse, qui juge par elle même, le vit dans le caractère. On étoit mécontent; on commençoit à murmurer; l'impatience alloit dénouer une piece longue & languissante, qu'on vouloit voir finir, lorsqu'on apprit qu'une révolte ouverte troubloit de nouveau la ville de Savonne. L'imitation, toujours séduisante, quand on languit dans une inertie forcée, devoit devenir fatale à la Capitale. En effet, il y eut bientôt une émeute considerable dans Gênes. On s'assemble, on prend les armes, on met le feu à plusieurs maisons, les conseillers du Doge prennent la fuite, quelques particuliers sont tués impitoyablement; la ville enfin parôit n'avoir jamais été plus en danger.

Trente tableaux de la même espéce, dont cette Histoire est surchargée, amenant toujours les mêmes resultats, ne permettent pas qu'on les présente dans tous leurs détails. Pour évi-

ter également, & le silence & la monotonie, j'ai dit ce que j'ai cru ne devoir pas supprimer, & je supprime ce que je crois ne devoir pas dire (*). En m'exprimant ainsi je fais présumer que cette nouvelle brouillerie finit par un raccommodement général : ce fut, en effet, ce qui arriva. Lucchino Visconti, Seigneur de Milan fut l'heureux auteur de cette paix, à laquelle ne crurent pas plus qu'aux premieres, la plupart de ceux qui la signérent. Ce ne sont point les traités qui terminent les querelles, quand on se haït; c'est le temps. La raison ne révient pas comme elle se perd.

Les mécontens rentrerent dans Gênes, & leurs biens leur furent rendus; expression dont se sert l'Histoire, & que dément la verité; car des maisons brulées, des meubles brisés, des terres ravagées ne sont pas des choses qu'on puisse rendre dans leur integrité. Il en est de ces sortes de biens comme de la réputation; quand on vous l'a ravie, on ne vous la rend jamais parfaitement.

Il y eut beaucoup d'exilès qui ne participerent point à l'accord général. Ils furent, au

---

(*) *Il y à d'ailleurs des choses qui doivent être reservées pour les memoires particuliers.*

contraire, condamnés à errer loin de la Capitale, & à s'en tenir constamment eloignés de dix lieuës. Tout l'état de Gênes devint tranquille, & resta soumis aux mêmes lois, excepté *Roccabruna* & *Monaco* dont les Grimaldi étoient les maîtres depuis quinze ans. Ces Nobles trouvant, peut-être avec raison, que quelques unes de ces lois étoient contraires à leur droit de proprieté, crurent ne devoir pas les reconnôitre.

Les exilés, bientôt reunis, formerent dans un court espace de temps, un corps de troupe, auquel s'unirent encore beaucoup de mécontens. Leur nombre augmenta chaque jour, parcequ'ils recevoient quiconque se présentoit. Les résolutions naissent des moyens. Dix mille hommes reunis, & mal intentionnés forment necessairement une armée redoutable. Plusieurs galéres porterent cette troupe divisée le long des côtes, où elle pilla d'abord tous les navires qui se présentoient. Ce fut une courte jouissance. La République ayant promptement armé, fit courir sur cette armée de brigands, & eut le bonheur de la dissiper. Mais elle ne fut point perdue; encore moins perdit elle le goût de ravager. Ses tentatives n'ayant pas été heureuses, elle prit le parti de se donner à

Philipe de Valois qui étoit pour lors en guerre avec le Roi d'Angleterre. On assure même qu'elle se trouva à la bataille de Creci, où elle pèrit presque toute entiere. Gênes épuisée par les dépenses que la guerre civile avoit occasionnées, n'eut pas été en etat de monter, aussi promptement qu'elle le fit, une flotte de près de cinquante galéres. Mais des particuliers avancerent des fonds à l'état; & ce fut là, dit on, l'origine de la fameuse Maison de St. Georges, établissement unique, ingenieusement combiné, qui a donné lieu à des actes de patriotisme, à jamais mémorables, & dont je pourrai rendre compte ailleurs. Cette flotte n'étant plus necessaire au retablissement du repos interieur, fut employée à protéger les établissemens du Levant, & à en former de nouveaux.

L'île de *Scio* excitoit depuis long temps leur ambition. Deux motifs les portoient à s'en rendre les maîtres. Sa situation infiniment favorable à leur commerce, & le projet des Vénitiens de s'en emparer. La rivalité donne du prix aux moindres choses, & est fiere des plus petits avantages. La conquête de Scio naturellement importante devenoit donc d'une

grande conséquence pour eux. Ils prétendoient d'ailleurs avoir des droits sur cette île. On ignore quelle en étoit l'origine ; leur historiens ne la constatent point. Mais ils donnoient ces titres pour raison de leur entreprise ; & ils ont merité par leur conduite généralement éloignée de l'usurpation, d'en être cru sur leur parole : d'ailleurs l'essentiel n'etoit pas que ces droits parussent incontestables ; il étoit plus important que trois cens canons fussent prets à les appuier. Quoiqu'il en soit, ils prirent Scio, & s'en mirent paisiblement en possession, ainsi que de quelques autres lieux voisins.

Leur commerce va fleurir plus que jamais. Le repos public étant retabli, l'individu va recourir au travail, pour réparer ses pertes particulieres : celles de l'état se repareront aisément par la contribution des citoyens : elle sera légére ; elle leur paroîtra juste. Un peuple est toujours raisonnable, lorsque c'est la raison qui gouverne ; & Gênes en offrit souvent la preuve.

L'honnête de *Morta* meurt peu de temps après. Ses douces vertus avoient trouvé leur place après les troubles, & reçurent leur prix après sa mort. Il fut regretté comme un bon pere de famille : ce n'est pas un grand éloge, mais il est toujours honorable d'inspirer des regrets.

On peut laisser une plus brillante mémoire; & avoir fait couler d'autres larmes que celles d'un tendre souvenir. Tous les empires ont connu cette illusion : il eft pourtant aisé de sentir que c'eft un malheur, que la bonté ne soit pas la premiere qualité d'un chef de nation.

L'élection d'un noveau Doge fut un sujet de conteftation. Tous les prétendans ne se bornerent pas à des intrigues secrettes. *Lucquino de Faction*, de famille plébeienne, se presenta à la tête de deux mille hommes. Il faut être un fou furieux pour se permettre une pareille démarche, lorsqu'un peuple entier pleure encore la perte d'un chef modefte & paisible. Il étoit inspiré & soutenu par un parti puissant. Ce mépris de toute pudeur, cette fanfaronade d'insolence, en frappant les esprits, servit à les rendre plus calmes. Quelques électeurs sensibles proposerent de faire succéder *Morta* le fils à son pere : le choix auroit été juftifié par le mérite, mais on pensa qu'il pourroit être dangereux de perpétuer une charge de cette importance dans une même famille. On se détermina enfin en faveur de Jean de *Va-*
AN. 1350. *lenti*, citadin assez considerable par ses alliances pour savoir les égards qu'on doit toujours conserver pour la noblesse, & les attentions

également dues aux autres états. Aussi le premier usage qu'il fit de son autorité fut de partager les emplois, entre les nobles & les plébeiens.

Les qualités essentielles de *Valenti* étoient la prudence & la juſtice. Il n'avoit point la finesse de l'esprit; il n'avoit point l'élévation des idées; il n'avoit point la sensibilité du cœur. Il étoit plus près de la verité que de l'imagination; de la raison, que du génie. Mais s'il étoit insusceptible d'impression forte, il l'etoit également de séduction honteuse; s'il ne pouvoit pas être bon jusqu'à la foiblesse, il ne pouvoit être sévére jusqu'à l'injuſtice. Il ne devoit son coup-d'œil qu'à l'experience, & son jugement qu'à la reflexion; l'esprit tout seul ne l'auroit pas assez inſtruit, & assez déterminé. Il n'ajoutoit donc rien à la réalité des choses par le gout, par l'étude, ni par la pensée; mais il les voyoit telles qu'elles étoient, pour en faire ou son plaisir ou sa régle de conduite. Il conservoit l'incertitude jusqu'à ce qu'il eut rassemblé toutes les inſtructions nécessaires pour se décider; mais il savoit trouver la vérité qu'il cherchoit. Bien des personnes, dans cette situation, (qui n'eſt pas rare,) connoissent mieux leurs besoins que leurs res-

sources ; leur but, que leur route. C'etoit un don heureux, un avantage inappréciable dans *Valenti*: l'habitude de douter lui avoit valu la facilité de connoître. Il ne lui eut rien manqué, s'il avoit eu celle de sentir; car la sensibilité, dans l'homme public, comme dans le particulier, quand elle ne dégénére pas en foiblesse, ajoute un prix à toutes les vertus, & donne un charme à toutes les qualités.

Valenti fut donc un Doge précieux pour un état devenu tranquille, & devoït l'être encore si les divisions faisoient renaître le trouble. Au lieu du trouble ce fut la guerre; guerre avec Vénise, guerre funeste, un moment, aux Gênois, & beaucoup plus terrible pour leurs ennemis. Partout où ces deux Républiques se trouvoient réunies par le commerce, la rivalité étoit une source de tracasseries. Celui qu'elles faisoient dans la mer noire donna lieu aux Vénitiens d'accuser les Gênois de piraterie à leur égard. Pour se venger de ce prétendu délit ils enlevérent dix galéres à cette République, qu'ils rencontrérent à l'île de Négrepont. Les Gênois trouverent l'occasion de prendre leur revanche, & ne la laisserent pas échapper. Telles furent les hostilités respectives de la premiere année de cette brouillerie.

Dans

Dans l'année qui suivit, les Vénitiens se liguerent avec le Roi d'Arragon, & l'Empereur de Constantinople, Jean Cantacuzene; & leurs escadres reunies formerent une flotte très-considerable. Les Gênois n'ayant recouru à aucun allié se contenterent de leur opposer soixante galéres bien équipées; mais c'etoit *Pagano D'Oria* qui les commandoit. Cet Amiral s'étant avancé en mer crut devoir aller attendre la flotte des ennemis dans le détroit de Constantinople, afin que la gêne où ils se trouveroient dans un espace aussi borné leur fit perdre l'avantage que leur donnoit la superiorité du nombre. Il éprouva qu'une bonne combinaison effaçoit tous les autres avantages. Il fut attaqué sur le soir; & l'acharnement fut tel, des deux cotés, que malgré l'obscurité de la nuit, une pluye extraordinaire, & une tempête affreuse, le combat dura plusieurs heures de suite. Le vent & la fortune, d'abord très-contraires aux Gênois, leur avoient fait perdre treize galéres, mais D'Oria ne se décourageant point, répara si bien cet échec par des efforts de génie, & sa troupe, qui le cherissoit, le seconda si bien par son ardeur, que la victoire se déclara enfin pour lui. La perte, du coté des ennemis, fut de trente galéres Véni-

tiennes, & de dix-huit Catalanes. Il y eut, de plus, quelques vaisseaux coulés à fond: quatre mille hommes y perdirent la vie; & dix-huit cens furent faits prisonniers. Les Gênois, en outre, reprirent dix de leurs galéres, & ne perdirent que sept cens hommes.

L'année d'après l'on se mit en mer dés que l'on fut prêt, de part & d'autre; & les deux Républiques annoncerent par leurs préparatifs, qu'elles ne vouloient pas plus se ménager, qu'elles ne l'avoient fait à la campagne précédente. Mais Gênes prouva par une de ces intrigues dont les exemples sont si communs, qu'il est pour tous les états des instans d'inconséquence, qu'on peut appeler des momens de destinée; ce ne fut pas D'Oria qui commanda cette nouvelle flotte. Celui qu'on lui préféra étoit sans doute un homme de merite puis qu'on osoit le choisir; mais par quelle fatalité..... je m'arrête. Les historiens l'accusent de présomption. Je rapporterai le fait tel que je le trouve écrit. « Cet Amiral, disent- » ils, commandoit soixante voiles. Ayant ren- » contré près de *Cagliari* la flotte reunie des » Vénitiens & des Catalans, forte de quatre- » vingts galéres, il ne balança pas à l'attaquer. » Sa flotte fut presque entierement détruite.

AN. 1353.

» Il y eut quatre mille cinq cens hommes tués, » & quarante galéres prises. Il se sauva sur » la sienne, lorsqu'il vit que tout étoit perdu, » & laissa le reste au pouvoir du vainqueur. "

Il ne falloit pas une disposition d'esprit particuliere dans le peuple pour murmurer contre une telle perte. Mais cette disposition y étoit, & l'on s'éléva contre la cause, plus encore que contre l'effet. C'étoit la faction des Guelfes qui, par une forte intrigue, avoit obtenu pour cet Amiral le commandement de la flotte, au préjudice des droits naturels de D'Oria. Les Gibelins tonnerent sur eux en rivaux furieux, & en citoyens pénétrès. Ces cris réveillerent les nobles qui depuis quelque temps observoient une moderation pleine de dignité. Ils sentirent le prix de l'occasion. L'autorité du peuple fut attaquée dans les discours les plus publics, & les moins ménagés. Ce n'etoient point des plaintes vagues, des sarcasmes injurieux. C'étoient des raisonnemens imposans; des allégations justes & sensibles, une exposition frappante de tous les risques qu'un peuple couroit en voulant se gouverner lui même. Dans ces temps d'agitation toujours renaissante, de crédulité aveugle, d'épidémie politique, les impressions étoient très-fortes, & les révo-

lutions très-promptes. Les orateurs, qui étoient des nobles, n'avoient plus qu'un mot à dire, & la noblesse reprenoit toute sa superiorité; mais conduits par l'esprit de sagesse qu'avoit formé l'experience, ils ne voulurent pas demander tout ce qu'ils pouvoient obtenir. D'autres esprits sages devinant leur intention, & sachant en profiter, firent une proposition qui pouvoit plaire à tous les états, c'etoit de se donner un souverain assez puissant & assez juste pour pouvoir établir & entretenir l'équilibre necessaire à l'harmonie, & à la tranquillitè des esprits. Cet avis plut, parcequ'il étoit le dernier; il plut encore parceque les premiers discours avoient calmé les passions; il plut enfin parcequ'il présentoit des avantages sensibles, que ne balançoient pas des inconvéniens réels. Il fut donc convenu que l'on se donneroit un maître, pour éviter d'en avoir cent; & Jean *Visconti*, Archèvêque & Seigneur de Milan, fut préferé à plusieurs autres, qu'on proposa successivement.

An. 1354. Visconti, devenu Souverain de Gênes affecta une modestie qu'il n'avoit pas, & promit des services qu'il ne rendit point. Il envoya Guillaume Marquis *Pallavicini* pour gouverner en son nom. Le Doge se démit de sa dignité;

& tout alla le mieux du monde, jusqu'à ce qu'on eut vu qu'on ne rétablissoit pas l'ordre par l'incostance & la précipitation ; & que l'on ne pouvoit pas rémédier à ses malheurs, tant que l'on gardoit ses défauts.

Il y eut du moins une espèce de repos momentané, dont Pallavicini profita pour travailler à venger les Gênois de l'avantage que les Vénitiens avoient remporté sur eux. Il arma une flotte nouvelle, & le commandement en fut confié à ce même *Pagano D'Oria* qu'on avoit humilié, & qui fut assez grand & assez généreux pour l'accepter. Il étoit sûr de triompher ; mais on peut préférer la vengeance à la gloire. Ce fut ce qu'il ne fit pas, parcequ'il étoit citoyen. Peut-être aussi se respecta-t'il assez pour penser qu'un homme illustre ne pouvoit pas être offensé par un troupeau de conjurés.

D'Oria partit. Après avoir fait quelques dègats sur les cotes de l'état de Vénise, il fit voile vers le Levant, où ayant rencontré la flotte ennemie aux environs de la Morée, près de l'île *Sapienza*, il l'attaqua avec tant de vigueur, qu'il prit tous les vaisseaux qui la composoient, & fit cinq mille cinq cens prisonniers, du nombre desquels fut l'Amiral Vénitien, *Nicolas Pi-*

sanni, un des grands Capitaines de son temps, & qui avoit commandé les flottes de Vénise pendant les campagnes précédentes.

Je me plais à dire l'accueil qui fut fait à ce grand homme, à son retour : il me semble que Gênes répare son injustice, en se transportant en faveur de la vertu, car dans ce moment de reconnoissance universelle, on pensa plus, sans doute, au citoyen généreux, qu'au heros triomphant. Tous les habitans sortirent au devant de lui ; & il seroit allé volontiers au devant d'eux, pour leur temoigner qu'il voyoit un frére dans tous ceux à qui il communiquoit sa gloire. On ordonna des fêtes, qui devoient se renouveller tous les ans, à pareil jour ; & pour le récompenser par des preuves solides de gratitude, l'etat lui fit présent d'une somme pour acheter une maison. Cet homme qui meritoit un temple n'avoit pas de maison. Que la vertu & les grands talens se consolent des rigueurs de la fortune, en lisant cette reflexion. D'Oria, en recevant le tribut de la patrie, dit au Sénat, qui le lui présentoit : *persuadé que j'occupois une place dans votre cœur, je ne m'affligeois point de n'avoir pas une maison dans la ville*.

Pour ne plus revenir sur ce grand citoyen,

quoiqu'il soit doux de parler de lui, & de tout homme qui a honoré sa patrie, & son nom, je placerai ici une anecdote concernant sa mort qui met le comble à la gloire de sa vie.

Le don de la République ne borna point sa liberalité; d'autres sommes furent successivement ajoutées à celle qu'il avoit reçue; elles ne purent l'enrichir. Non qu'il eut le défaut des dissipateurs; mais sa bonté étoit telle qu'il ne pouvoit resister au plaisir de donner. D'ailleurs il étoit né avec une fortune disproportionnée à l'eclat de son nom. Ses charités furent si multipliées qu'à sa mort il ne se trouva pas de quoi fournir aux frais de sa sepulture. Sa famille voulut se charger de ce soin honorable. L'état demanda, & obtint la préference: le tombeau que l'on admire dans l'Église des Dominicains atteste encore l'usage qu'il en fit, & le prix qu'il y mettoit.

Le parti des Gênois qui raisonnoit encore sainement, jugea, bientôt que la domination du Duc de Milan étoit un fleau pour la République: il obtint la liberté de députer vers Charles, Roi de Bohème, ennemi de cet usurpateur heureux & profond, qui venoit de se rendre redoutable à toute l'Italie en ajoutant à ses états, Bologne & toutes ses dépendances, AN. 1354.

pour l'engager à lui déclarer la guerre, sous un de ces prétextes, vains & hardis, qui font si souvent frémir l'honnête homme qui lit l'histoire, où qui l'écrit. Les Florentins, qu'il vouloit aussi soumettre, se trouvant unis d'intérêt & de sentiment avec les Gênois, eurent recours, en même temps, à Clément VI. qui se trouvoit à Avignon, par une suite du traité qu'il avoit fait avec Jeanne, Reine de Naples. Clément, dont l'ambition active sembloit multiplier l'existence, osa citer le Duc de Milan, sous peine d'excommunication. Ce Prince, qui l'eut bravé s'il n'avoit eu que de la force, le joua parce-qu'il avoit de l'esprit. Il envoya des agens adroits, conséquemment mystérieux, pour arrêter la plupart des maisons qui étoient à louer, dans Avignon, & pour y faire des provisions de toute espèce, capables de tripler le prix de toutes les denrées, ainsi que le loyer des maisons. Clément instruit de cette sorte d'accaparement, en voulut savoir la cause, & manda, à cet effet, les accapareurs. Ils répondirent à sa Sainteté, qu'ils suivoient les ordres du Duc de Milan leur Maître, lequel, cité par son autorité, dévoit se rendre incessamment auprès d'elle, accompagné ou suivi de sept à huit mille hommes, qui formoient sa garde ordinaire, & fai-

soient trois repas par jour. Le Pape retracta l'ordre qu'il avoit donné.

L'intrepide Visconti craignant peu les deux ennemis qu'on avoit voulu animer contre lui, continua de tyranniser Gênes par ses volontés despotiques. La souveraineté qu'il avoit obtenue ne devoit être que viagère; il voulut l'assurer à ses successeurs. L'intrigue, ou plutot la violence prévalut contre toutes les raisons qu'avoient les Gênois pour s'en défendre. Ses deux neveux, Barnabê, & Galéas, furent acceptés pour souverains après lui. Le Duc, plus politique que reconnoissant (car peut-on sentir la reconnoissance quand on a usurpé les services, ou les succés!) s'occupa alors essentiellement des intêrets de la République; & il fut assez heureux pour terminer la longue & cruelle guerre qu'elle avoit avec l'état de Vénise.

Gênes, quoique dans une sorte d'esclavage alloit pourtant respirer. Son repos fut troublé AN. 1355. par l'orgueil de Visconti qui trouva de la gloire à protéger un Prince malheureux, à qui tous les autres refusoient du secours. *Calo Jean*, Empereur detroné de Conſtantinople, entrevoiant l'occasion de remonter sur le trône de ses Peres, fit prier vivement le Duc de Milan de lui accorder le secours de la République. Ses voeux

furent exaucés. Une flotte assez considérable lui fut envoyée, sous les ordres du brave & très-habile Jean *Gatalusio*. Le succés répondit au talent du Général, & à la justice de la cause. L'usurpateur fut chassé, & le Prince légitime retabli dans ses droits. Celui-ci aussi reconnoissant qu'il pouvoit l'être d'un aussi grand service, donna sa sœur en mariage à Gatalusio, & céda aux Gênois les îles de *Cesbas*; & de Métélin.

Dans la même année, on fit partir Philipe *D'Oria* avec quinze galéres pour aller donner la chasse aux Corsaires de Barbarie qui infestoient ces mers. Cette expédition fut courte & glorieuse. On pourroit presque dire, *c'etoit un D'Oria qui la faisoit*. Il prit Tripoli, devenu l'entrepôt des Barbares; & revint à Gênes avec le plus riche butin, & un très-grand nombre d'esclaves.

An. 1356. Visconti mourut peu de temps après; & ses deux neveux prirent sa place sans difficulté. Ce ne fut pas pour l'occuper long-temps. Ils n'avoient pas l'esprit de leur oncle; on ne pourroit pas même dire quel esprit ils avoient. C'étoit de la médiocrité, en tout sens. Dans quelques courses qu'ils firent successivement à Gênes, ils ne se firent remarquer que par des mœurs cor-

rompues ; & dans ce genre même, où il est si aisé à des Princes de se distinguer, ils n'inspirerent que ce mépris qu'on doit au vice sans esprit. La bassesse de leur goût les retenoit dans un cercle si bas, qu'ils n'eurent l'honneur de deshonorer aucune femme.

Palavicini n'en regna que mieux sous leur nom. Le zéle le conduisit trop loin. La noblesse & le peuple furent également mécontens. *Melian Cataneo*, & Laurent Angelo, dignes organes de la République, exprimerent les sentimens généraux avec autant d'energie que de sagesse. Palavicini ne vit dans leur discours ni cette plainte de forme qui compromet la dignité par sa foiblesse, ni cette morgue personnelle qui expose l'état par son imprudence. Il sentit que la révolte suivroit la représentation, si elle ne produisoit qu'une réponse ambigue, où qu'une menace inutile. Il répondit avec la fierté d'un Gouverneur ; & il agit avec l'adresse d'un politique. Pour ne rien prendre sur lui dans une circonstance aussi délicate, il instruisit les Princes de la disposition des Gênois, & il attendit leurs ordres, pour céder avec décence, ou agir avec vigueur. Des jeunes Princes qui ne connoissoient de leur place que l'abus qu'ils en pouvoient faire, ne

AN. 1356.

pouvoient prendre que le parti que l'autorité conseille contre ceux qui veulent la méconnoître. Palavicini s'étant mis à l'abri de tout reproche par sa démarche, se montra à découvert par sa conduite. Il voyoit son devoir dans la rigueur, parcequ'il avoit les vertus austéres, il faut du moins le croire ainsi. Son premier mouvement d'autorité fut de procéder extraordinairement contre les deux députés qui avoient montré à Gênes le courage & l'éloquence de Sparte & d'Athênes. La noblesse se décida, à l'instant, & prit les armes contre lui; mais le peuple inspiré par une politique dont je vais éclaircir le mystére, se déclara en sa faveur contre le parti de la justice. En expliquant cette énigme, je vais achever de faire connoître le caractêre d'un homme qui s'est déja montré comme un ambitieux très-adroit, & qui n'a disparu pour quelque temps que pour se préparer un rôle plus propre à faire admirer toute la manœuvre du génie de l'ambition. Cet homme c'est *Boccanégra*. On la vu parvenir au Dogat par une adresse incroyable, renoncer à son élévation avec une modestie imposante; se rendre à Pise avec une tranquillité philosophique: c'étoit un amant de la fortune qui se prêtoit à ses caprices après avoir joui de ses

faveurs, dont il desiroit le retour, & qui savoit que l'art de la conduite ramene souvent la préférence, après la légéreté. Il étoit revenu de Pise dés qu'il avoit été informé de la maniere dont Pallavicini gouvernoit, & de la disposition des esprits à son égard. Il vivoit à Gênes dans la simplicité d'un homme touché de l'estime, sensible à l'amitié, toujours attaché à sa patrie, formant des vœux pour elle, mais dont le rôle est fini. Adroitement il s'assuroit par-là la constance du peuple, dont il conservoit la faveur. Ses amis agissoient à sa place, & lui faisoient un parti qui grossissoit tous les jours. Lorsque l'intelligence & la séduction eurent produit tout l'effet necessaire, on mit le peuple en mouvement par des agens accoutumés à le conduire. On l'engagea d'abord à s'unir avec la noblesse, contre les deux Princes, & le Gouverneur; & quand on vit que les nobles, comptant sur lui, s'engageoient assez pour être bientôt écrasés, s'il les abandonnoit dans l'occasion, on lui persuada qu'en favorisant leur victoire, au lieu de deux tyrans il en auroit mille; qu'il convenoit à son intêret de soutenir Pallavicini, sous qui cette même noblesse succomberoit bientôt, s'il lui prêtoit ses forces; & qui seroit lui même anéanti sans peine,

lorsqu'il se tourneroit contre lui pour s'empa-rer de l'autorité.

Une idée aussi bien conçue paroît être le dernier effort de l'imagination, en politique. Il y avoit un ressort caché, un mouvement à faire dont l'idée étoit d'une combinaison plus lumineuse encore. L'effèt qu'elle va produire en fera mieux sentir le prix, que l'exposition que j'en pourrois faire.

Tandis que le peuple crédule, ardent, & trompé défendoit le Gouverneur contre les nobles, & qu' un combat assez sérieux occupoit les uns & les autres au centre de la ville, *Boccanégra*, à la tête de deux cens personnes bien résolues marche au palais du Gouverneur, force la garde, & se rend maître du lieu. Le peuple alors est averti du dessein de Boccanégra, dessein qu'on lui fait croire aisément qu'il n'a conçu que pour le délivrer de tous les tyrans qui l'obsédent; il juge sans peine que s'il se tourne unanimement de son coté, son triomphe est certain, & qu'il devient le maître sous un Doge dont il connoît les sentimens, les talens, & les vertus.

Voilà comme on parle au peuple, & voilà comme on parle à tous les peuples du monde pour les interesser à des passions funestes &

honteuses, qui ne peuvent jamais être que des malheurs pour lui, parcequ'en les servant il perd l'esprit de son état, dans lequel il est toujours obligé de rentrer, n'ayant que ce moyen pour satisfaire avec certitude à la terrible loi des besoins.

Le peuple entrainé vole au palais, épouvante les Nobles & le Gouverneur, forme un corps formidable; & déclare *Boccanégra* Doge, pour la seconde fois. Les deux partis se retirent, & se soumettent. Pallavicini quitte la ville. Les Nobles restent confondus dans leurs maisons; & la cérémonie se fait avec une tranquillité qu'il n'est pas difficile de concevoir. Voilà l'effet peu surprenant d'un projet bien conçu. Si l'on avoit mis le peuple dans la confidence de Boccanégra, le secret eut été trahi, & le coup eut été manqué: On l'associe à une action, & non à un secret; le succès n'éprouve aucun obstacle.

Boccanégra instruit par ses premieres fautes n'aura point de nouvelles erreurs. Les esprits du premier ordre n'ont besoin qu'une fois de se corriger. Tout noble lui paroîtra redoutable; tout citoyen puissant par les richesses, ou par le crédit lui fera ombrage; & pour s'épargner ces craintes de tous les momens, ces travaux

de tous les jours, qu'entrainent & les précautions qu'on doit prendre, & les recherches continuelles qu'on doit faire, dans une pareille situation, il bannira tout objet qui peut être à craindre dans le moment, & desarmera tous ceux qui pouvent le devenir dans la suite. Les prétextes sont le moyen dont l'homme ordinaire se sert pour couvrir ses passions dans une conduite rigoureuse; l'homme superieur agit, & se tait: il laisse à la prévention toute sa liberté; il consent qu'on l'accuse; parcequ'il sait qu'en bravant l'opinion, on assure l'indépendance.

Tout ce qui pouvoit lui être suspeɑ fut donc condamné à la honte du bannissement, ou à l'impossibilité plus humiliante, du moins plus sensible, de nuire, en reſtant à Gênes. Il occupoit tous les poſtes, toutes les places, parcequ'il ne les donnoit qu'à des êtres bornés, & soumis, qui recevoient ses ordres, & s'y conformoient toujours. Le calme regnoit donc dans l'intérieur. Il pouvoit craindre le ressentiment des Visconti; il sût se rassurer par ses précautions. Quelques alliances, entr'autres celle du Marquis de Monferrat, & des intelligences sûres avec quelques membres du conseil de ces Princes, firent sa sécurité; & il en jouit pendant sept ans, avec toute la gloire de la domination

la

la plus parfaite. Mais nul homme n'est à l'abri de la bassesse qui employe le poignard, ou le poison. Boccanégra rencontra cet écueil; & il périt comme tant d'hommes superieurs. (*) AN. 1363.
Sans compter le pressentiment pour quelque chose, il avoit du prévoir qu'il périroit par une lache trahison : plusieurs tentatives manquées, & punies l'en avoient averti. Quelques jours avant d'éprouver le triste effet de la dernière, il disoit à Léonard Montalde, un de ses plus intimes confidens : » On lutte en vain contre sa destinée : je vois qu'il faudra que je » succombe; mais n'ayant plus rien à ajouter » à ma gloire, je ne jouis plus assez de la vie, » pour en prévoir la fin avec horreur. »

J'ai dejà fait connoître Boccanégra; & ses dernières actions le caractérisent encore mieux. De tous les hommes que l'ambition rendit coupables, il en est peu, & peut-être point dont l'ame ait été moins vicieuse, & l'esprit mieux règlé. Il fit le bien en pensant mal; mais il le fit avec goût; & cette particularité le sauve du reproche d'égoïsme déterminé. Aussi extraordinaire par-là que par ses succès, on peut, je crois, le placer à coté des grands hommes qui eurent plus de vertus avec moins de génie.

(*) *Il fut empoisonné dans un festin.*

Le jour de sa mort réveilla tous les esprits, & confondit toute la ville. Mais il avoit si bien assuré l'avantage de ceux qui lui étoient devoués, que ce grand édifice fut à peine ébranlé par les secousses qu'il éprouva dans cette occasion. Ses amis les plus chauds le firent revivre dans leurs discours. Son parti composé, en général, des gens de la classe la plus commune, eut pu être divisé par l'intrigue; il fut défendu par la reconnoissance. Tout parti de ce genre est incorruptible lorsque le sentiment est dans son cœur, parceque le cœur de tout homme qui n'a pas appris à raisonner, ou qui raisonne sans l'avoir appris, ne peut être compromis ni par son esprit, ni par celui des autres. C'est pour les gens à maximes combinées que l'erreur est faite.

Son parti resta donc le maître de son sort, parceque personne ne put l'être de son cœur. Les maximes auroient été plus à craindre que les armes. Prémuni contre les unes, il repoussa les autres sans faire un grand usage des siennes: il étoit si nombreux, & on le voyoit si résolu, qu'on n'osa le pousser à bout.

Dans cette situation des choses & des esprits, on nomma un Doge; & il le fut par les gens qui dominoient. On juge de quel état il étoit

tiré? C'étoit un homme que l'esprit ne pouvoit pas égarer, car il en avoit peu, & il l'avoit bon. Il eut pu difficilement se tracer un plan d'administration; il n'inventoit pas; mais il saisissoit sans difficulté les idées d'un bon plan, car il jugeoit bien. La probité l'attachoit aux bons principes; il les défendoit avec ardeur, & les suivoit avec scrupule: on étoit sûr de sa conduite, dès qu'on étoit instruit de l'opinion qu'il avoit adoptée: rien ne pouvoit le faire varier, comme rien ne pouvoit le corrompre. C'étoit enfin un de ces hommes si propres à gouverner, lorsqu'ils ont ou de bons conseils, ou de bons modéles. Son nom étoit Gabriel *Adorne*.

Ce que j'ai dit de son jugement me paroît exiger que je revienne sur sa personne. Comme il va representer, il est necessaire qu'on le connoisse bien; car la plupart de ces hommes que l'on cite par la qualité que je loue dans celui-ci, sont malheureusement suspects de trivialité, au plus grand nombre des lecteurs. *Adorne* quoique réduit à une petite mesure d'esprit, n'avoit point les défauts de la plupart de ceux qui sont réduits à ce triste partage. Il ne confondoit point l'habitude avec l'expérience. Quoiqu'il eut vu, il ne se citoit point, parcequ'il sentoit que tout ce qui frappe un homme de peu AN. 1363.

d'esprit doit être sans nouveauté, ou sans intêret pour ceux qui en ont veritablement ; & qu'en le racontant, on peut y ajouter l'accablante prolixité, ou la dégoutante plaisanterie, où ces graces factices, grimacieres, & monotones qui font regretter la simplicité de la nature. Lorsqu'il représentoit, il avoit cette dignité mélée de modestie qui est comme un ressort par le moyen du quel on monte, on descend, ou l'on tient un milieu ; état que l'on sent plus qu'on ne le remarque, & qui ne peut jamais être remarqué sans exciter l'estime, ou interesser le sentiment. Il ne craignoit pas l'esprit, parcequ'il n'en étoit pas jaloux. Il ne cherchoit pas à l'embarasser, parcequ'il prévoyoit l'embarras qu'il pourroit lui causer à lui même. Il le goûtoit lorsqu'il étoit aimable, parceque les graces ne sont jamais étrangéres à la raison d'un être qui n'est point barbare. Il le respectoit lorsqu'il étoit supérieur, parcequ'il savoit que la *méconnoissance*, ou le mépris pour la supériorité de l'esprit, est pure bétise, ou plate insolence.

Tel étoit Gabriel Adorne. On voit qu'il avoit tous les moyens pour se bien conduire ; quelques uns pour plaire, un plus grand nombre pour interesser. Combien d'hommes se croyent

superieurs à lui dans la rêve de leur place, à qui l'on voudroit pouvoir dire, *ne rêvez plus*, *&* *connoissez vous*...

Ce nouveau Doge avoit très-bien défini son prédecesseur : Aussi l'imita-t'il dans ses opérations, sans s'en rapprocher dans les motifs. Quelques nobles crurent que cette imitation exacte étoit impuissance ou timidité : ils employerent le moyen si ancien, si commun, & pourtant si heureux, de la cajolerie, pour en obtenir de la faveur. Adorne resta ferme. Ils prirent un ton plus naturel, plus imposant. Adorne devint fier. Aussi mal inspirés par l'orgueil, que secondés par la fortune, ils engagerent les exilés à former une petite armée ; & ce petit corps se montra à *Sassatello*, petit lieu, ou petit fort : Adorne dissipa si promptement ce nuage, que le ciel de Gênes n'en fut pas un moment obscurci. Le front du Doge le fut encore moins. Lorsqu'on est ferme après avoir bien vu, il arrive souvent qu'au lieu de craindre de petits dangers, on en desire de plus grands. Adorne n'estimoit point assez la gloire pour former de pareils vœux, mais il apprécioit trop bien l'estime pour borner ses vœux à remplir son devoir. Il ne cherchoit point à irriter les esprits animés contre lui; en-

core moins songeoit-il à en augmenter le nombre ; son courage n'étoit que l'honneur bien défini, la raison bien consultée, le zèle bien dirigé. Les ennemis se voyant trop foibles contre un homme qui avoit autant de ressources dans son conseil, & dans son caractère, recoururent aux forces étrangéres. Les Visconti & le Marquis de Final vinrent à leur secours. Des troupes à leurs ordres pénétrerent dans la ville. Elles furent repoussées avec peu de peine, & beaucoup d'avantage. Il fallut recourir à de nouveaux moyens. Il s'en présentoit un dont il dévoient bien présumer. Il existoit dans Gênes un homme qui avoit joui d'une grande faveur sous *Boccanégra*. C'étoit un de ces êtres dont l'ambition est le besoin, avant qu'ils soient employés, & dont le repos devient le tourment lorsqu'ils ont cessé de l'être. Insusceptibles de grandes idées, & incapables de grands mouvemens, ils ne sont propres qu'aux intrigues sourdes, mais dans ce genre ils peuvent servir beaucoup, parcequ'ils ont la duplicité dans le cœur, le mystère dans les yeux, l'invention dans l'esprit, la souplesse dans les manieres, & la constance dans les épreuves. Capables de tout désirer, & de tout entreprendre, ils ne sont inutiles, qu'aux indifférens, &

embarrassés qu'avec les gens d'honneur. Quiconque peut mal penser est sûr de former aisement une liaison avec eux. Les plus petites intrigues leur conviennent, comme de plus grandes; ils embrassent tout, excepté les projets honnêtes.

Montalde, dont je veux parler, médiocre quoique delié, & intrépide quoique connu, fut le complice qu'ils se choisirent. Leurs propositions reçues avec transport remuèrent toutes les puissances de son ame, & tous les ressorts de son esprit. Il eut bientôt des intelligences nombreuses dans la ville. Alors on reprit courage, & les troupes repoussées furent remises en mouvement. Une double entreprise fut le fruit de cette union. La Specie (*) fut attaquée, & le palais du Doge fut investi. Vaine tentative: Adorne avoit tout prévu; & le parti devoué aux protecteurs de ses principes étoit trop de bonne foi, & trop conséquent pour l'abandonner. Les troupes ennemies furent complettement battues. Montalde fut assez prompt pour fuir, & assez heureux pour se sauver, D'autres coupables furent arrétés, & punis exemplairement.

m 4

(*) *Specia.*

Les ennemis, & les alliés ne se découragent point. Montalde est là qui avec sa petite éloquence, ses petites idées ; ses petites finesses fait chaque jour une impression nouvelle, un progrès plus réél. Les esprits se montent ; les têtes s'echauffent ; les Visconti ont appelé de nouvelles troupes, & les hostilités recommencent. La fortune semble abandonner le parti de la justice. Dejà des corps avancés sont maîtres des vallées de *Bisogna*, & de *Polsevera*. Un autre corps, non moins heureux s'avance vers Gênes, par une route peu connue : l'allarme est dans la ville. Elle n'est point dans le cœur d'Adorne. Sa fermeté imposante se manifeste dans un discours dicté à un émissaire qu'il envoye aux conjurés. La rectitude des idées, la noblesse des motifs, la verité des sentimens, le courage de l'ame y sont imprimés partout. L'effet en est prodigieux. Un interêt d'estime semble parler à tous les cœurs. Ceux qui ne sont pas entrainés n'osent pas se découvrir aux autres. On compose. Aisément on prévoit qu'il faut qu'Adorne fasse des sacrifices ; & l'on augure assez de sa raison pour penser qu'il en fera : mais il obtient de conserver sa place. Les conditions sont qu'il payera par an quatre mille florins d'or aux Visconti ;

qu'il leur founira quatre cens albalétriers à pied, qui seront entretenus à ses frais; que les exilés auront la liberté de rentrer dans leur patrie; & que Montalde, qui a été condamné à la peine du bannissement, pour plusieurs années, ou pour toujours, restera banni pour deux ans seulement. On juge que ce dernier voulut s'opposer à la conclusion du traité? Son ton peu oratoire, & sa petite existence disparurent devant le grand caractère d'Adorne, parfaitement representé par son deputé.

Mais il est une destinée. Ou plutôt il est un ordre de choses qui ne sera jamais interrompu. Tous les peuples sont inconstans, tous les intrigans sont opiniâtres, & tous les gens de merite seront toujours ou enviés avec bassesse, ou persécutés avec audace. Tout homme qui doit éprouver l'effet de cet ordre immuable, y contribue par quelque chose de particulier, dont l'envie, les passions, la malignité humaine se font un prétexte pour lui nuire. Adorne étoit sans vices, mais il étoit sans graces. Il avoit bien gouverné, mais il avoit négligé de plaire. Une vertu austére, un caractère vrai, n'avoient laissé aucune fonction aux flatteurs, & aucune ressource aux fripons. Cette espèce dangereuse forme partout une classe immense, &

partout il eſt aiſé de la porter à la révolte, quand elle languit dans l'inutilité. Il reſte les ennemis par état, les envieux par ambition; il reſte encore cet eſſaim innombrable dont la tranquillité seroit le tourment; à qui la juſtice eſt étrangére, & qui ne voudroient pas la rendre, quand ils pourroient la connoître, parceque la juſtice conduit à l'eſtime, & que l'eſtime eſt un état de repos. Ces gens-là ne sont pas toujours portés à contribuer à une révolution, mais ils jouissent du mouvement des autres. Ils aiment l'esprit d'intrigue, parcequ'ils ont l'esprit de malignité; ils desirent les changemens, les chutes, les conjurations, parceque par la critique, la médisance, & la calomnie, ils figurent dans le desordre.

Voilà plus de causes qu'il n'en faut pour renverser un Doge de sa place. Adorne avoit deux Lieutenans, Guillaume *Ermirio*, & Dominique *Frégose*. C'étoient deux hommes si bien assortis par les maximes & par les penchans, qu'on ne vit jamais une plus parfaite harmonie. Le desir de s'emparer du dogat leur étoit commun. Se connoissant, se devinant, & se craignant mutuellement, ils prirent le parti de s'entendre. Il étoit difficile qu'Adorne put échapper à ce concert funeſte. Ils commencerent

par la manœuvre commode & tranquille des observations critiques. Ils avoient des créatures de tout état, qui les faisoient passer à des confidens de tout ordre. La ville entiere les répétoit bientôt. Adorne avoit été obligé de recourir à des impositions; il falloit les imputer à son avidité; il avoit sacrifié des coupables au respect du bon ordre; il falloit l'accuser de passion: la sévérité de sa vertu, disoit on, n'étoit que la cruauté de son humeur. Il communiquoit peu ses pensées, il ne flattoit personne, il vouloit encore moins qu'on avilit son rang, son ame, & sa personne par l'adulation, tous ces beaux signes d'honneur, de prudence, & de vertu devoient être imputés au farouche orgueil, & à l'inflexible dureté. Enfin tout devint le sujet d'une accusation particuliere; & le peuple, qui ne voit jamais que des torts quand on accuse, qui oublie tout quand il peut agir, & qui jouit quand il peut nuire, ne se bornant pas à voir mutiler avec plaisir l'idole qu'il a encensée, devient complice des destructeurs de l'autel qu'il lui éléva dans son entousiasme. *Ermirio*, & *Frégose* levant le masque se rendent dans une Église; là, devant le Dieu qui juge les ingrats, & les traîtres, ils osent être publiquement l'un & l'au-

tre : ils accusent leur chef estimable, & sans doute estimé d'eux même. La foule les a suivis ; la malignité les écoute ; la crédulité les croit ; l'ingratitude les approuve, l'inconstance les couronne. Adorne est déplacé. *Ermirio*, par convention, fait nommer Frégose, & le dernier des hommes devient le premier de l'état. Il faut frémir en lisant de pareilles horreurs ; mais plutôt il faut penser qu'on écrit l'histoire du crime en écrivant l'histoire des nations ; & l'on en jouira mieux des succés que le mérite & la vertu obtiennent quelquefois.

AN. 1371. Une chose qui pourra surprendre le commun des lecteurs ; c'est que Frégose, qui venoit d'armer contre lui l'opinion publique par un attentat public, s'attacha à meriter l'estime universelle par une prudence extraordinaire. Tous les partis & tous les états lui devinrent égaux ; il accorda les places aux qualités estimables, & l'on fut bientôt certain que le seul moyen pour obtenir étoit de mériter. L'ambition bien combinée peut aller plus loin sans qu'on s'en étonne ; il est possible aussi qu'une pareille conduite soit l'ouvrage de la nature. Un homme naît avec des vices, & des vertus. Après qu'il a satisfait aux uns, il les rachéte par les autres ; c'est un double empire auquel il céde ; ce

sont deux besoins auxquels il se rend successivement ; mais le dernier étant moins naturel produit un effet auquel on s'attend moins.

Quoiqu'il en soit, Frégose se conduisant, par caractère, ou par réflexion, aussi sagement que je viens de le dire, ramena le repos, qu'on ne connoissoit plus à Gênes : mais une cause étrangére à tout intérêt domestique le troubla encore une fois. Cet événement entraine des détails dans lesquels tous les auteurs s'accordent.

Pierre de Lusignan, Roi de Chypre, avoit été tué en 1370, par ses propres fréres ; & Perrin son fils lui avoit succédé. A la cérémonie de son couronnement, il y eut de grands débats pour la préséance entre les Gênois, & les Vénitiens qui s'y trouvoient. Le Roi décida en faveur des Vénitiens ; & les Gênois résolurent de s'en venger. Le lendemain ils vinrent au palais avec des armes cachées sous leurs habits. On s'en apperçut ; on les saisit ; & ils furent jettés par les fenêtres. Le Roi porta plus loin le ressentiment ; & ordonna qu'on massacrat tous les Gênois qui se trouveroient dans l'île. Cette nouvelle fut bientôt portée à Gênes. On envoya, sur le champ, sept galéres commandées par Damien Catanée, lesquelles furent bientôt suivies d'une flotte

nombreuse. Quatorze mille hommes de pied, & deux mille chevaux débarquerent dans le Royaume menacé, & y mirent tout à feu, & à sang. La Reine mère, mécontente du gouvernement, leur livra *Famagouſte*; & les Gênois, maîtres de presque toute l'île, n'accorderent la paix qu'à condition qu'on leur payeroit un tribut annuel de quarante mille écus. Quelques écrivains disent que par ce traité ils devoient rendre *Famagouſte*; mais qu'ils la garderent. Le Chevalier de Mailly s'exprime autrement, & plus honnêtement pour la nation dont il écrit l'histoire. « Frégose, dit-il,

AN. 1373.

» frére du Doge, qui commandoit cette escadre, auroit pu conserver le Royaume dont il avoit fait la conquête, mais comme il avoit été trés-bien servi par la Reine dans ses desseins, il ne voulut pas dépouiller son fils, il lui rendit toutes les places, excepté *Famagouſte*. « Il résulte de là que cette place resta aux Gênois; mais fut-ce par surprise, & au mépris d'un traité solemnel? C'eſt ce que les expressions de l'auteur que je cite ne permettent pas de présumer. Quoiqu'on veuille en penser, les Gênois revinrent dans leur port, & laissant ce misérable Royaume dans la plus grande désolation, ils emmenerent avec eux, pour ota-

gny, le Sénéchal de Chypre ; Jacques de Lusignan, l'un des oncles du Roi, deux enfans du Prince de Galilée, & plusieurs des principaux Barons.

Ce n'étoit là qu'une expédition ; voici une guerre trop réelle. Elle aura lieu contre les Vénitiens ; elle servira le ressentiment que les Gênois conservent contre cette République, & elle sera terrible. Des révolutions arrivées à Constantinople en sont la cause : remontons jusqu'à l'origine. Lors qu'Andronic fils de l'Empereur Calo Jean, mécontent de son Pere, se résolut à le détroner, il se ligua avec la République de Gênes, & par son secours il reussit dans son entreprise. L'Empereur, & ses deux derniers fils furent enfermés dans une tour de Constantinople, élevée sur le bord de la mer. Ce Prince avoit eu une intrigue amoureuse avec la femme du Commandant de cette tour. Son nom étoit *Pétronille*. Il pensoit, peut-être même avoit il éprouvé que le souvenir est la probité des femmes ; & que dans la légéreté, dans l'infidélité même, elles se font un point essentiel d'obliger l'objet honnête qui les charma, lorsque l'occasion s'en présente. Comme *Pétronille* communiquoit avec lui parceque son intrigue avoit été parfaitement AN. 1376.

ignorée, & qu'elle le servoit conjointement avec son mari, il pouvoit aisément l'engager à le seconder dans ses vues, s'il en avoit --. « Mon » infortune, lui dit-il, est le seul titre que je » veuille faire valoir auprès de vous; je n'en » ai pas d'autre, en effet. J'étois Souverain » quand vous m'aimates; & je ne suis plus » rien. -- Respectez vous, & estimez moi, » répondit Pétronille, la larme à l'œil; dispo- » sez de moi, comme mon maître, & comme » mon amant: vous vorrez si vous êtes enco- » re l'un, & si j'ai oublié que vous futes » l'autre. -- Je vous crois, reprit le Monar- » que, & vais vous en convaincre. Il y a ici » un Vénitien qui unit les premiers talens de » l'esprit, aux plus belles qualités de l'ame: il » y peut beaucoup par l'intrigue; il peut tout » dans son païs par le crédit, & la considé- » ration. Il me trouva toujours favorable à » ses idées; je crois qu'il est touché de mon » sort, & qu'il me prêteroit volontiers son » appui. Il se nomme *Zen*. Sa demoure est » connue. Il faut le chercher, lui parler, & » lui remettre un billet que je vous donne- » rai pour lui. -- « Petronille promit tout, & remplit son engagement avec le zéle d'une femme sensible, & la prudence d'un homme consommé.

Les

Les détails de cette intrigue périlleuse n'appartiennent point à l'Histoire de Gênes. Je les supprimerai par cette raison; mais il importe de dire que le Monarque ayant trouvé le Vénitien disposé à le servir, en faisant entrer la République dans ses intérets, lui remit son testament, dont un article renfermoit la donation de *Ténédos*, pour la dite République, si elle consentoit à venir à son secours. Vénise se déclara pour lui, & prit conséquemment possession de la ville donnée. Mais Andronic en entrainant les Gênois dans son parti, leur avoit fait le même don, quelques mois auparavant. Ils n'avoient pas pris possession de cette ville, parcequ'elle étoit affligée de la peste; le don n'en subsistoit pas moins. D'ailleurs Andronic regnoit, & le donataire des Vénitiens étoit dépouillé & prisonnier.

Voilà le sujet de la nouvelle guerre entre les Génois, & les Vénitiens. Pour la soutenir avec avantage, les deux états se fortifierent par des ligues. Les Visconti & le Roi de Chypre devinrent les alliés de Vénise. Louis, Roi de Hongrie, le Patriarche d'Aquilée, & François Carrera, Seigneur de Padoue, furent ceux de Gênes.

Les Gênois ne reussirent point dans leur

tentative pour *Ténédos*. Les Vénitiens s'y maintinrent; & leur flotte battit celle de leurs ennemis. Pendant qu'ils éprouvoient cet échec l'état avoit un autre sujet d'affliction. Plusieurs villes de la dépendance de la République étoient ravagées, soit par les Vénitiens, soit par leurs alliés; & le Roi de Chypre assiégeoit Famagouste. Il est vrai que de leur coté, ils ravageoient aussi quelques villes des états Vénitiens. Mais leurs succés ne formoient pas une balance avec leur pertes. On n'accusa point la fortune, sujet éternel des plaintes de l'orgueil, ou des consolations de la sottise: on vit la source du mal dans l'inégalité des forces; & l'on s'occupa à les augmenter sensiblement. Mais les dissensions domestiques s'offroient comme une difficulté. Le Sénat fit entendre le cri de la patrie; & cette voix sacrée retentit dans les cœurs. Les partis se réunirent d'opinion & de sentiment; & la République n'eut plus qu'à choisir entre les citoyens qui s'offroient pour la défendre. Mais ce n'étoit qu'une aurore brillante & trompeuse: le ciel devoit se couvrir au lever du soleil, & la foudre alloit bientôt gronder. Antoine *Adorne*, & Nicolas *Guarco*, unis quoique rivaux, & sincéres quoique rusés, travailloient de concert dans le secret à

perdre le Doge, pour s'emparer de sa place; & une partie du peuple étoit gagnée, sans qu'on en eut le moindre soupçon. Par une combinaison dont l'effet étoit très-bien prévu, les armes qu'on délivra pour attaquer les Vénitiens, servirent à renverser le Doge. Quelques services qu'il eut rendus, il étoit jugé par l'inconstance : son arrêt terrible ne put être revoqué. Mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le parti qui le déplaçoit, deux fois inconstant dans le même jour, après avoir mis à midi Adorne à sa place, mit le soir Guarco à la place d'Adorne.

Ce nouveau Doge eut l'art de faire si bien penser de lui, dés les premiers jours, qu'il rétablit sans peine l'harmonie dont on avoit joui un moment, & que lui même avoit troublée. Il donna quelques places à la satisfaction générale; & tout de suite il songea à réaliser le projet de reunir le plus de forces, qu'il seroit possible pour reprendre sur les Vénitiens la supériorité à laquelle les armes Gênoises étoient accoutumées. Vingt-deux galéres furent armées en diligence; & le commandement en fut confié à Lucian *D'Oria*. Ce nom augural anima si fort tout l'équipage, que la flotte ayant rencontré près de Pola celle de Vénise, qui étoit

AN. 1378.

AN. 1379.

de la même force, elle obtint sur elle la victoire la plus complette. Mais le sort jaloux ne permit pas que D'Oria jouit de sa gloire; elle ne fut que pour sa famille, qui la sentit certainement moins que la perte de celui qui lui procuroit cette nouvelle illuſtration. Ce D'Oria étoit, comme tous ceux qui l'avoient précédé, un très-brave homme, & un très-bon Général; il unissoit les vertus civiques aux talens militaires; & les sentimens de la plus parfaite humanité, à cet amour particulier du soldat & du matelot, au quel l'un & l'autre répondoient si bien, que dans un jour d'action c'étoit une famille embrasé qui combattoit pour la gloire d'un pere adoré. On rapporte que cet excellent homme, commandant sur les côtes d'Esclavonie une flotte qui manquoit de vivres, & d'argent; il diſtribua aux matelots & aux soldats sa vaiselle d'argent pour s'en pourvoir; & un miserable rameur s'etant jetté à ses piés à demi mort de faim, il coupa la boucle de sa ceinture, la seule chose de prix qui lui reſtat, & la lui donna. -- Sa mort étant arrivée dans la plus grande chaleur de l'action, on put la dérober à l'équipage; mais lorsqu'il l'apprit, ce fut la conſternation la plus parfaite. Quand le mouvement des esprits fut retabli

plusieurs arroserent son corps de leurs larmes.

Quelques ravages sur les côtes de Vénise, furent la suite de la victoire que l'on venoit de remporter; & l'on croira sans peine que la perte que l'on venoit de faire contribua à les rendre plus terribles. La flotte, renforcée de plusieurs galéres fut bientôt en état de former des projets plus importans. Ce fut encore un D'Oria qui fut chargé du commandement. Mais la verité va m'obliger à mêler quelques traits de critique à ces douces louanges dont une exacte justice m'a fait contracter l'habitude, en parlant des héros de cette maison. Pierre D'Oria avoit l'ame fiere, l'esprit ferme, l'humeur sévére, le commandement rigoureux & absolu. La trempe de son ame, & l'orgueil de ses talens le portoient à l'inflexibilité. Un revers ne lui démontroit pas une erreur: tout ce qui ne reussissoit pas avoit été bien vu, mais mal exécuté. Un amour propre aussi impérieux doit avoir, au moins une fois, des suites fâcheuses. Il produira l'aveuglement dans un grand danger, & la dureté dans un grand avantage: la fortune contraire sera bravée avec une opiniatreté funeste; l'ennemi vaincu sera traité avec un orgueil extrême. Cette conséquence est triste à prévoir; pénible à ecrire.

L'événement va justifier le pressentiment qu'elle fait naître ; voici comme il est raconté.

AN. 1379. » A la tête d'une flotte si supérieure, Pierre D'Oria vogua vers Vénise, après s'etre emparé de quelques places qui se trouverent sur son chemin, le long de la côte. Il s'arrêta à *Chioggia*, qui n'est éloignée de Vénise que de vingt-cinq milles, & la força. Cette fâcheuse nouvelle jetta l'alarme, & la consternation dans la Capitale. Malgré les soins qu'on avoit pris pour la mettre en état de défense, on ne pouvoit guere se flatter qu'elle resistat aux forces qui la menaçoient. Environnée d'ennemis devant lesquels ni ses troupes, ni ses vaisseaux n'osoient paroître ; à la veille de manquer de subsistance ; dans l'impossibilité de s'en procurer, il ne lui restoit d'autre parti à prendre que de traiter de la paix, à quelque condition que ce put être. Les Vénitiens se haterent donc de députer vers D'Oria pour négocier un accommodement. Les députés humbles avec dignité, & prudens avec esprit, firent souvenir l'Amiral de l'inconstance de la fortune ; & après l'avoir representée dans ses caprices, parlant noblement de leur malheur, l'exciterent à le terminer, en leur accordant la paix, à des conditions supportables. D'Oria aveuglé par son succés leur

prescrivit des lois si dures que les deputés eurent peine à les écouter jusqu'au bout. Pour toute grace il accordoit la vie aux Vénitiens, mais il les dépouilloit de leurs biens. Une réponse si dure révolta tous les esprits. La frayeur se tourna en désespoir; & l'on ne parla plus que de se défendre jusqu'à la derniere extrémité. Barnabé Visconti, allié de Vénise tenta de faire une diversion. Il fit avancer quelques troupes vers Gênes, mais elles furent taillées en pieces. Quelques efforts que le désespoir fit faire aux Vénitiens, ils ne pouvoient que perir, & la faim seule les auroit bientôt détruits, si les Gênois demeurant tranquilles dans leurs postes, se fussent contentés de les tenir étroitement bloqués. Mais D'Oria, méprisant des ennemis qu'il ne croyoit plus capables de lui résister, & voulant finir promptement la guerre, fit partir de Chioggia trente galéres qui s'approcherent de Vénise. Après quelques tentatives qui ne lui reussirent point, elles se retirerent à trois-milles de cette ville; là elles furent attaquées par quantité de petites barques armées, & de batimens legers que les Vénitiens venoient d'armer à la hate, & qui causerent beaucoup de dommage aux galéres Gênoises. Ces petits batimens voltigeoient sans cesse au-

tour d'elles, & les attaquoient de tous cotès, tandis que les galéres ne manœuvroient qu'avec beaucoup de difficulté, parcequ'elles ne pouvoient sans risque sortir du canal où elles étoient, l'eau n'ayant pas ailleurs assez de profondeur pour elles. Elles étoient encore plus incommodées par l'artillerie dont chacune des barques Vénitiennes portoit quelques pieces. C'etoit la premiere fois qu'on voyoit de l'artillerie en Italie, dont l'effet ne pouvoit manquer de surprendre & d'embarasser beaucoup les Gênois. Les Vénitiens avoient trop bien fermé leur port pour qu'on put les forcer par mer. Les Gênois tournerent leurs efforts du coté de la terre; mais ils n'y furent pas plus heureux. «

Ici l'auteur qui me guide déclare qu'il n'entrera pas dans le détail de ce qui suivit, préférant d'en présenter le résultat pour ne pas arrêter trop long temps le lecteur sur le même objet. Mais ces détails sont intéressans; & il me semble que c'est prendre beaucoup sur soi que de les supprimer. Pour me conformer à ma maxime, je vais donc changer de guide, & suivre celui qui n'a rien omis. Je m'y crois d'autant plus autorisé qu'ils sont parfaitement d'accord dans ce qu'ils racontent, l'un & l'autre.

„ Les Vénitiens, à qui les vivres manquoient, voulurent faire un dernier effort pour prendre la *Chioggia*. Dans cette vue ils firent équiper tous les batimens qu'ils avoient dans leur arsenal; résolus, en cas qu'ils ne pussent pas venir à bout de leur dessein, d'abandonner la ville, & de se retirer en Candie. On a jugé que c'étoit leur pensée parcequ'*André Contarini* qui étoit alors Doge, s'étoit embarqué sur la flotte avec tous les Sénateurs. Elle étoit composée de trente trois galéres, de deux gros vaisseaux, & de plusieurs barques. On s'étoit aussi pourvu de deux pontons qu'on devoit jetter à terre quand on seroit auprès de la Chioggia. Cette entreprise fut conduite avec tant de secret, que les Vénitiens aborderent sans qu'on les eut apperçus de la ville. Les Génois eurent, à peine, le temps de faire sortir du port vingt-neuf galéres qui s'étoient enfermées. Les Vénitiens qui ne s'étoient pas attendus à livrer un combat naval furent bien étonnés quand ils virent une flotte venir à eux en bataille. Ce n'est pas qu'ils ne fussent encore plus forts que les Génois, mais comme ils avoient embarqué sur leurs galéres tant de personnes qui n'étoient pas propres au combat, & dont ils ne devoient pas hazarder la liberté, après avoir escarmouché, pendant

quelque temps, & même avec perte, ils furent contraints de s'en retourner à Venise. Si D'Oria avoit suivi le conseil de François de *Carrere*, qui vouloit qu'on laissat une forte garnison à la *Chioggia*, & qu'on passat en Esclavonie pour couper les vivres aux Vénitiens, on les auroit reduits en peu de temps à se rendre à discretion. D'Oria s'opiniâtra à demeurer dans ce poste; son entêtement lui couta cher. Les Vénitiens ne manquoient pas seulement de vivres; ils avoient aussi grand besoin d'argent. Dans cet état ils s'aviserent d'un expédient assez sûr pour remplir promptement leurs coffres. Ils alloient mettre la vanité en jeu, & l'on sait avec quelle facilité elle se prête aux besoins des passions. Le Sénat fit publier que les familles plébéiennes qui voudroient entrer dans l'ordre des Nobles y seroient reçues en payant cinq mille ducats en cinq ans, & qu'elles jouiroient des mêmes honneurs, & des mêmes priviléges que les anciennes. Cette proposition, ou grace fut acceptée par plus de soixante, ce qui donna une somme considérable. Une seconde idée ne fut pas moins heureuse. Voyant que les Génois étoient rentrés dans le port de la Chioggia, ils inventerent un moyen pour les y renfermer. Un soir pendant l'obscurité, ils firent avancer

deux grosses barques chargées de pierre, & de matieres de poids, sous l'escorte de quatorze galéres, jusqu'à l'entrée du port, sans que les Gênois s'en apperçussent. Ils les firent ensuite enfoncer, quoique les ennemis instruits enfin de leur manoeuvre, y apportassent tous les obstacles qui purent s'offrir à leur esprit. Cet expédient ayant reussi il devint impossible aux Gênois de sortir de la place. D'Oria déchirant d'une main furieuse le bandeau de l'orgueil, vit dans toute son étendue le danger qui le menaçoit. Il chercha à sauver cette flotte, horriblement compromise, après avoir remporté tant d'avantage. Une issue très-incertaine s'offroit à ses yeux, ou du moins à son imagination; son désespoir la saisit. Elle étoit du coté de *Brondoly*, à trois lieuës de la *Chioggia* où le passage étoit très-difficile. Pour échapper plus aisément, il fit faire une fausse attaque vers l'ouverture que les Vénitiens venoient de former. Les ennemis ayant soupçonné ses intentions, l'empécherent de les suivre, & l'obstacle s'offroit de lui même, car les eaux étoient extrêmement basses du coté de Brondoly. L'artillerie de quelques bâtimens, qui chargerent les Gênois, dès qu'ils commencerent à trainer à terre les corps de leurs galéres avec des cables &

des moulinets, suffit pour arrêter leur penible opération. Cette entreprise ayant manqué, les affaires changerent entierement de face. D'assiégeans qu'étoient les Génois, ils devinrent assiégés. De tristes circonstances s'unirent encore à leur infortune. Zen, dont j'ai deja parlé commandant quelques galéres, arriva de Damas, où des projets serieux l'avoient conduit. Il avoit été instruit du déplorable état de sa patrie, & il venoit la secourir. Avec ses forces, ses talens, & son courage il ne pouvoit qu'être fort utile. D'Oria fut tué d'un coup de canon. Sa vie, glorieuse long-temps, & qui pouvoit l'être plus que jamais, étoit devenue funeste; sa mort ne le fut pas moins. Les Génois abbattus, mécontens, sentant leur danger, perdirent jusqu'au desir de lutter contre le sort.
AN. 1380. Gaspard *Spinola* fut nommé pour remplacer *D'Oria*: il avoit de l'ardeur & de la capacité; mais l'ame de l'équipage étoit éteinte; il n'y avoit plus que cette obéissance machinale, & ces mouvemens languissans qui font le désespoir d'un Général, qui n'en conçoit que trop la cause. Enfin la partie de l'armée enfermée dans Chioggia, manquant de vivres, désesperant d'être secourue, accablée des fatigues de tant d'inutiles efforts, se rendit à discrétion.

Les Vénitiens firent quatre mille prisonniers ; & prirent dix neuf galéres, & quantité d'autres batimens.

La consternation fut bientôt dans Gênes. La honte la mieux sentie s'y mêloit aux regrets les plus naturels. Cette Gênes si constamment triomphante, & qui avoit pu s'illustrer encore par la plus éclatante victoire, venoit de voir une flotte entière réduite à la pitié de l'ennemi..... On doit avoir de la modestie dans les succès ; mais on peut avoir de l'orgueil dans les revers, après l'habitude de la gloire. Il remplace alors cette même gloire obscurcie par le sort, & il n'est que de la dignité.

Cependant les passions & les partis regnoient toujours dans cette ville humiliée. Le Doge, dont on avoit été d'abord si content ne plaisoit dejà plus. C'est trop peu dire, un parti puissant agissoit dejà contre lui. Gaspard Spinola, & le reste de sa flotte furent rappelés pour agir contre les factieux du dehors. Ils arriverent à *Chiavari*. Dès qu'ils furent débarqués, ils agirent, & la resistance ne fut pas longue. Mais ce n'étoit là que la partie la plus foible, & la moins dangereuse des mécontens. Le grand danger étoit dans l'intérieur. Le très-bon esprit du Doge se signala par une con-

duite si remplie de cet art que si peu de chefs offensés, quoique supérieurs, ont connu, qu'il parvint à rétablir la tranquillité pour quelque temps; je dis la tranquillité, car la justice étoit presque perdue.

Un des grands moyens que le Doge sût employer fut de faire sentir que Vénise triomphante par un de ces coups du sort qui sont un renversement de l'ordre naturel, devoit être humiliée bientôt par les efforts reunis du courage & de l'amour propre. Gênes se rend à cette voix puissante, les esprits se calment, & s'unissent pour agir de concert. On prépare une flotte considérable. Bientôt elle part pour sa brillante expédition; & si la nation est encore dans l'attente, elle est dejà vengée par l'espoir. Mais les Vénitiens, calculateurs profonds dans toutes les circonstances, ayant très-bien prévu ce qu'ils avoient à craindre, avoient dejà pourvu à ce qu'ils avoient à faire. Une longue guerre, un terrible danger avoient fatigué leur ame, & épuisé leurs finances; la paix étoit dévenue pour eux la loi de la necessité. Ils avoient engagé davance Amé III. à la proposer, en cas de mouvement. Ce Prince adroit & ardent, les servit en politique & en ami. Les Gênois furent obligés de se

rendre à des propositions raisonnables, mais infiniment moins avantageuses que celles qui leur auroient été faites, sans l'événement dont ils étoient encore pénétrés. Surtout ils ne purent point garder *Ténédos*. Il fallut consentir que cette île n'appartint à aucune des deux Nations. On leur accorda seulement que les Vénitiens détruiroient le fort qu'ils y avoient fait élever; condition que ceux-ci eurent de la peine à remplir, & qui pensa renouveller la guerre. Elle fut enfin remplie.

La paix ramenera-t'elle la raison ? & une nation commerçante quoique belliqueuse, concevra-t'elle qu'après s'être fait respecter, le meilleur parti pour un état, c'est de s'enrichir ; que l'esprit original de tous les peuples s'altére par les divisions intestines, & qu'une fois altéré, il se décompose, se dégrade successivement ; & en perdant ses premiers goûts, n'est plus en état de suivre les mêmes principes. En effet, il eut été difficile de reconnoître les Gênois dans le temps dont je parle. Le cachet de la nature n'étoit pas absolument effacé, mais la légéreté des idées, la violence des passions, l'éloignement du travail, une immoralité visible, marquoient une différence, & annonçoient une révolution. Elle n'est pas arrivée au point qu'on AN. 1382.

auroit pu le penser. De tous les peuples qui ont couru le risque dont je parle, les Gênois sont peut-être celui dont on reconnoît le mieux le premier caractère. Mais écrivant son histoire sous ses yeux, je l'observe dans le passé, comme dans le présent, & je ne me sens pas obligé d'effacer ma réflexion.

Tel est donc l'effet inévitable des dissensions intestines, quand elles se perpétuent, surtout lorsqu'étrangéres à la politique & à la gloire, elles ont l'intéret personnel pour objet. Le goût qu'on parvient à y trouver devient le besoin de l'ame, & le caractère de l'esprit. Gênes n'éprouva ce malheur qu'à demi, & il a été reparé, dépuis, par son grand commerce. L'esprit de combinaison absorbant les petits intérets, ranima l'esprit national qui subsistoit encore: le génie & la fermeté d'un Sénat dont les maximes ne varierent point, y contribuerent plus encore; mais il courut de si grands risques, à cet égard, qu'on peut s'étonner de ce qu'il conserve d'original.

A l'époque dont je parle, les mouvemens qui causoient ces dangers étoient loin de finir. Rien n'avoit été plus doux, & plus sage que l'administration de leur Doge, Nicolas *Guarco*, cependant les murmures se multiplioient par

toutes

toutes ses actions. Les deux états civils se plaignoient également; il ne penchoit assez selon eux ni pour l'un, ni pour l'autre; on lui reprochoit l'augmentation des impôts, suite inévitable d'une longue guerre; on condamnoit hautement la garde qui veilloit autour de son palais. „ Un Doge, disoit on, ne doit être » gardé que par ses vertus, & par l'amour de » ceux qu'il gouverne: les gardes ne sont que » pour les tyrans, ou pour ceux qui veulent le » devenir. „ Ces belles maximes tomboient d'elles mêmes, puisque l'établissement de la garde étoit ancien. Toute belle maxime fondant un reproche injuste, prouve une très-mauvaise disposition; & le Doge pouvoit juger du danger qui le menaçoit.

Léonard *Montalde*, qu'on a vu figurer un moment sur ce theâtre de perfidies & de conjurations, & Antoine *Adorne*, élevé un moment au Dogat, étoient ses ennemis les plus déclarés, & les plus à craindre. Tous deux vouloient usurper sa place. On le voyoit, & on les secondoit publiquement, parcequ'il n'y avoit plus cette pudeur du vice qui enveloppe d'un certain mystère les services qu'on lui rend. Ils animerent les mal intentionnés, au point qu'ils demanderent, les armes à la main, la suppression

des impôts. Ces cris disoient beaucoup ; mais il falloit une marche mieux réglée, & plus suivie. Ces gens, au nombre de deux mille, se rendirent dans l'Église de Saint Dominique, conduits & présidés par Montalde. Là, on examina ce qu'il convenoit de reformer dans l'état ; & l'on prononça avec une unanimité d'opinions qui prouva bien que tout étoit résolu avant qu'on s'assemblat. Montalde, & trois des principaux de l'assemblée furent nommés pour aller instruire le Doge de ce résultat. La députation fut accompagnée des mutins. Les cris de la rue interrompoient le discours qu'on prononçoit dans la salle. Le Doge sans foiblesse, mais sans fierté, conservant la dignité de sa place, & la douceur de son ame, annonça que l'on seroit satisfait. Il ajouta qu'on annulleroit les ordonnances qu'on avoit faites en sa faveur. A l'instant il les fit rassembler; & elles furent jettées du haut d'un balcon aux mutins, qui les dechirerent avec transport.

On se retira ; mais tout n'étoit pas dit, ou plutôt rien n'étoit fait encore. Cette intrigue étoit une espèce d'échelle dont il falloit que tous les degrès fussent parcourus. J'ai dit qu'Adorne, quoiqu'exilé, & peut-être parceequ'il l'étoit, avoit un très-grand parti. Montalde

moins favorisè, mais non moins ambitieux étoit un de ces êtres flexibles qui soumettent leurs passions aux circonstances, mais dont les passions obligées de se renfermer dans un cercle plus étroit, n'en ont que plus de violence. Jugeant très-bien qu'il ne l'emporteroit pas sur Adorne, mais voulant être tout après lui, il avoit résolu que son rival seroit Doge, sauf à lui de former dans la suite une intrigue nouvelle pour monter au premier rang, après qu'il auroit occupé le second. Il se fit nommer, avec d'autres de son choix, pour décider de ce qu'on réformeroit essentiellement dans l'état; & il inspira aux révoltés, devenus plus nombreux, de rester armés, quoiqu'il fit publier de mettre bas les armes. Cette précaution devoit servir à intimider le Doge, & à le rendre plus docile, quand on lui annonceroit la reforme qu'on auroit conclue. La loi qu'on lui imposa fut si rigoureuse qu'un refus d'y souscrire devoit être sa réponse. Par vertu il prit le parti contraire; & sur le champ se montrant aux perturbateurs, & leur adressant la parole: „ Citoyens, dit-il, vous étes satis» faits. Les impôts sont supprimés; toutes » vos autres demandes sont également accor» dées. Formez vous d'autres vœux? Il faut

» les prononcer ; vous ne verrez en moi que
» la complaisance d'un chef souhaitant le
» bonheur public. Mais peut-être ne desirez
» vous plus que je m'en occupe ? Peut-être vous
» à-t'on fait des préventions qui altérent vos
» sentimens, & troublent vos esprits ; peut-être
» enfin être vous las de me voir votre Doge ?
» il n'est pas nécessaire d'employer la violence
» pour me faire quitter la place que vous
» m'avez confiée ; dites un mot, & elle vous
» sera rendue sur le champ. „

Chaque mot de cette réponse avoit fait palpiter Montalde. Éclairé par l'expérience, il savoit que si la louange adoucit les caractéres, plus naturellement encore la soumission calme les révoltes ; & il prévit que la victoire alloit lui échapper. En effet, plusieurs voix crierent au Doge : „ ce n'est pas votre abdication qu'on
» demande ; on est content de votre admi-
» nistration. Faites ce que vous venez de pro-
» mettre ; que les impôts ne soient plus réta-
» blis: On n'en veut pas d'avantage. „

La populace se retira avec une satisfaction plus propre à faire connoître son caractère naturellement bon, que ces fureurs orageuses qui n'accusent communément que les méchans dont elle suit aveuglement les passions criminelles.

Le mauvais esprit se laisse rarement dominer par la nature : tout parloit pour elle dans le discours du Doge, & dans la retraite des révoltés. Le factieux Montalde, incapable de l'écouter, s'irrita d'avoir eu à l'entendre. Il entretient le feu de la révolte dans les êtres que le vice voue à l'opiniâtreté ; il engage Adorne à se rendre dans la nuit à Gênes. Le peuple le voit : on en avoit fait l'objet de sa passion ; l'intérêt renaît pour lui ; le feu se rallume. Le Doge en est allarmé ; il ordonne à Adorne de retourner au lieu de son exil ; & pour plus de sureté, il arme, & fait venir des troupes du dehors. Adorne obeït ; mais il en devient plus interessant pour le peuple, à qui on l'enléve, & à qui l'on a soin de faire sentir que la rigueur qu'il éprouve est la suite de son amour pour lui. De l'autre coté, on lui persuade que les troupes qu'on vient d'appeler sont armées pour appuièr un Doge perfide qui veut manquer à sa parole, & pour le soumettre par la force, après l'avoir séduit par le mensonge. Le peuple furieux reprend les armes ; Adorne revient ; Le Doge fuit.

Voici un incident dont tout lecteur sera surpris. On s'attend qu'Adorne va être élu ? On ne connoît pas bien Montalde, & Montalde

peut-être, quinze jours auparavant ne se connoissoit pas bien lui même. Il faut tracer son caractère avant de développer sa conduite. L'ame & l'esprit se contrarioient dans cet homme extraordinaire. Par l'une & par l'autre il ne pouvoit appartenir tout entier au vice ou à la vertu. Il aimoit la gloire, & il aimoit la patrie. Il ne désiroit pas l'élévation, comme un ambitieux personnel uniquement occupé de son intêret; sa vanité le portoit à faire de grandes choses; il avoit pour y parvenir des moyens presque certains dans le caractère de son esprit; mais la trempe de son ame exigeoit qu'ils eussent l'honnêteté & l'utilité publique pour base, & pour principe. Le sentiment de sa capacité le tourmentoit; les besoins de l'état tournoient ses idées du coté de sa patrie. Il vouloit être quelque chose, pour faire beaucoup. Ce n'étoit pas le premier rang qu'il desiroit, c'étoit le premier rôle; & ce rôle, il le souhaitoit moins parcequ'il devoit mettre ses talens au jour, que parcequ'une bienfaisance éclatante devoit en être le résultat. S'il avoit moins aimé l'état, & si l'état avoit eu moins de besoins, il n'eut peut-être jamais été qu'un particulier brillant d'idées, un de ces hommes qui dominent la societé par l'ima-

gination ; mais le patriotisme, le génie patriotique enflammant son cœur, & agitant sa tête, il céda au besoin de son ame sensible, sans penser, ou en pensant vainement que c'étoit aux dépens de la morale qu'il alloit satisfaire au sentiment.

Montalde vif, entreprenant, & résolu, n'avoit d'abord pas su qu'il étoit fait ainsi. Il avoit connu son ame en s'enfonçant dans l'intrigue, comme on connoît son chemin, en avançant dans sa route. Il avoit donc commencé comme les factieux communs, que le vice & l'égoïsme entraînent ; mais, au moment où la piece qu'il avoit conduite alloit se dénouer, il vit de quel fond étoit sorti le sujet qu'il avoit traité, & de quelle source étoient nées les idées qu'il avoit suivies.

Une fois éclairé sur la verité de ses motifs, il sentit redoubler son ardeur ; & d'abord il commença à examiner sérieusement le caractère d'Adorne, qu'il vouloit élever au premier rang, parcequ'il étoit chéri de ce peuple qu'il chérissoit lui même. Lorsqu'il en eut bien vu les défauts, sur lesquels je m'expliquerai dans la suite, son parti fut bientôt pris ; sa cabale bientôt formée, & par une intrigue aussi ingénieuse, que peu prévue, il se fit élire, & Adorne fut éloigné. An. 1383.

Je l'ai peint. J'ai été veridique, & il fut conséquent. Sa sensibilité augmenta, ses qualités se perfectionnerent dans l'exercice de sa place; on vit même éclorre en lui de nouvelles vertus, car la sensibilité satisfaite & exercée en est la veritable source. Il débuta, dit un historien, par un acte de clémence qui fut d'autant plus admiré que les exemples en étoient plus rares à Gênes. Au lieu de bannir les citoyens dont il pouvoit avoir quelque chose à redouter, il rappela l'ancien Doge, Nicolas *Guarco*, & plusieurs autres exilés, dont il avoit même à se plaindre. Il avoit promis de se démettre de sa dignité au bout de six mois; il ne tint pas parole; mais on lui vit avec plaisir continuer une administration devenue un bien général par sa sagesse & sa douceur. Les réglemens qu'il fit pour la réformation de l'état répondirent aux idées que l'on s'étoit formées de ses lumières & de sa politique. Mais un gouvernement si heureux dura trop peu. Montalde mourut de maladie au bout d'un an. On lui fit des obséques magnifiques. Il avoit été Notaire. Ses anciens confréres tinrent le premier rang dans les cérémonies de ses funerailles.

Un dernier trait de cet homme auquel peu

d'autres ressemblerent jamais, achevera de peindre son ame & son génie. J'ai differé de le rapporter pour qu'il produisit plus d'effet. Lorsque Montalde eut defini Adorne, il alla le trouver, & s'expliqua avec lui en ces termes, faits pour surprendre, & pour n'être jamais oubliés. -- „Lorsque nous nous liames d'ambition je ne connoissois bien ni vous ni moi. Je vous croyois une supériorité de caractère qui me plaçoit au dessous de vous; je cherchai à vous servir pour m'élever, à mes yeux comme aux votres; & j'envisageai une intimité avec vous comme le sceau de ma réputation, & le terme de mes desirs. Quoique très-occupé de ma gloire, le bonheur de ma patrie étoit l'objet principal de ma spéculation. Je voulois être tout avec vous, mais je desirois que nous fissions tout pour elle. J'ai vu que j'avois mal pris votre mesure & la mienne; que la double erreur de l'entousiasme & de la modestie alloit compromettre l'intêret de notre union; que vous n'étiez pas fait pour gouverner, & moins encore pour vous laisser conduire; que je ne me plierois jamais à donner d'inutiles conseils, ou à occuper une place où je serois sans fonctions veritables; que le chagrin de voir subsister les maux de ma patrie,

ou me consumeroit, ou porteroit mon ame à des excès qui ne feroient que les augmenter; & je me suis imposé la dure loi de m'expliquer avec vous. Je veux être tout, ou n'être rien: je veux être tout, parceque je sens ce que je puis. Le second rang ne vous convient pas plus qu'à moi, parceque le peuple vous a designé pour le premier. Si ce moment vous éclaire; si mon discours vos annonce mon ame & mon génie, nous ne disputerons point; vous me nommerez vous même, en annonçant avec éclat mes dispositions vertueuses; vous vous ferez par là une grandeur supérieure à toutes les dignités; & le mérite de mes actions entraînant la reconnoissance du peuple, vous en assurera la durée. Consultez vous, & prononcez. Si ma proposition vous blesse, si l'orgueil vous abuse, vous avez votre parti, & j'ai le mien. L'état sera encore un moment troublé; mais je triompherai, & vous serez perdu.„

Adorne, fort de caractère, écouta sans émotion ce discours; plus imposant par le ton, par l'art, & par l'audace que par la verité; conséquemment il ne se rendit pas. Les moyens que Montalde avoit préparés furent mis en usage. On a vu quel en avoit été le succès, & combien il l'avoit justifié. Il faut suivre la

fil des événemens. Celui qui se présente mérite bien autant d'attention que celui qui précéde.

La mort de Montalde excita les regrets, comme je l'ai dit, mais ne causa point de tumulte. Adorne fût sans nul obstacle designé pour son successeur. Il est temps de le faire connoître. AN.1384.

Porté par le peuple, on croiroit qu'il étoit aimable, & vaincu par Montalde on penseroit qu'il étoit timide. Cette idée seroit contraire à la verité. Il étoit fier, sévére, opiniâtre, absolu, vindicatif. Il n'aimoit que les grandes idées, n'estimoit que les grandes entreprises, mais n'étoit pas fait pour les hautes destinées, parcequ'il étoit romanesque, & présomptueux. Cependant il gouverna souvent en citoyen utile, parcequ'il étoit très-actif, très-occupé des intérets de la patrie; & qu'avec de bonnes intentions on ne peut pas être toujours dans l'erreur. Un écrivain, peut-être trompé, peut-être trompeur, dit qu'il étoit naturellement magnifique, & mettoit de la grandeur jusques dans les plus petites choses; qu'il étoit vigilant, sobre, dormant peu, toujours occupé. Cela, si je ne m'abuse, s'accorde assez avec le caractére de l'ambitieux, & même avec les vices &

les défauts de l'ambition. Il ajoute complaisamment qu'il étoit digne de gouverner, & capable de le bien faire. C'est ce que je ne crois pas comme lui; & je crois au contraire qu'avec une ambition qui rend fier, sévére, jaloux de se faire un nom fameux, on ne peut guere bien gouverner ni soi ni les autres. Il ajoute enfin qu'il donnoit aux lettres le peu de loisir que lui laissoient les affaires de l'état. Ce ne seroit pas sur cela que je jugerois avec sécurité de son administration & de lui. Les lettres qu'on cultive à-demi quand on gouverne, ou qu'on représente seulement, peuvent donner une insupportable présomption, & faire un très faux esprit. (*)

La sévérité qu'Adorne montra dès les premiers jours, alarma l'ancien Doge *Guarco*, qui apparemment avoit fait quelques mouvemens pour contrarier son élection. Il sortit de la ville & se réfugia ailleurs; mais le Marquis de Final, ce Final dix fois traître, cent fois coupable, & toujours vicieux, l'ayant fait arrêter, le mit entre les mains d'Adorne, qui le fit enfermer dans le chateau de *Lerici*.

(*) *Tout n'est pas dit sur cet homme fameux. Si j'ai obéi à la verité en le peignant d'un pinceau un peu rigoureux, il viendra des moment, où pouvant mieux satisfaire mon goût, j'aurai à le représenter avec des avantages qui ont immortalisé son nom.*

Quelque temps après il découvrit une conjuration formée par trois fréres de la maison Justiniani, tous trois très-courageux, & très-bons citoyens, mais pénétrés des insultes faites, chaque jour, à la Noblesse par un Doge plébéien. Ces conjurés instruits de ses soupçons échappérent à sa vengeance, en sortant de la ville; mais Nicolas *Maruffo*, Raphaël *Ponzo*, Jeannetin *Da Mari*, & Thomas *Pinelli*, qu'il jugea avoir part à la conspiration, furent arrêtés. Son caractère le portant à la sévérité absolue, il ordonna que leur procès fut fait dans les régles austéres, ou barbares de ce temps; & ils furent appliqués à la question préparatoire. Leur imposante fermeté les sauva de la mort. Mais ils furent condamnés à une grosse amende, & au bannissement.

Ces exemples effrayerent les mal intentionnés, & la tranquillité regna pendant quelque temps. Adorne épargné par la crainte parut jouir de l'estime. Sa liberté d'esprit lui permit de s'occuper des affaires extérieures. L'occasion s'en présenta bientôt. Ayant appris que les Corsaires de Tunis troubloient le commerce sur les côtes de Gênes, il envoya contre eux Raphaël Adorne son frére, avec dix galéres, auxquelles furent joints encore cinq voiles de Pise, &

trois de Sicile, commandées par Jean de Bourbon, Comte de Clermont, Amiral de Charles de Duras, Roi de Naples. Adorne ayant poussé jusqu'en Afrique, fit d'abord la conquête de l'île de *Gerbe*, qu'il céda politiquement au Comte de Clermont pour trente six mille florins, afin d'engager les François à seconder ses desseins. En effet ayant résolu de se présenter devant Tunis, il engagea sans peine le Roi de France Charles VI. à l'assister de troupes & d'argent. Louis, Duc de Bourbon, au défaut du Duc de Touraine, frere de Charles, qui étoit trop jeune, eut le commandement de l'escadre Françoise. Philipe d'Artois. Comte d'Eu, Charles d'Albret, le Comte d'Harcour, Jacques de Vienne, Amiral de France, accompagnerent le Duc dans cette expédition. Le Comte d'Herbi, fils du Duc de Lancastre, s'embarqua aussi sur la même Flotte, avec un régiment de sa nation. Cette ligue étoit proposée comme une espèce de Croisade, & la Religion, qui pendant tant d'années fit couler tant de sang, étoit un motif bien propre à échauffer les esprits.

Adorne fort de tous ces secours, aborda à *Porto-Farina*. Il trouva les Mores en bataille sur le bord de la mer, pour empêcher la de-

sente. L'obstacle disparut bientôt. Quelques vaisseaux légers s'étant avancés, il en partit une si grande quantité de traits & de pierres que les Barbares s'enfuirent. Après que toute l'armée fut débarquée, elle prit la route de Carthage, qu'on avoit résolu d'assiéger la premiere. Cette ville n'étoit pas loin de la mer: sa forme étoit triangulaire; & ses murailles, fort épaisses, avoient des tours, d'espace en espace, qui se défendoient respectivement. Toutes ses maisons étoient pratiquées dans le roc, & elles étoient si basses, que n'excedant point la hauteur des murailles, elles n'offroient qu'une seule plate-forme. Cette place, outre l'avantage de sa situation, étoit forte par le nombre & le caractère de ses habitans, qui n'ayant point d'autre métier que la piraterie, étoient necessairement très-aguerris. Adorne envoya un homme qui parloit la langue du païs pour sommer le Gouverneur de se rendre, & lui dire que les Gênois étoient venus avec le Duc de Bourbon, oncle du Roi des Chrétiens, pour venger les outrages faits par les Maures à ceux de leur réligion; & que s'il ne leur remettoit la place, avec tous les esclaves retenus dans leurs fers, ils ne leur donneroient aucun quartier; qu'au contraire s'il vouloit leur ouvrir les

portes, & recevoir le Batême, on le combleroit de bienfaits. Le Gouverneur répondit qu'il n'avoit jamais rien eu à démêler avec le Roi des Chrétiens, & qu'il étoit un peu vieux pour contracter des liaisons nouvelles; qu'à l'égard des Gênois, il croyoit les pertes très-égales entre les deux nations; que les esclaves ayant été faits sur les ennemis de sa foi, étoient de bonne prise; qu'il y avoit cinquante ans qu'il gardoit cette place pour le Roi son maître, & qu'il la défendroit jusqu'au dernier soupir, ainsi que la réligion que ses ancêtres lui avoient enseignée. — Il n'y a guere à insister avec un homme qui donne pour raison de ses refus des habitudes de cinquante ans. Carthage fut assiegée. Elle soutint quatre assauts. On leva le siege pour se porter vers l'armée ennemie, qu'on attaqua en effet, & qu'on tailla en pieces, quoiqu'elle fut nombreuse. Carthage ne s'en rendit pas davantage. Adorne craignant de manquer de vivres se détermina à conclurre une paix avantageuse, & qui emportoit necessairement l'engagement de respecter les vaisseaux chrétiens, & la restitution des esclaves.

C'étoit un service essentiel qu'Adorne venoit de rendre dans la personne de son frére. Il en rendit personnellement d'autres. Malgré cela

il

il ne put jouir d'aucune tranquillité même illusoire. Plusieurs nouvelles conspirations la troublerent successivement. La plus forte fut celle de Pierre Frégose soutenu par plusieurs des plus considerables citadins. L'ayant découverte avant que les conspirateurs eussent pris toutes leurs mesures, il put la dissiper sans beaucoup de peine. Il fit arrêter Frégose, mais ses complices lui échapperent; & comme ils étoient tous d'un caractère très-résolu, il vit que ce seroit une hydre dont la tête ne seroit jamais abattue. Ce fut là le moment où il recueillit un veritable fruit de ses livres, lus par intervalles, & dans l'agitation. Les maximes qu'ils renfermoient lui apprirent que l'élévation qui coûte le repos, ne vaut pas le bonheur de la définir, & le courage d'y renoncier; que si les hommes ont des défauts, quand on les fréquente, ils ont des vices, quand on les gouverne, parceque la dépendance tendant à la révolte, la rèunion de ces deux états, & la fermentation qui les suit, font sortir toutes les mauvaises qualités, &, pour ainsi dire, tout le venin de la nature. -- Il refléchit très-serieusement sur son état, & sur ses dangers: le dépit, la raison le conduisirent au dégoût. Il sortit de la ville, sous prétexte d'aller pas-

ser quelques jours à sa maison de campagne; & s'embarquant, en secret, sur une galére qu'il avoit fait préparer, il se retira à Savonne pour essaier d'y jouir paisiblement de lui même.

AN. 1390 On se fait davance une idée du tumulte, des mouvemens, & des intrigues auxquels cet événement très inattendu va donner lieu. Gênes n'avoit plus, en quelque façon, de base sur laquelle elle reposat, ou, pour m'exprimer mieux, & d'une maniere plus honorable pour elle, il falloit que les fondemens sur lesquels elle étoit assise, moralement, portassent sur des maximes bien solides pour n'être pas ébranlés eux mêmes, par les terribles secousses qu'elle éprouvoit chaque jour. Elle va en éprouver de nouvelles, & j'en rendrai un compte fidéle, & nécessaire, mais je différe d'en tracer le tableau pour transporter un moment le lecteur dans le Levant, où le commerce se soutient toujours avec honneur, & où il arriva un événement mêlé de serieux, & de comique, qui peut intéresser, en faisant sourire.

AN. 1391. *Mégollo Lercaro* avoit la principale direction des affaires, pour les Gênois, à Jaffé. C'étoit là que le Vice-Roi de Trébisonde tenoit sa cour, depuis que l'Empereur de Constantinople s'en étoit rendu le maître. *Lercaro* aimoit tellement

le jeu des échecs, qu'il y donnoit toutes les heures de son loisir. On raconte qu'un jour qu'il prenoit ce divertissement avec un jeune Grec, favori du Vice-Roi, ils eurent ensemble quelque différend. Le Grec, qui se sentoit appuié par son maître, parla avec mépris de la nation Gênoise. Lercaro s'en offensa, & donna un démenti formel au jeune Grec, lequel repartit plus formellement par un soufflet. Le Gênois ne put se venger sur le champ, parceque plusieurs personnes s'opposerent au mouvement de sa fureur. Il prit le lendemain congé du Vice-Roi, & s'en retourna à Gênes, méditant une vengeance, autre que celle qu'inspire la nature naïve & prompte dans ces occasions. De retour dans sa patrie, il informa le Sénat de son aventure, & lui demanda la permission de se livrer à son ressentiment, & d'envelopper tous les Grecs dans les suites qu'il pourroit avoir. Muni de l'aveu du Sénat, il partit peu de jours après, avec plusieurs galéres bien équipées. Il cingla vers la mer majeure, & s'etant mis en embuscade derriere un rocher, il attaqua tous les batimens qui s'offrirent, portant pavillon de Trébisonde. Comme il songeoit plus à se venger qu'à s'enrichir, il fit couper le nez & les oreilles à tous les Grecs qui tom-

berent en sa puissance. Le Vice-Roi instruit de ce goût de mutilation, & voulant conserver des physionomies dans son gouvernement, envoya plusieurs vaisseaux, mais les galéres de *Lercaro* étoient fort légéres ; il échappoit par ce moyen à la poursuite la plus obstinée ; & la chute des nez continuoit toujours. Le Vice-Roi voyant qu'ils alloient devenir fort rares à Trébisonde, imagina une maniere d'attaque assez sûre, & la fit proposer à son Amiral, qui la mit en usage. Lercaro se vit surpris par quatre galéres marchant de frond, qui s'ouvrirent, à l'instant, pour envelopper la sienne. Pour se sauver il suivit l'exemple *d'Horace*, attaqué par les trois *Curiaces*. Il feignit de prendre la chasse pour diviser les quatre galéres. Lorsqu'il les vit assez distantes, l'une de l'autre, il revira tout d'un coup, & les attaquant successivement avec avantage, il eut le bonheur de se rendre maître de toutes. Entre les prisonniers qu'il fit, il se trouva un venérable vieillard pere de deux jeunes garçons qui l'accompagnoient. La chute des nez alloit infailliblement recommencer ; mais ce vieillard, qui le prévit, tomba à ses genoux, en le priant de prendre sa vie, & d'épargner la figure de ses enfans. *Lercaro* touché de ses larmes, lui

accorda l'importante grace qu'il demandoit; mais il exigea qu'il allat trouver le Vice-Roi de Trébisonde, & qu'en lui présentant un grand vase plein de nez, & d'oreilles, des sujets de son maître, il l'assurat qu'il iroit son train, jusqu'à ce qu'il lui eut livré le petit insolent qui l'avoit frappé. Le vieillard s'acquitta de sa commision avec une si cruelle exactitude, que le Vice-Roi pensa tomber à la renverse. Sacrifier un beau jeune homme qui lui étoit devoué, & dont l'unique tort étoit d'avoir, comme tant d'autres qu'on ne punit point, l'esprit railleur, & la main légére. Ah! disoit il, si l'on défiguroit touts les railleurs, ne fut ce que les plus sots, il y auroit bientôt éclipse de physionomies: puis qu'on les a épargnés depuis le commencement du monde, un peu d'indulgence pour celui ci, & je consens que, loin de Trébisonde, tous les railleurs, bons ou mauvais, soient mutilés sans pitié.

Après avoir exhalé sa très-juste douleur, il comprit cependant que le sacrifice qu'on exigeoit de lui étoit inévitable. Il s'y détermine, mais l'espoir le soutient. Il part avec son favori, & se rend auprès de *Lercaro*, qui attendoit sa réponse près de la côte. En l'abordant il lui présente le jeune Grec, qui se jette à ses genoux,

la corde au cou, & les larmes aux yeux. *Lercaro* le regarde avec mépris, & lui donne un coup de pied au visage, en lui disant fiérement : *apprens que les Génois ne se vengent point, lorsqu'ils méprisent.*

Le Vice-Roi dans son transport oublia que le mépris est une mutilation. Il offrit des présens considérables : on se doute qu'ils furent refusés. *Lercaro* démanda pour toute réparation qu'il fit bâtir à Jaffé, un vaste magazin pour les marchands Génois, & qu'il y fit mettre un tableau dans lequel cette aventure seroit fidélement representée. Le Vice-Roi accepta la proposition. Il traita toujours avec beaucoup d'humanité les Génois pauvres qui arrivoient à Trébisonde ; & cette humanité redoubloit pour ceux qui avoient le nez plus court que les autres, pensant qu'ils avoient subi la loi de l'abréviation. — Cette anecdote est raportée par l'Auteur François de l'Histoire de Gênes, qui est, dans tout son ouvrage, d'une naïveté peu commune.

Revenons au sujet principal de mon travail. J'ai annoncé les grands mouvemens qu'il y eut dans Gênes à la retraite d'Adorne. Il faut offrir au lecteur ces scênes orageuses, ces coups précipités, ces intrigues sourdes, ces perfidies

éclatantes, ces grands mouvemens du génie, & de la puissance de l'homme, dans la bassesse de ses passions.

La scène s'ouvrit assez tranquillement. Le peuple prit les armes, mais par habitude, & sans autre but que d'avoir part à l'élection d'un nouveau Doge. On nomma assez unanimement Jacques *Frégose*, fils de Dominique, qui l'avoit été vingt ans auparavant. C'étoit un esprit doux, mais assez borné en politique & en administration. Il avoit un goût de philosophie qui s'accorde mal avec le caractère d'esprit, & le genre d'étude qui contrarient si souvent la nature par la sévérité, la franchise par la dissimulation, la verité par la finesse, & enfin les plaisirs de l'humanité par la gêne de la représentation. Il accepta cette place par reconnoissance, mais il sentit qu'il la rempliroit mal, & qu'il ne l'occuperoit pas long temps. Elle étoit, en effet, devenue difficile à remplir, & à garder, même pour l'homme vicieux. Frégose dit à ses amis: « Vous me conduirez; » mais vous verrez que j'ai une mauvaise tête » pour les choses qui contrarient un bon cœur. » AN. 1390.

Adorne ayant appris la nouvelle élection, crut que sous un Doge de cette trempe il pouvoit reparoître sans risque. Le cercle de Savone

étoit devenu trop étroit pour son esprit. Un mois lui avoit suffi pour le parcourir, & pour en épuiser les ressources. Des esprits peu ou point cultivés; une société abondante en paroles, & stérile en plaisirs; les petits défauts des petites ames; quelques vices, mais sans esprit; quelques vertus, mais sans urbanité; quelques talens, mais sans goût & sans usage; quelque beauté, mais sans graces; enfin une ville triste, monotone, & bien différente de celle que parcourt aujourd'hui, sous ce nom, le sage qui s'y fixe, ou le voyageur qui s'y promène.

Adorne vouloit donc se retrouver à Gênes au sein des arts, des sciences, & de l'amitié. On pense du moins qu'il n'avoit point d'autre vue. Les amis de Frégose crurent qu'il ne devoit pas permettre ce retour. Un ambitieux qui a fui, laisse des souvenirs, & donne des craintes quand il revient; l'ambition est le feu sous la cendre, dont le moindre souffle ranime les étincelles. Adorne fut donc refusé. Ce refus blessa son ame altiere. Il en soupçonna le motif. Il jura de justifier la crainte de Frégose, & de remonter au rang qu'il avoit quitté. Toutes ses idées se tournérent vers cet objet. Il ne redoutoit point un homme qui quoiqu'à la tête d'une République agitée, vivoit

dans le sommeil paisible des vertus. Il rassembla huit cens hommes déterminés; & bientôt on le vit arriver à Saint Pierre d'Arène. Frégose instruit de ses desseins ne songe point à sa défense. Ses amis lui reprochent sa tranquillité. Il répond par des maximes philosophiques; & l'on entrevoit qu'il pense à la retraite, plus qu'à la resistance. Le Marquis de *Carretto* en fait l'épreuve la plus sûre; il lui amêne promptement des troupes; il refuse d'en faire usage. Adorne qui avoit des intelligences dans la ville qui l'instruisoient de tout, & qui s'etoit arrêté à Saint Pierre d'Arène, pour juger des obstacles qu'on lui opposeroit, pensant qu'il n'en trouveroit que de très-foibles, prend son parti, se présente aux portes de la ville, qu'il force sans peine, marche vers le palais, & fait sommer le Doge de lui céder la place. Frégose ne résiste point. Excédé des murmures de ses amis, il a voulu qu'ils se retirassent; & il est resté seul. Il descend sans suite; quitte le palais, prend la route de sa maison, & s'y rend à pied, avec la tranquillité des ames éclairées, qui conservent leur douceur dans les événemens, parcequ'aucun ne pouvant compromettre leur vertu, ne peut altérer leur liberté.

AN. 1391. Adorne instruit de ces détails, sentit qu'il étoit une supériorité, une grandeur, au dessus de celle des grandes actions qui ne sont point innocentes. Comme il n'étoit pas sans culture d'esprit, peut-être regretta-t'il de n'être pas Frégose. Quoiqu'il en soit, il n'eut pas la basse jalousie qu'inspire l'estime indispensable des vertus. Il fit dire des choses honnêtes à Frégose, & desira de pouvoir l'honorer plus particulierement en le recevant chez lui. Frégose toujours plus grand vint y diner; & il acquit une supériorité nouvelle par la maniere dont il se conduisit avec lui, avant & après le repas. Adorne auroit pu dire: ce génie étonne le mien, & me touche en m'humiliant. Cependant il le fit arrêter quelques jours après. Ce n'etoit point inconséquence, & férocité de sa part. Les amis de Frégose se remuoient à son inscu, & leurs mouvemens devoient l'allarmer. Le cœur à ses plaisirs, mais la politique à ses rigueurs. Frégose en prison, instruit du sujet de sa détention, fut assez juste pour ne blâmer que ses amis. Il disoit, voila de cruels amis, de vouloir me ravir mon repos; au reste, il faut les excuser, & surtout les concevoir. Ils travaillent pour eux, en s'occupant de moi, car l'amitié n'est guere que le manteau de l'intérêt.

Lorsque la liberté lui fut rendue, il se fit conduire sur le champ à sa maison de campagne, dont il fit fermer les portes, & d'où il écrivit le billet qui suit à Adorne, qui lui avoit fait faire des excuses qui étoient sincéres.

» Je n'ai point à vous pardonner; j'aurois
» plutôt à vous plaindre. Vous vous étes vu
» contraint à faire du mal à un homme que
» vous estimiez: c'est le malheur de votre état,
» non le tort de votre cœur: je pourrois
» donc vous plaindre, vous jugez combien je
» suis disposé à vous croire! Si ma sincérité
» vous est suspecte, & que l'ambition vous
» laisse assez de sensibilité pour éprouver le
» besoin d'être rassuré, je vous en offre le moyen.
» Ma porte est fermée à tous mes amis, qui
» ne doutent pas de moi, elle sera ouverte,
» à vous qui pouvez en douter. »

Adorne y vint. L'entretien entre ces deux hommes, différemment grands, mais grands avec égalité, n'a pas pu être conservé, parcequ'ils étoient sans témoins; mais on juge combien il fut intéressant. Adorne y retourna une seconde fois. L'objet de cette nouvelle visite étoit le besoin de consulter. Il avoit fait punir de mort quelques coupables; il s'en présentoit d'autres à punir aussi rigoureusement; mais ils

intéressoient des hommes dangereux; la sévérité étoit aussi à craindre que l'indulgence: il craignoit de se décider par lui-même. Frégose lui dit: on ne peut pas conseiller la rigueur quand on pense comme moi; & l'on en a besoin quand on pense comme vous: je vous plains de vous être mis dans le cas de ne pouvoir plus être conseillé que par vos passions, & par vos besoins. -- Adorne frappé de cette réponse bien sage, & bien terrible, sentit le trouble, les regrets, le remord. Cet état devenant plus cruel par une réflexion suivie, il dit à Frégose: une lumiere affreuse passe dans mon cœur; je vois ma destinée; aidez moi à la prévenir; reprenez la place que je vous ai ravie. -- Ah! Répondit Fregose, un rang qui effraye un ambitieux, conviendroit-il à un esprit tranquille! Je vous pardonnois de me l'avoir ravi; à présent je vous en remercie: laissez moi les plaisirs d'une vie douce; & résignéz vous aux peines que vous avez meritées: vous parlez d'une destinée, elle n'est souvent qu'une juste condamnation: c'est une verité que la réflexion apprend au sage, & que le remord fait sentir à celui dont un sage fut la victime. Pardonnez moi ce mot; il renferme le seul reproche que je vous ferai jamais; & c'est votre état qui me l'arrache.

Adorne quitta son juge, garda sa place, & conserva son caractère. Lés exécutions qu'il avoit craint d'ordonner furent faites, & suivies de beaucoup d'autres. Ses ennemis se multiplierent dans la ville: il auroit du trembler; mais quand on a vaincu le remord on devient supérieur à la crainte; & le courage donne l'esprit de la conduite.

Parmi beaucoup de gens, ou coupables, ou suspects, il y avoit Benoit de *Viale*, frere de l'Évêque de Savonne. Viale étoit sensible & foible. L'Évêque avoit les talens de l'intrigue, & les maximes de la vengeance. Son frere mourut de chagrin; son désespoir fut une fureur. Il forme des projets, va trouver des exilés ardens, en fait ses complices, entraîne, en même temps, beaucoup de nobles mécontens, que l'impuissance & le répos tourmentoient dans leur retraite. Bientôt six cens hommes sont rassemblés; d'autres s'unissent à ceux-ci: On marche vers la ville, qui étoit assez mal gardée; on y pénétre aisement. Les ennemis d'Adorne y étoient sans nombre, & l'uniformité des sentimens répondoit de l'intelligence de la conduite. Adorne, quoique surpris, trouve dans des précautions deja prises, assez de moyens de défense pour repousser les ennemis,

L'Évêque de Savonne, premier instigateur, & Baptiste *Boccanégra*, ardent & dangereux conjuré, furent surpris & arrêtés. Le premier eut la prison pour chatiment; le second fut banni. *Guarco* avoit été pris aussi, mais il eut le bonheur de s'échapper. Adorne vainqueur prévoit de nouveaux dangers, & prend de nouvelles mesures. Il appelle à sa solde des troupes étrangéres, & aguerries; il fait fortifier le palais. L'ardeur des conjurés n'en devient que plus vive. Tous ceux de leur parti qu'on bannit, ou qu'on enferme, semblent laisser leur ame à leurs compagnons, en les quittant. De nouvelles attaques suivent les premieres. Le sort se déclare toujours pour Adorne. Mais le parti ennemi deviendra si fort, que le sien, sans foiblir, deviendra nécessairement inférieur. Ils s'étoient assurés des *Montaldes*; ils avoient gagné un grand nombre de citoyens, de la faction des Guelfes; & plusieurs des plus riches habitans de Gênes, ils s'étoient également assurés d'un grand secours préparé par les mécontens du dehors; enfin ils n'avoient rien negligé pour se rendre vraiment redoutables. On annonçoit une terrible attaque; & il étoit aussi aisé à Adorne de la prévoir, que naturel de ne la pas craindre, car à

force de haïr, de mépriser, d'oser, de vouloir impérieusement, il s'étoit fait une force d'esprit qui influoit sur son ame dans les dangers. Mais il ne prévoyoit pas le secours promis par les exilés. Il devoit être tel, en effet, qu'ils ne pouvoient qu'en tirer le plus grand avantage. Le moment décisif arriva. Il avoit paru d'abord devoir être en faveur d'Adorne : Antoine *Montalde*, fils de Léonard *Montalde*, mort Doge, avoit été à la rencontre des troupes attendues, pour en presser la marche : dans la sécurité où étoient les confédérés, ils s'étoient rassemblés, la nuit, dans l'Église de *San-Siro*; & le lendemain, d'après l'unanimité des avis, ils avoient fait publier hardiment un nouveau plan de gouvernement. Le Doge aussi parfaitement averti de leurs intentions, devoit réunir tous ses moyens de défense contre eux, & les déployer avec la plus grande vigueur. C'étoit à quoi ils s'attendoient. Le renfort que chaque moment sembloit annoncer éloignoit d'eux la crainte. Mais les mouvemens du Doge commencent, & les troupes n'arrivent point: ils ne sont pas en état de resister, seuls, à celles de l'ennemi; dejà la frayeur les saisit; plusieurs pensent à se retirer; l'avis passe dans les rangs; l'alarme devient générale; les chefs, prêts à être aban-

donnés, se décident à faire négocier le pardon : Adorne écoute les députés ; deja l'on dressoit le sauf-conduit qu'ils démandoient ; Montalde arrive avec le secours.

Quel moment pour le Doge ! Instruit de tout, & certain de sa perte, il prend le parti que la raison conseille, & qui paroît plus cruel quelquefois que le malheur qu'il prévient. Dans sa fuite ils ressent tous les accès de la rage ; & cependant il raisonne encore assez pour penser à l'inestimable avantage que l'honnêteté, & les autres vertus donnent sur lui au paisible Frégose.

AN. 1392. Laissons fuir un homme dont le malheur paroîtra le juste chatiment ; & sauvons lui les réflexions des esprits trop sévéres ou bornés, qui croyent faussement, & injustement que, quelque mérite que l'on ait, on est méprisable sans les vertus.

Son successeur n'éprouva ni la difficulté de la concurrence, ni celle de l'opposition. C'étoit Nicolas *Montalde*, qui, dans ce moment, étoit regardé par le parti dominant comme un génie tutélaire, parceque c'étoit lui qui avoit amené & conduit les troupes dont l'arrivée avoit décidé de la perte d'Adorne.

Montalde étoit un jeune homme de vingt-trois ans,

ans ; mais dont on devoit considérer les qualités, & non pas les années. Cependant, une bonne volonté exagérée, des maximes souvent éloignées de la régle des convenances, un caractère de vertu généralement trop prononcé, enfin cette idée, cette fureur de perfection dans tous les objets de la pensée, dans tous les rapports avec les hommes, qui sera toujours la chimére de la vertu, & le malheur de la societé, parçequ'il n'en peut résulter qu'un grand travail pour soi, & une inutile sévérité pour les autres; tout cela devoit faire un jour beaucoup de citoyens mécontens, beaucoup d'amis ingrats.

Le premier usage que Montalde fit de son pouvoir, fut de rendre aux Nobles qui l'avoient servi, les biens qu'on leur avoit otés. Cette action juste fut mal interprêtée par ces esprits, qui, de deux motifs qu'on peut avoir quand on prend un parti, ne voyent jamais que celui qu'on peut condamner. Ils voulurent qu'on attribuat à l'ambition ce qui émanoit de la reconnoissance. Peut-être ce sentiment le conduisoit-il trop loin en cela; car ces Nobles, qu'on avoit outragés, & qui naturellement devoient nourrir des idées de vengeance, ne pouvoient guere obtenir cette restitution sans in-

spirer des craintes ; & il ne faut jamais en donner à l'état qu'on gouverne : il vaut mieux dans beaucoup de cas manquer au sentiment qu'à la politique. Montalde par la sévérité de ses principes, devoit avoir une autre maxime: il la suivit, & devint suspect. Voilà une premiere faute, & la plus petite est toujours grande quand on débute.

Gênes avoit toujours des factions formées, non seulement par les ambitieux, mais par les mécontens. Tant de Doges successivement éloignés, laissoient dans leurs familles des prétentions, & des haînes qui multiplioient les partis, à l'infini. Les nouveaux Doges avoient grand soin d'expulser tous les individus qui pouvoient leur être suspects de trop d'attachement pour leurs prédécesseurs. Montalde qui pensoit qu'on employoit fort mal la raison quand on cherchoit à interpréter malignement la nature, ne pouvant se prêter à suivre une habitude qui confondoit le soupçon avec la prudence, & l'injustice avec la politique, n'éloigna aucun de ces êtres que l'usage & l'exemple condamnoient à l'exil. Seconde faute, d'autant plus grande, qu'à son tour il pouvoit faire confondre, dans le jugement qu'on alloit porter de lui, la justice avec la foiblesse, ou l'humanité avec l'aveuglement.

jugé d'après sa conduite, on profita de la facilité qu'il y avoit à le perdre. Il étoit naturel de se croire supérieur en force, avec des vices, à un homme dont les vertus bornoient si fort & les idées, & les moyens.

Plusieurs intrigants se liguerent contre lui, mais ils manifesterent trop leur sécurité, par leur audace ; & leur imprudence les perdit. Tels furent, par exemple, Frégose, Louis Guarco, & l'Évêque de Savonne, qui étoit sorti de prison. Quoique divisés d'intêret, ils parurent s'entendre pour commettre la même faute. Le premier assembla ses partisans dans l'église de *San-Siro*, pour former une attaque: ils étoient en trop petit nombre, & ils succomberent. Les deux autres oserent se porter vers le palais, sans beaucoup de précautions ; ils éprouverent le même sort. Ce n'étoient pas des ennemis vaincus, c'étoient des imprudens punis.

Mais voici un danger imminent, un agresseur redoutable. Clément *Promontorio*, dont le mystère a préparé la force, & dont *l'à-propos* va la doubler, se présente devant le palais avec mille hommes bien résolus. La troupe du Doge, surprise, & infiniment fatiguée des combats qu'elle vient d'essuyer, n'est pas en

état de soutenir une pareille attaque. Montalde le prévoit, & veut épargner le sang. Il quitte la partie, & ayant trouvé le moyen de s'évader, il se retire tranquillement dans sa maison.

AN. 1393. *Promontorio* est nommé Doge; mais cette élection aura peu de suite. Il fut créature d'Adorne: On craint une intelligence entre eux; on ne peut en souffrir l'idée. Les plus prévenus s'assemblent dans l'église de *Sainte Marie des vignes*. Ils nomment douze Commissaires, qu'ils chargent de régler la forme du gouvernement, & de pacifier la ville, très agitée. Leur premier soin est de destituer *Promontorio*, qui subit paisiblement son arrêt; & l'on nomme, à sa place, pour un an, François *Justiniani*, citoyen tranquille plein de sagesse & de douceur, qui ne troublera pas plus la paix, qu'il n'établira l'ordre. Dans ces jours d'erreur, d'agitation, & de crime, on tenoit à la nullité par la vertu: le vice même, dans un homme ordinaire, avoit aussi son inutilité.

Adorne en quittant Gênes, s'étoit retiré à Vénise. Battu par l'orage, un moment touché de l'exemple de Frégose, il avoit cru l'ambition éteinte dans son cœur. Les passions n'ont

que la Morale à craindre, encore sont elles rarement attaquées avec fruit par ce grand principe, lorsqu'il ne trouve pas la sensibilité pour le seconder. Adorne n'étoit ni moral, ni sensible. Cependant il pouvoit avoir goûté le repos; & ce goût acquiert quelque empire par la réflexion, après les revers; mais jamais il ne change le caractère, & ne met à l'abri de la séduction. Ce n'est point l'illusion d'un homme qui s'abuse, c'est le rêve d'un homme qui s'endort un moment.

Le Duc de Milan l'avoit jugé de loin. Une correspondance suivie avec lui étoit devenue une instruction sûre. C'étoit un homme d'esprit; non de ceux qui flattent l'oreille en agitant doucement l'imagination, & qui ne donnent aucune suite à ce premier avantage, parcequ'ils sont superficiels. Visconti étoit fort d'idées, & riche en moyens. Il creusoit un cœur qu'il vouloit connoître, & frappoit un esprit qu'il avoit besoin d'entrainer. Dans ses discours, comme dans ses lettres il étoit naturel, quoique profond: jamais il n'employoit ces tours de phrases d'un esprit qu'on compose avec art, ni ces expressions dont l'invention sans génie, ou l'usage sans necessité, blesse le goût, & rend l'intention suspecte. Il étoit ardent dans

le conseil, adroit dans l'exposition, suivi dans le projet, vrai dans la proposition. On ne peut guere imaginer un homme plus capable de séduire un ambitieux trompé par ses idées de retraite.

Le dessein de Visconti étoit que Gênes fatiguée & effrayée du désordre toujours renaissant qui regnoit dans son sein, cherchat un reméde à ses maux, & se donnat à lui, comme elle s'étoit donnée à son oncle. Il ne voyoit qu'Adorne veritablement propre à seconder ses vues; & il vouloit l'exciter, & l'aider à devenir Doge pour la quatrieme fois. Il employa toutes les ressources de son esprit; & il semble que la moitié devoit suffire; cependant il éprouva une longue resistance: il faut en dire la cause particuliere, dont le secret a été déposé dans un manuscrit qui n'a pas été communiqué aux historiens.

Adorne, depuis son séjour à Venise avoit formé une liaison de cœur avec une femme aussi extraordinaire en beauté qu'en esprit, & dont l'empire aussi naturel que puissant, devoit être indestructible. Son portrait tracé avec un goût que la traduction va sans doute altérer peut seul la faire bien connoître. (*)

(*) *L'idée qu'on s'est faite d'Adorne rendra peu croyable le bonheur de sa conquête, mais qu'on se rappelle ce que dit*

» *La Signora Anna Maria Pisanni* étoit la plus jolie femme de l'Italie, & vraisemblablement de l'univers. Elle n'avoit point ce serieux de la beauté, que l'on prend pour de la noblesse, & qui l'empêche d'être touchante; elle avoit de la tristesse, & cette tristesse même n'étoit pas serieuse. Un son de voix délicieux portoit au cœur ses paroles les plus indifférentes; ses regards étoient tendres comme son ame; il étoit impossible d'échapper tout à fait à leur impression: il en restoit au moins le souvenir, quand on l'avoit quittée, & ils donnoient le desir de la revoir. Dans la crainte d'abuser de leur charme, elle les laissoit aller, sans jamais les faire agir; mais ils gagnoient en ingénuité, ce qu'elle vouloit leur faire perdre en expression. Une coquette qui auroit eu ces mêmes yeux, en forçant leur langage n'auroit fait que des passions; en le modérant elle faisoit des passions, & des amis. Elle avoit tous les talens; & aucun ne lui donnoit

la Bruyere en parlant de Thêmire. " *Regardez Thémire. A „ cet air fier, dédaigneux, qu'elle affecte, on croiroit qu'un Dieu „ seul peut la rendre sensible. On se tromperoit; son choix „ est fait, elle aime un monstre; & ce monstre manque d'esprit....„ Adorne n'en étoit point là. Il avoit de l'esprit, il étoit fait comme les autres hommes; il avoit un caractére, & de la célébrité.*

de la vanité. Ce n'étoit pas pour plaire qu'elle les cultivoit : ils avoient fait ses plaisirs dans des jours rians ; ils faisoient maintenant sa consolation, en adoucissant des chagrins qui prouvoient la beauté de son ame, ingénieuse à se faire des devoirs & des peines. Contrainte à se dissiper, & ne trouvant dans le monde que des raisons d'emprunter beaucoup d'elle même, la guitarre, le chant, la peinture, & la poësie lui fournissoient ce que la raison ne sauroit donner, & ce que le monde ne sauroit avoir. Son esprit fin, facile, & cultivé étoit de ceux qui charment tout le monde : il étoit la lumiere des autres, quoiqu'il fut doux, ou parcequ'il l'étoit ; conséquemment il n'éblouissoit jamais. Dans les choses que les femmes savent mieux, & disent toujours mieux que nous, elle laissoit les plus spirituelles bien loin derriere elles, lorsqu'elles la forçoient à disputer. Avec autant de vivacité, & de pensées qu'elles peuvent en avoir, elle avoit un naturel, une naïveté qui mettoient toujours le cœur dans les intérets de son esprit ; mais c'étoit surtout en matiere de sentimens qu'elle triomphoit : les lois de l'amour, de l'amitié, de l'humanité étoient écrites dans son cœur : on les respiroit sur ses lévres, avec le charme des plus tendres expressions.

Il étoit difficile qu'un homme, quoique naturellement peu sensible, s'éloignat d'un pareil objet; il l'étoit plus encore de l'en éloigner. Et pour quel bien? dans quelle vue? ... Adorne, toujours ambitieux, mais un peu desabusé, un peu fatigué des peines de l'intrigue, raisonnoit, comparoit, & jouissoit.

Ce fut par *Maria Pisanni*, elle même, que Visconti parvint à vaincre sa resistance. Elle avoit l'élévation avec la sensibilité. On lui parla; on lui fit envisager, pour Adorne, une émulation necessaire, & un triomphe assuré, après une injure qui devenoit une tache ineffaçable, s'il négligeoit de la venger. Ces maximes de l'honneur, accompagnées des plus tendres regards, devinrent celles de l'amour. Adorne partit...

Bientôt on le vit paroître sous les murs de Gênes, avec les secours qu'on lui avoit préparés. Mais ce début ne fut pas heureux. Montalde qui avoit la chimére des vertus, n'en avoit pas la pusillanimité. Il n'avoit pas encore quitté sa place, car ce premier événement est anterieur à sa retraite; mais j'ai differé d'en parler, pour lier ensemble tous les mouvemens qu'Adorne fit pour remonter au rang qu'il avoit perdu. Il est donc repoussé par Mon- AN. 1394.

talde. Ici commence une suite de rivalités, de combats, de chûtes, de triomphes qui vont mettre Gênes dans le plus affreux état où l'on puisse se la représenter.

Adorne, qui s'eſt retiré chez le Marquis de Carretto, après sa premiere épreuve, ayant reçu de nouveaux secours du Duc de Milan, rentre sur les terres de Gênes, & s'avance jusqu'à Voltri. D'un autre coté, beaucoup de mécontens prénent les armes, sous prétexte de défendre l'état. Ils attaquent Adorne, qui les repousse. Dans ces circonſtances le doux Juſtiniani qui s'étoit laissé nommer pour un an, ne peut se laisser convaincre qu'il faut reſter un jour; il abdique, non par foiblesse, mais par patriotisme, & par effroi des troubles qui doivent naître. L'alarme eſt dans Gênes. On s'attend, à tout inſtant, à voir Adorne aux portes de la ville. Le peuple égaré court dans les rues, s'assemble sur les places: il craint plus qu'il n'eſt à craindre, car son irrésolution fait son impuissance. Quelques uns se cachent; les autres transportent leurs effets dans les Monaſtéres, & les Églises. Tout peint le desordre, l'égarement des esprits. Voici le tableau que l'on trace, à ce sujet.

„ Montalde & Boccanégra, à la tête de quel-

» ques gens qu'ils avoient rassemblés, tenterent
» envain de s'opposer à quelques troupes
» qu'Adorne envoya pour s'emparer d'une por-
» te. Adorne arrive, lui même, peu après,
» suivi d'environ sept mille hommes, dont cinq
» mille étoient des troupes réglées. Au lieu
» de marcher droit au palais, il fit tenir le
» reste du jour ses soldats sous les armes, &
» se retira, comme s'il n'eut eu rien à crain-
» dre, dans sa maison. Cette combinaison, ou
» cette securité nuisit infiniment à ses affaires.
» Montalde rassembla, sur le soir, cinq cens
» hommes, & tomba subitement sur les gens
» d'Adorne. Soit que ceux-ci crussent avoir af-
» faire à des ennemis supérieurs, soit que ne
» s'attendant pas à être attaqués, la surprise
» contribuat à leur desordre, ils furent rom-
» pus en un moment. Un grand nombre fut
» fait prisonnier; le reste s'enfuit hors de la
» ville, avec Adorne, qui étoit accouru au bruit
» de l'attaque. Montalde après cette belle action
» retourna tranquillement chez lui, où il passa
» le reste de la nuit. Le lendemain il alla au
» palais, comme un simple particulier: il n'en-
» tra pas même au conseil qui s'y assembla,
» mais il y fut, de nouveau, élu Doge, au
» grand contentement de tout le peuple qui ne

» pouvoit trop lui marquer sa satisfaction, &
» sa reconnoissance du service important d'avoir
» chassé Adorne. On assigna pour récompen-
» se, à lui, & à ses freres, des pensions sur
» les fonds publics; & l'on consacra par
» des fêtes solemnelles, un triomphe aussi im-
» portant. »

Voilà bien le délire d'un peuple, & la preuve de son éternelle inconséquence. Pourquoi cherissoit-il tant Montalde ? c'etoit un homme qu'il ne devoit pas trouver trop propre à gouverner. Excepté sa douceur, tout en lui étoit trop au dessus des grossieres idées de la multitude pour qu'elle put l'apprécier. On ne seroit point surpris qu'elle l'eut soupçonné de foiblesse d'esprit, en voyant ses idées de perfection, & ses vertus métaphysiquement austéres: on peut donc l'être d'un amour qui étoit plutôt une fantaisie, qu'une justice rendue au caractère, & aux principes. Pourquoi, d'un autre coté, ce même peuple haïssoit-il tant Adorne? Il n'avoit à lui reprocher essentiellement que son ambition. Mais puis qu'il falloit un Doge, puis qu'on nommoit des Doges si aisément; étoit-il bien étonnant qu'un individu distingué souhaitat de l'être, ou qu'après l'avoir été, & avoir éprouvé, ou l'injure du caprice, ou l'ascendant

de l'intrigue, il voulut l'être encore ? Il faut toujours en revenir, à envisager la derniere classe, quoiqu'ayant droit à des ménagemens, comme ennemie naturelle de l'ordre, puisque ses préventions sont ses autorités, & la portent à des excés coupables, même quand les motifs en sont honnêtes.

Voilà donc un Doge au gré du peuple ! La tranquillité va-t'elle s'etablir ? ou ce peuple, qui l'a nommé, le soutiendra-t'il veritablement, & constamment si l'envie, & la rivalité viennent démentir son choix, & troubler sa jouissance ? C'est ce qu'on ne doit pas présumer, après ce que je viens de dire, mais quand ses fantaisies sont très fortes, un charme particulier suspend son inconstance; & alors il a l'air conséquent. Baptiste *Boccanégra* fit une tentative; elle lui reussit mal; le peuple le chassa de la ville. Quelques partisans d'Adorne remuerent; le peuple leur fit éprouver le même sort. Boccanégra revint à la charge; il fut pris; le peuple vouloit le mettre en pieces. Montalde, toujours juste, desira & obtint qu'on se soumit aux formes judiciaires. On lui fit donc son procès, & il fut condamné à perdre la tête; mais il ne perira pas. L'échafaud est dressé vis à vis le palais; les cris du coupable AN. 1394.

parviendront jusqu'au sensible Montalde; & sa grace sera accordée à son repentir, ou du moins à ses gémissemens; car pour un caractère doux, les remors ou les larmes sont, à peu près, la même chose : mais un caractère doux, qui fait grace si aisément, n'est guere propre à gouverner; & s'il gouverne long-temps, on finira par se moquer de lui, après l'avoir beaucoup aimé; & on ne l'aimera plus, parcequ'on ne peut pas aimer avec constance un supérieur foible ou chimerique, qu'on a défini.

Revenons à Adorne. Il a quitté une belle Dame pour venir remplir une belle place, & il paroit un peu loin de son but, par le mauvais succés de ses armes. Je ne puis pas faire un vainqueur, d'un homme dont le sort trompe l'espoir; mais je puis bien le ramener sur la scêne, pour prouver que quand on a le courage de l'ame, on a toujours les ressources de l'esprit.

Commençons cependant par expédier Moncalde, qui après son acte de clémence, se voyant l'objet de nouvelles conjurations, s'ennuye d'une dignité qui ne rend pas à proportion de ce qu'elle coûte; du peuple, qui ne sait ni ce qu'il fait, ni ce qu'il veut; & des hommes, qui, en général, se prêtent à tous les vices, même en

estimant la vertu. Il prend une barque légére; & très légérement, il se rend à *Monaco*. Mais le Gouverneur, qui n'est pas léger, pensant profondément aux conséquences d'un gracieux accueil, le traita en Doge fugitif, dont on peut se défier quoiqu'on n'ait pas l'esprit mal fait; & le pria d'aller chercher retraite ailleurs. Alors Montalde, qui aimoit trop la perfection pour ne pas se connoître en bons raisonnemens, trouvant que cet homme raisonnoit fort bien, s'en alla paisiblement à *Gavi*, où il fut fort bien reçu, parcequ'on n'y raisonnoit pas si bien.

Je parlerois à présent bien volontiers d'Adorne, mais je manquerois à la fidelité dûe à l'Histoire; & un Historien ne doit avoir d'autre goût que la fidelité. J'expédie donc encore deux ou trois personnages, puis j'arrive à l'ami de la *Signora Maria*.

Il falloit donner un successeur à Montalde. On nomma Nicolas *Zoaglio*, honnête homme, AN. 1395. esprit borné, qui fit mal le bien; dont les bonnes intentions annoncérent si fort l'incapacité, qu'il ne fut honoré d'aucune epigramme. Il fut Doge à Gênes, comme on est phantome au théatre, pour faire sourire un moment les spectateurs. On rit de lui en effet: on ne le chassa point; mais on prit sa place; & il la

laissa prendre, avec une résignation qui tient le premier rang parmi les qualités que le ciel a accordées aux sots, qui ne sont pas malins.

Comme il ne faut qu'un seul homme pour remplir une place; & qu'il s'en presenta deux pour occuper celle de *Zoaglio*, ils prirent fraternellement le parti de s'en rapporter à la décision du dez. Ici je jette, en passant, un coup-d'œil sur la considération que conservoit cette belle dignité de Doge, qu'on s'etoit disputée au prix de tant de sang, & qu'on soumettoit, en ce moment, à la décision du sort, comme arlequin & scapin y soumettent la chétive bourse qu'ils ont volée.

Ces deux prudens rivaux étoient Antoine *Guarco*, & Pierre *Frégose*. La fortune se déclara pour le premier: Il parut un moment sur la scêne; ne joua, ni bien ni mal, son rôle, car ce rôle fut si court qu'il ne pouvoit pas être mal joué. Une foule de concurrens se présenta pour le remplacer. Les uns firent disparoître les autres. Il en resta deux, dont l'un avoit plus d'art, l'autre plus de faveur. Le premier étoit *Adorne*, le second *Montalde*. Ces deux noms doivent surprendre. Adorne detesté, expulse ses rivaux, triomphe de l'opinion publique, ou sans en triompher la con-

traint

traînt au silence) & va peut-être gouverner encore.. Voilà le droit de l'esprit. De l'autre coté, Montalde vertueux, modeste, & desabusé, se laisse entrainer encore dans la carrière des honneurs; cet homme dont les idées sont élevées jusqu'à la vertu, descend jusqu'à l'intrigue pour disputer une fausse gloire. Voilà le malheur de la foiblesse; & voilà les hommes les plus grands, lorsque la séduction commence à les dégrader.

Adorne ne craint point un homme séduit; il redoute encore moins un concurrent honnéte. Il parlera à son cœur; il éclairera son esprit; il ramenera son ame à cet état d'où on l'a tirée; & sans employer un seul sophisme, il obtiendra tous les avantages dont l'esprit peut se flatter. Tel est du moins son dessein: s'il reussit, l'art n'aura jamais être plus loin; car il ne peut rien entreprendre de plus difficile & de plus glorieux, que de n'employer que la verité à son triomphe.

Les Historiens qui ont rendu ce fait, s'étant copiés les uns les autres, & le premier qui leur a servi de guide, ayant suivi un texte très-infidéle, rien n'est moins exact que cet article dans les volumes que j'ai consultés. Voici exactement comme on s'y exprime.

„ Adorne représenta à Montalde que leur » ambition plongeroit leur patrie dans les plus » affreux malheurs ; qu'il étoit temps de la » laisser respirer, & qu'ils ne pouvoient mieux » assurer sa tranquillité qu'en renonçant tous » deux à la dignité de Doge, & faisant nom- » mer à cette place quelque citoyen paisible » qui ne fut engagé dans aucune faction. Mon- » talde se laissa séduire par les belles paroles » d'Adorne. Il promit tout ce qu'il voulut, & » tous deux assemblérent le peuple, surpris de » trouver entre ces anciens ennemis une si » grande intelligence, & curieux de voir à quoi » aboutiroit une union si peu attendue. L'as- » semblée se tenoit dans l'église de St. Fran- » çois. Adorne y fit un discours éloquent & » pathétique, dans lequel il rappeloit tous les » maux que son ambition, & celle de ses » pareils avoient causés à la République : il » en demanda pardon, les larmes aux yeux ; » il déclara qu'enfin le ciel lui avoit inspiré » de meilleurs sentimens ; que Montalde les » partageoit ; qu'ils renonçoient tous deux à » des honneurs qui coûtoient si cher à l'état ; » & qu'ils ne desiroient l'un & l'autre, que » de voir le gouvernement entre les mains » d'un homme de bien qui, sans attachement

» pour aucun parti, n'eut d'autre but dans son
» administration que le bonheur de sa patrie.,,
,, Montalde confirma le discours d'Adorne.
» Il parloit sincérement ; mais Adorne avoit
» ses desseins ; & ne cherchant qu'à en im-
» poser à la multitude par un desintéressement
» affecté, il faisoit jouer des ressorts secrets,
» auxquels Montalde, qui ne s'en doutoit pas,
» n'avoit eu garde de rien opposer. Quatre vingt
» dix des principaux citoyens se retirerent dans la
» sacristie pour déliberer sur l'élection d'un
» Doge. Aussi-tôt la populace commença a
» crier qu'il falloit élire Adorne, & il fut en
» effet élu, a la pluralité de soixante douze
» voix, contre dix huit &c. &c. &c.

Il y a dans cette exposition trois ou quatre absurdités (*) qui naissent l'une de l'autre, & que le lecteur a dû sentir aisément. On fait d'Adorne un fourbe impudent ; de Montalde, une dupe imbecile ; & du peuple une tourbe vile, un ramas d'opinans ineptes, parmi lesquels soixante douze fripons dominent si bien, qu'il ne se trouve que dix-huit individus qui osent contrarier leur opinion : & quelle étoit cette opinion ? de nommer Adorne qu'on détestoit,

(*) *Sans compter la platitude du style.*

parcequ'il avoit fait un acte de modestie, & un discours touchant ; mais Montalde qu'on cherit a eu le même merite, & a parlé le même langage. Il y a plus ; il a parlé le dernier, puis qu'il a confirmé le discours de son concurrent. La multitude lui devoit sa voix, par cette raison ; il la lui devoit encore, parceque chaque mot prononcé par lui avoit du retentir dans des ames disposées à l'entousiasme par le sentiment ; au lieu qu'Adorne n'a voit dû obtenir que de l'attention, & de l'étonnement. Il est vrai que soixante douze voix font bien du bruit dans une assemblée, & bien de l'effet dans un conseil ; mais c'étoit une assemblée du peuple, conséquemment le nombre des voix devoit être considérable, & toutes devoient être pour Montalde, excepté celles des conspirateurs.

Je ne pousserai pas plus loin mes observations. Un recit qui n'est ni vraisemblable, ni vrai n'en merite pas davantage. Mais je raconterai le fait tel qu'il est, d'après un texte plus fidéle, lequel ne peut donner plus de caractère aux deux rivaux mis en scêne, sans intéresser plus vivement le Lecteur.

Adorne ayant pris son parti, & fait son plan, alla trouver Montalde, & lui parla en

ces termes: „ Un concurrent qui vous aborde
» pour s'entretenir secrettement avec vous,
» doit vous être suspect. Le soupçon s'éva-
» nouira bientôt. Je n'apporte ici que la ve-
» rité: Mon art sera d'être sincére. Vous avez
» des vertus, & des goûts très-opposés à l'am-
» bition; vous n'étes pas entraîné par vos de-
» sirs, vous l'étes par vos amis; & vos amis,
» faux & bas dans leur adulation, lâches &
» perfides dans leur conduite, sont animés par
» leur intéret seul. Moi, je suis ambitieux par
» caractêre, & avec fureur. Je ne respire, je
» ne combine que pour dominer: tous mes amis
» reunis, tous les flatteurs qui m'environnent
» ne peuvent sur mon ame autant qu'une seule
» de mes idées: ils peuvent me servir, mais non
» me conseiller. Mon ardeur pour l'élévation est
» le foyer d'où partent toutes mes lumieres. C'est
» un feu allumé par l'orgueil, attisé par le dépit,
» que chaque circon stance, favorable, ou con-
» traire, rend, par momens, plus ardent &
» plus actif. Jugez des tourmens & des tra-
» vaux que se prépareroit un concurrent qui
» auroit mes sentimens, & mes principes;
» jugez des votres, en vous examinant un peu,
» en portant dans votre intérieur ce regard qui
» dissipe toutes les illusions, qui découvre tou-

» tes les foiblesses, qui dénonce l'homme à
» l'homme; & lui fait voir que par une am-
» bition plus illusoire, que réelle, plus adoptée
» que sentie, il s'est placé entre l'inutilité des
» vertus, & l'impuissance des vices. S'il est un
» moment de honte & de regret dans la vie,
» à coup sûr, c'est celui qui suit la reflexion
» d'un homme qui s'est mis dans une situation
» pareille. C'est la votre aujourd'hui : Si vous
» ne le sentez pas, ou si vous n'en convenez
» point, vous étes perdu : je déployerai contre
» vous tout ce génie dont je viens de me
» vanter; je ne vous laisserai pas une illusion,
» pas une espérance, parceque je vous réduirai
» à l'emploi de toutes vos forces; & quand
» vous verrez tout ce que vous aurez sacrifié
» à un rang qui vous fuira, tout ce que vous
» aurez perdu à me le disputer vainement,
» vous maudirez ces amis qui vous séduisirent,
» ces illusions qui vous firent une prétention
» si étrangère à votre ame; vous condamnerez
» jusqu'à ces vertus qui vous rendirent incapa-
» ble de remplir le rôle brillant dont vous vou-
» liez vous charger. Ce sera le moment le
» plus terrible pour vous, car il n'y a rien
» de si terrible que de voir disparoître le
» charme qu'une douce habitude attachoit à
» certaines vertus. «

Adorne s'arrêta. Montalde l'avoit écouté sans lever les yeux sur lui, & ne l'eut pas interrompu s'il avoit parlé plus long temps. Lorsqu'il eut fini, il lui dit : „ le bonheur est impossible » lorsqu'on a des amis qui ne voyent en nous que » le rapport qui peut s'établir entre nos foi» blesses & leurs vices ; je vous dois cette re» flexion ; & je la payerai du prix que vous » pouvez y mettre vous même : „ oui, ajouta-t'il en élévant la voix. „ Puisque c'est à mon enne» mi que je devrai ma raison, je ne puis la » payer d'un prix trop éclatant : soyez Doge ; » je vous donne ma voix ; je vous promets » celle des autres.

Après cette promesse, devenu plus tranquille, il lui recommanda le bonheur de sa patrie. „ C'étoit pour la rendre heureuse, lui » dit-il, que je voulois la gouverner ; on me per» suadoit que j'en étois capable; on me parloit » de ma sensibilité; j'écoutois la voix de l'amitié; » je croyois entendre celle de la vertu : Je sen» tois que j'étois un peu digne de ces louan» ges; & cette idée, si pure & si douce, » m'alloit conduire, helas ! à combler le malheur » de mes concitoyens, en les livrant aux fu» reurs de votre ame ambitieuse. Je rens » grace au ciel, & à vous du trait de lumière

» qui a sauvé ma patrie & moi ; mais quand
» je la remets dans vos mains, vous sentez que
» m'étant aussi chère, c'est moi même que je
» vous livre ; que ce sont mes intérêts, ma
» gloire, mon bonheur que je vous confie ?...
Adorne répondant à tout, de la maniere la plus affectueuse, ne lui laissa aucune inquietude. On assembla le peuple. Quelques citoyens accredités, amis d'Adorne, furent instruits de l'accord qui venoit d'être fait : Montalde harangua l'assemblée : il étoit aimé ; la persuasion coula de ses lévres ; Adorne fut élu.

AN. 1395. Qui ne croiroit que Montalde, charmé de son ouvrage, heureux de ses sentimens, va jouir de lui même, & devenir un ami d'Adorne, s'il se conduit bien envers la patrie, & envers lui ? Il est si doux de se livrer à d'agréables conjectures, surtout de supposer des triomphes à la vertu, qu'on oublie sans cesse son expérience, & celle des autres. Tout ce qu'on a vu dans la vie, tout ce qu'on a appris contrarie, & éclaire la nature sur l'erreur de ce penchant ; mais un charme irresistible lui conserve son empire. Tant qu'on pourra se tromper agréablement, les apparences prévaudront toujours sur les refléxions.

Il existoit à Gênes un scélérat dont l'audace

égaloit l'esprit, & qui savoit faire couler dans toutes les ames le dangereux poison de l'éloquence. Il pouvoit, dans ce genre, entreprendre toutes les conquêtes. Qui l'écoutoit, passoit bientôt de la vertu au vice, ou du vice à la scélératesse. Il arrêtoit les élans de l'impudence; il brisoit les entraves de la timidité. Les préjugés ne resistoient qu'un moment à la tyrannie de ses maximes: C'étoit, on peut le dire, un conquérant d'esprit.

Cet homme n'avoit connu Montalde qu'au moment, ou par la faveur du peuple, dont il étoit chéri, il alloit être nommé Doge. Dix projets étoient, dans le moment, éclos dans sa tête féconde; ils aboutissoient tous à gouverner l'état, en maîtrisant Montalde. Il apprend sa renonciation. Furieux il court chez lui. L'art qui fit tant de malheureux prodiges, en égarant les esprits les plus sages, en corrompant les ames les plus pures, n'approcha jamais, en intrépidité cachée, en finesse séduisante, de celui dont l'ame & l'esprit de Montalde se virent environnés.

La révolution est prompte. L'électricité n'opére pas mieux. Montalde devient un homme nouveau. Il déteste le nom d'Adorne; il se reproche sa séduction; il rougit de ses vertus;

ce sont des regrets exprimés par des fureurs. Il a repris ses idées de domination ; il est fier de la faveur du peuple ; il va se jetter dans ses bras ; il accusera Adorne dans sa conduite avec lui, dans ses projets, dans son administration : Il est devenu capable de mensonge, de haïne, de procedés barbares : un démon séducteur lui a transmis son génie.

Gênes alloit revoir son sein dechiré, car Adorne avoit son parti, son caractère, son titre de possession. Le feu, le sang, les combats, & le meurtre, alloient marquer le triomphe d'un scélérat sur une ame foible. Un Dieu dissipa l'orage deja formé. Montalde avoit été obligé de sortir de la ville, pour aller confier ses desseins à ses freres absens. De nouvelles idées avoient prolongé son voyage ; il ne revient qu'au bout de dix jours. Empressé de communiquer avec son *génie*, qui, de son coté doit avoir agi beaucoup, il se rend à sa maison. Qu'y trouve-t'il ? Ce monstre expiré depuis une heure. Un domestique fidéle lui apprend qu'il a eté attaqué & blessé par des inconnus, il y a quelques jours ; que depuis ce moment, il a toujours paru accablé d'une douleur profonde, ou agité d'une fureur extrême ; que dans les derniers momens il n'a plus

voulu recevoir les secours de l'art; qu'il lui a vu deux fois les larmes aux yeux; qu'il étoit tombé dans la plus sombre méditation; qu'il avoit voulu écrire, & qu'il étoit mort écrivant encore.

Ce terrible recit n'instruit pas encore assez Montalde. Il fait vingt questions en un moment. Le domestique ne peut répondre aux unes, & ne répond aux autres que pour lui donner d'horribles idées. Il paroît que son maitre est mort tourmenté de rémors, & se reprochant de grands crimes. Au surplus ce qu'il a écrit pourra peut être donner des éclaircissemens.... Le papier est sur la table; Montalde le prend, en commence la lecture, & dès les premieres lignes il voit un scélérat qui s'accuse. Un voile se déchire à ses yeux; il remet le papier dans sa poche, & sort de cette maison dont l'air lui paroît empesté.

Rentré chez lui, & frémissant d'horreur, il reprend la lecture interrompue.... que contenoit cet écrit?... la traduction rendra mal, sans doute, ce monument de la conscience, car c'est elle qui y parle partout: Mais il vaut mieux donner une copie foible, qu'une idée vague de l'objet qu'on fait desirer.

„ Abyme affreux que mesure ma pensée! Aby-

me où je voudrois me précipiter, chaque moment le creuse.... Helas! mon ame criminelle fut un abyme encore plus profond.„

„ Depuis qu'elle est dans les tourmens, j'existe seul pour moi. Tous mes rapports sont détruits. L'immensité est entre ma pensée & les objets animés. Nul ne m'occupe; nul ne m'interesse plus. Tout ce qui plait, tout ce qui blesse, tout ce qui révolte est sans réalité pour moi. Mes sens ont perdu leurs fonctions; & je n'ai pas même l'étonnement du néant qui m'environne..... Que dis je, le néant! En est il pour qui s'accuse? Rougir, frémir s'abhorrer, est ce être seul? .... le remord ne détruit que les plaisirs. L'Univers est *un* pour les heureux innocens; il se multiplie pour les coupables, Leurs yeux pénétrent dans tous les espaces, creusent toutes les profondeurs, & voyent partout des juges. Il en faut à leur ame horriblement tourmentée. La mort qu'on va leur donner leur promet l'unique repos qu'ils puissent attendre.„

„ Helas! Je n'ai pas cette ressource, dans mon malheur. Mes forfaits ne me soumettent point aux lois. Plus malheureux que les monstres dont elles commencent le chatiment, je n'ai pour juge que la nature; & n'aurai de suppli-

ce que les remors, plus implacables que les bourreaux. Je compterai les inſtans de ma vie par les déchiremens de mon cœur ; & toujours tourmenté, sans vouloir l'être moins, je me dirai : suis je plus puni que je ne fus coupable!... „

„ Triſtes victimes de mes fureurs ! objets infortunés dont mes vices furent l'arrêt ; vous tous que j'ai perdus, égarés, corrompus par mes conseils indignes, si du moins vous pouviez lire dans mon cœur, si vous pouviez pénétrer dans cet abyme où vous tombates quand je vous interessai, vous vous verriez vengés. Mais l'éloignement, ou le tombeau vos ravit à mes larmes ; & mon repentir eſt perdu pour moi, comme pour vous.... „

„ Pensons à la poſterité ; & pour appaiser la juſtice laissons un aveu de mes crimes.... (*) Quoi ! Les générations auront le droit de m'abhorrer ? L'univers sera rempli de mon nom deteſtable ? Toujours on parlera de moi ? & ce sera mon atrocité, mon épouvantable infamie, mes artifices indignes, mes complots

(*) *On voit par ce mot, & l'on verra mieux par ce qui suit, qu'il pensoit à faire une espèce de confession. Il ne croyoit pas sa blessure mortelle, ou sa fin, du moins, si prochaine. Il expira en commençant ses aveux.... Il eſt bien étonnant que le nom de cet homme n'ait pas été conservé.*

affreux, mes actions sanguinaires qui formeront ma mémoire ?....

Monstre ! tu rougis ? n'est ce pas ton devoir ? Tu frémis ? n'est ce pas ta ressource ? laisse, laisse ta plume t'accuser aux yeux de tous les êtres ; fais toi connoître à tous, afin qu'une idée d'humiliation reveillant ta vanité, ajoute un tourment à tes remors. Le repentir est un mensonge qu'on fait à l'univers, si l'on craint de rencontrer par tout un juge de ses crimes.... „

‘ La verité frappe mon cœur. Obeissons à sa voix supréme. Dépouillons l'homme de son apparence, & montrons le monstre dans sa réalité ..... »

» J'etois né avec ces avantages dangereux qui ont fait tant de scélérats polis. Je commençai par ces forfaits qu'on appelle des conquêtes. Mon cœur s'endurcit dans le plaisir. Je ne fis plus que de faux sermens ; n'entendis plus que de vains reproches ; & ne reconnus plus l'amour que j'inspirois, qu'aux larmes que je faisois repandre. »

» Le crime est d'abord une habitude : il devient bientôt un besoin. Ce progrés très-naturel, & très-rapide est la suite de nos ennuis ; & nos ennuis sont la conséquence d'un bonheur que notre art rendit trop facile. »

» Jusque-là je suis un homme ordinaire; un homme vain, ingrat & volage: je veux obtenir des cœurs que je rendrai bientôt; des faveurs dont je n'userai pas long-temps: j'y emploie tous les moyens qui s'offrent à mon esprit; c'est le train d'un homme encouragé par des succès. Il y a encore loin de là à la scélératesse. Je veux faire du bruit, non du mal; mais je fais du mal, en faisant du bruit; ma célébrité devient éclatante; le goût des crimes viendra bientôt.... «

» Cette carriere étoit trop bornée. Je voulus m'en ouvrir une autre. Le mépris pour les femmes, & l'indifférence pour leur beauté, devient le premier châtiment de celui qui les a avilies. On sent la honte du néant; & l'on veut sortir de cet état. Je passai de la frivolité à l'intrigue; ou du moins je menai, à la fois, des intrigues de different genre. Je ne voyois pas qu'il dut être plus difficile d'égarer des hommes, que de séduire des femmes: La plupart tiennent si bien à la foiblesse de ce sexe par la sottise.... Mais je sens que je m'affoiblis.... Mes idées se dérangent.... Un voile couvre mes yeux... Ma main reste sans mouvement sur le papier... Dieu puissant'!.... »

Montalde frappé du danger qu'il avoit couru, renferma cet écrit revoltant ; & partit, à l'instant même, pour la campagne. Pouvoit il trop se hater de mettre un espace entre un scélérat & lui ? Il voulut aussi échapper au regard des hommes, croyant être devenu digne de leur mépris par une funeste fréquentation. Il espera que dans le calme de la nature, il trouveroit à rendre à son ame la tranquillité qu'elle avoit perdue. Il n'eut pas besoin de refléchir long-temps pour sentir combien les plaisirs de la vertu sont préférables aux basses horreurs qu'entraine le goût du vice : il sentit avec une égale facilité, que l'ambition, séduisante par ses promesses, devoit coûter des sacrifices pénibles à la probité, ou qu'elle en entrainoit la perte. Calculant très-bien ; se jugeant avec verité, parcequ'il étoit honnête ; avec orgueil, parcequ'il étoit vertueux ; il s'imposa la retraite, pour échapper à cette éloquence insidieuse, qui attend l'homme simple sur sa route pour l'en détourner avec un art imperceptible ; & qui ne respectant aucun caractère, aucun principe, puis qu'elle ne cherche qu'à tromper, est plus méprisable que l'impudence du vice, & plus dangereuse que le despotisme de l'esprit,

Adorne

Adorne put exercer paisiblement ses fonctions; ou du moins, si la tranquillité devint trop difficile à conserver, quelque effort qu'il eut fait pour l'etablir, ce ne fut pas par Montalde qu'elle fut troublée: il étoit devenu trop jaloux de la sienne. Quelques historiens ne sont pas de cet avis. Ils prétendent que séduit, une seconde fois, ou naturellement jaloux d'Adorne, il remua encore, & s'agita même beaucoup pour le déplacer. Cette assertion est fausse. Montalde avoit défini le vain honneur d'avoir quelques degrés d'élévation au dessus des autres, honneur si peu desirable puisqu'il expose à de cruelles révolutions; & il comptoit toutes les heures du jour par les bienfaits de sa raison.

J'interromps un moment le fil de l'Histoire, pour raconter un fait touchant que Justiniani (*) garantit, & qu'il place ici. Les grands événemens ne sont pas ceux qui instruisent le mieux. Il faut des connoissances, mais il faut des mœurs.

(*) *Augustin Justiniani, né à Gênes, en 1470, d'une maison très-ancienne & très-illustre, qui a donné de grands généraux, de grands politiques, d'excellens magistrats, & des historiens distingués. Celui dont il est ici question publia plusieurs ouvrages qui exigeoient un très-grand savoir. On a de lui des* Annales *de Gênes, en Italien, ouvrage posthume, publié in fol. en 1537. -- Il fut Évêque de Nebbio, en Corse, ayant dabord été Dominicain à Paris.*

Un trait d'honnêteté eſt, ou doit être, une leçon éternelle : l'hiſtoire, dans ses grands mouvemens, & dans ses plus beaux tableaux n'a rien de plus précieux à offrir.

AN. 1395. *Luchino Vivaldo*, l'un des plus considérables citoyens de Gênes, étoit épris, depuis quelques années des charmes d'une Dame qui donnoit l'exemple de la vertu, dans un age où c'eſt beaucoup de ne pas afficher la foiblesse, ou la folie. Elle étoit mariée ; & Vivaldo, qui avoit trouvé partout que ce nœud peu respecté n'eſt généralement qu'une raison pour s'observer moins dans la conduite, s'étoit flatté de n'avoir à vaincre que la défiance, ou la froideur. Mais il reconnut les principes de la vertu dans les réponses qui lui furent faites, de jour en jour ; & s'il continua à rendre des soins, ce ne fut pas l'espoir qui lui donna cette espèce de conſtance qui devient dèpit secret, ou opiniatreté déclarée. Mais la fortune sourit à ses desirs ; & il se vit, sans s'en être flatté, à ce moment qui pour tous les hommes a toujours plus de charmes, à mesure qu'il a été moins prévu. Il put être le maître de son sort, auprès de celle qui en étoit devenue le tyran par son inflexible rigueur. » Le Mari de cette Dame » venoit, dit on, d'être fait prisonnier ; & les

» services que cet homme rendoit à l'état étoient » la seule ressource qui faisoit subsister sa fa» mille. Gênes étoit alors dans une prodigieuse » disette, & la maitresse de Vivaldo se vit, en » peu de temps, réduite à mourir de faim, & » à voir mourir sous ses yeux les petits enfans » qu'elle avoit; dans cette extremité, elle alla » se jetter aux genoux de Vivaldo, lui repre» senta sa misére; & se livrant à sa discré» tion, lui demanda de sauver la vie à ses » enfans. "

Vivaldo étoit aussi généreux que sensible: il lui repondit: „ Madame, si l'amour peut être avili, ce n'est pas par les hommes qui se sont pénétrés du respect que la vertu réclame pour la beauté. Recevez, Madame, moins le secours que je dois à vos malheurs, que l'hommage que je dois à vos principes. Vous n'avez plus en moi qu'un ami; & la reconnoissance dut elle ajouter à votre beauté, je ne serai jamais que cela. „

L'Auteur ajoute que gardant toute sorte de ménagemens avec une femme que le malheur lui rendoit infiniment respectable, il ne voulut plus la voir; & chargea sa propre épouse de lui fournir ce dont elle pourroit avoir besoin. Action plus belle, dit il, que celle de Scipion.

La générosité que ce grand homme fit admirer, & qui lui a mérité tant d'éloges, ne lui coûta qu'un sacrifice bien leger: il n'aimoit point.-- Il est bien de penser ainsi; mais ce qui n'est pas si bien, c'est de s'extasier sur une action beaucoup moins rare, que l'infame ferocité attachée à l'abus de l'infortune d'une femme vertueuse, (*) il faut prendre garde, quand on loue une action honnête, que ce ne soit pas aux dépens de l'humanité, par un entousiasme trop fort. Le vice, sans doute, est beaucoup plus commun, beaucoup plus naturel même, que l'honnêteté, en amour surtout, par une suite des mœurs, veritablement dégradées; mais l'honnêteté n'est point assez rare pour qu'on ne doive pas craindre, par bienséance même, de faire penser qu'elle n'existe plus que dans des êtres extraordinaires, ou tout à fait isolés. Je l'ai trouvée dans le grand monde, & je l'ai vue y jouir de ses droits. Il est vrai que je ne m'etois pas promis, à l'exemple de tant d'autres, de m'en dissimuler l'existence, si je la rencontrois, pour avoir le plaisir de médire.

Je reprens le fil de l'histoire. Adorne, pour jouir en paix de sa place, & de sa victoire,

---

(*) *Beaucoup d'hommes, dans le cas ou se trouvoit Vivaldo, ont été généreux comme lui.*

balança les idées naturelles par les idées refléchies. Il ne vouloit pas le bien par principe de vertu, ou de sensibilité; il le vouloit pour lui, pour goûter le fruit de ses peines, parcequ'il étoit convaincu que dans l'état où la rivalité des individus, la division des partis, l'agitation générale, jettoient la République, tout ce que le génie pourroit combiner pour le bien de l'état, seroit sans solidité. Il pensa donc à lui, & il crut qu'en plongeant la République dans une espêce de sommeil, il jouiroit du moins d'une espêce de tranquillité. Il n'y avoit qu'un moyen pour parvenir à ce but; c'étoit d'admettre également dans les charges, & dans le conseil, les nobles, comme les plébéiens; & d'éloigner par l'exil les citoyens connus par leurs mauvaïses intentions. Il prit ce parti. Il annonça un gouvernement doux par des paroles douces; il flatta quelques personnes qu'on pouvoit séduire, sans pouvoir les rendre honnêtes; & il eut soin de les flatter toujours. Il se composa l'exterieur le plus propre à garantir le rapport de son ame avec sa conduite. Tout cela n'aboutit qu'à lui donner de très-fausses esperances: il n'existoit plus dans l'état d'autre principe, & d'autre mobile que l'intêret personnel, bien ou mal éclairé; quelques passions

qui tenoient de la fureur; le pouvoir du fort sur le foible, de l'esprit sur la sottise, sur l'ignorance, & sur la facilité. Voilà tous les motifs, & tous les moyens par lesquels, & avec lesquels, les partis se heurtant sans cesse, les uns les autres, ébranloient l'état, plus ou moins fortément. Qu'on ajoute à cela une haine constante pour Adorne; & l'on jugera si, malgré les ressources de son esprit, & le mensonge de sa personne, il pouvoit jouir de la paix, ni même la rêver.

Tout le mal n'étoit pas dans les passions. Il étoit aussi dans les lois. Parmi les nouvelles, il y en avoit d'imparfaites, parcequ'elles étoient trop sévéres; & d'injustes, parcequ'elles n'admettoient pas les exceptions. La nature desavouoit les unes & les autres, les dernieres surtout. Les dangers de l'état, & les besoins de la République avoient pu les exiger, mais on avoit eu le temps ou de les abroger, ou de les adoucir; on avoit entendu les avis des esprits éclairés, & les murmures de ceux qui n'ont jamais d'avis, parcequ'ils ne pensent pas, mais qui *crient*, pour ainsi dire, l'opinion qui condamne, sans en connoître la justice; & jamais on n'avoit voulu attacher aucune reflexion à ces objets, devenus très-importans par

la plainte générale qu'ils occasionnoient. Adorne avoit été vivement & vainement pressé de s'en occuper. Son indifference paroissoit de l'opiniatreté, & grossissoit, chaque jour, le nombre de ses ennemis. Aucun des mécontens ne s'etoit cependant encore expliqué par la révolte. Ce moment, dont le retardement étonnoit les gens qui savent prévoir, mais qui ne veulent jamais troubler, ce moment arriva, & les suites en furent sérieuses. On vouloit sévir contre un citoyen qui ne s'étoit pas conformé à une de ces lois, (on ne dit pas laquelle) mais qui n'étoit nullement coupable, parcequ'il avoit été dans l'impuissance physique de la suivre; & qu'il en avoit donné toutes les preuves que la sévérité la plus outrée auroit pu exiger de lui. Malgré la protection de fait qu'il trouvoit dans la nature, & dans la raison, un conseil particulier, qu'Adorne avoit nommé pour le juger, étoit résolu à le condamner. Cet homme étoit timide. Il subissoit dejà son arrêt par sa résignation : mais il avoit un ami. Un ami courageux est le ciel même pour l'innocence intimidée. Cet ange tutélaire, [car il le fut bientôt] avoit une ame forte, un esprit élevé, la voix de la conscience, le front & l'œil de la sécurité. Il savoit que dans une

République, indubitablement & naturellement, les hommes sont égaux devant la loi; qu'un tribunal ne différe d'une societé honnête, & bien réglée, que parceque la nature prononce dans l'une, & la loi dans l'autre; que conséquemment, dans l'une & dans l'autre, (toujours, sous la protection de l'égalité) on a le droit d'élever la voix, c'est à dire, de hausser le ton, en observant la décence, pour défendre sa conduite injustement attaquée. Cet homme savoit cela, & le sentoit encore mieux: il entraine son ami accablé, au tribunal qui va prononcer sur son sort; & déployant une éloquence formée d'idées senties, qui n'avoient peut-être jamais été développées dans un discours public, il dit, après avoir obtenu la parole.

Citoyens magistrats

Animé par le zéle, rassuré par la verité, encouragé par l'espérance, je viens présenter l'amitié malheureuse à l'humanité; & l'humanité blessée à la justice. Si ma voix ose s'élever contre des décrets, c'est que la nature commande les exceptions; & que la premiere loi dans l'univers est celle de la nature. J'offenserois les sages qui m'entendent, si je craignois de me mesurer avec eux par la pensée, quand ma pensée est juste. Sans doute, c'est pour

être équitables qu'ils pensent eux même; sans doute, c'est parcequ'ils sont équitables qu'on les écoute. Si la cause que je soutiens est juste, voilà l'égalité établie entre eux & moi. Il n'y a de différence entre nous que le grand avantage, & le délicieux plaisir de pouvoir prononcer un arrêt qui doit les flatter eux même par sa justice, quand je suis réduit à le solliciter.

Citoyens respectables & respectés, périsse la parole, qui est le lien des sociétés, avant que je la souille par l'artifice de l'esprit. Dans son institution bienfaisante & sacrée, elle ne fut donnée qu'à la verité, pour interprêter la nature, & pour éclairer la justice. L'art est le besoin de la chimére, l'invention de la vanité, & le crime de l'imposture: nous ne puisames jamais, mon ami & moi, dans cette source funeste. Gémissans tous deux, nous sommes vrais tous deux: la sérénité de notre ame devient devant vous le charme de nos douleurs: Mon ami se tait, & je parle, parcequ'à ma honte, je suis moins accablé que lui; mais ma force est dans ma sincérité: si j'avois à vous tromper, la contrainte étoufferoit ma voix; & mon rôle seroit fini....

Alors, d'ami ardent, & même un peu exalté, il devint narrateur tranquille. Il exposa si clai-

rement le fait, & conclut d'une maniere si touchante, & en même temps si forte, qu'il porta l'intêret dans tous les cœurs, & la lumiere dans tous les esprits. Il fallut reconnoître la necessité d'une exception dans la création de la loi; conséquemment l'imperfection de la loi, puisque l'exception n'avoit pas été prononcée. Un arrêt favorable devenoit la suite naturelle d'un résultat aussi simple : il fut rendu, en effet; mais Adorne avoit été d'abord d'un avis contraire, & avoit pensé entraîner les opinions. La sienne, qui, peut-être, n'étoit que l'erreur de son esprit, défendue avec opiniatreté, fut regardée comme le crime de son cœur. Cette faute contribua plus à l'indisposition des esprits, que n'avoient fait plusieurs torts anterieurs, en eux même, plus importans. D'ailleurs elle démasquoit la fausseté de cet exterieur doux & humain, qu'il affectoit depuis sa nouvelle élection. L'homme a qui l'on pardonne le moins l'artifice des apparences, est celui qui l'a imaginé pour détruire une impression justement formée contre lui. C'est vouloir détruire dans les hommes la sécurité de leur jugement, & la vanité attachée à cette sécurité. Il y a peu d'outrages mieux sentis, quand on a manqué son coup.

Adorne eſt donc haï, mépriſé, redouté..... malgré tant d'obſtacles à sa permanence dans le Dogat, il saura s'y conserver, & y exercer même une autorité veritable. On eſt épouvanté des droits de l'esprit supérieur. Cependant le moment de la chûte arrive toujours, quand la partie eſt bien liée contre un homme en place, ou quand, par son imprudence, il fournit de nouvelles armes contre lui. La fortune, d'ailleurs, a ses injuſtices, & ses caprices envers ceux qu'elle favorisa, comme le sexe dont elle eſt l'image; & le malheur d'en être abandonné eſt presque toujours sans remède. On diroit que les ennemis & les rivaux ont un inſtinct particulier pour deviner son inconſtance. Quand le coup d'œil les sert bien, ils frappent des coups hardis, parcequ'ils sont assurés de l'effet. Adorne avoit dans Guarco (à qui l'on veut toujours assimiler Montalde) un ennemi redoutable, parceque son déplacement lui étoit toujours aussi sensible que le premier jour, & que tourmenté par le Démon de l'ambition, il avoit de plus, le génie de la haîne. Ses grands rapports avec le Duc de Milan, Prince vicieux & faux, le mettoient à portée d'exercer ce génie, qui profite si bien de tout. Dejà déclaré par des mouvemens qui n'avoient pas

reussi, & plus animé que jamais par la honte de son mauvais succès, il se préparoit à porter des coups plus certains, & plus terribles. Le Prince Milanois levoit chaque jour des troupes pour lui en fournir de nouvelles. Résolu à devenir le tyran de Gênes, qui refusoit de lui accorder l'honneur qu'elle avoit fait à son oncle, il vouloit punir Adorne de s'opposer aux fers qu'il bruloit de lui donner. Adorne, qui jugeoit de ses intentions par son caractère, & de son caractère, par la facilité qu'il avoit eue de passer à une haine déclarée, après lui avoir temoigné des sentimens bien différens, Adorne qui le méprisoit, conséquemment, étoit loin de vouloir trahir sa patrie pour lui. Mais il voyoit clairement qu'il ne se soutiendroit pas long temps contre des ennemis qui, indépendamment de leurs forces particulieres, avoient encore celle des intelligences exterieures, & interieures. Tous les jours il se voyoit plus contrarié dans ses desseins, plus affoibli dans ses moyens, & plus trompé dans ses esperances. Ces Nobles qu'il avoit cru ramener, en les rétablissant dans le droit d'occuper des places, n'étoient, par leurs prétentions, que des ennemis nouveaux dont il s'étoit environné. Humiliés de partager ces places avec des plébeiens,

ils imitoient dans leur conduite, ces ingrats superbes qui se vengent d'un service, plus que d'un refus, lorqu'il n'est pas rendu au gré de leur orgueil. Les plébéiens, de leur coté, ne lui pardonnoient pas, d'avoir dérangé l'ordre dont ils avoient payé si cher l'etablissement. Ils éprouvoient de la part de ces nobles retablis, de ces choses qu'on ne peut ni définir, ni éviter; & dont on souffre plus qu'on ne peut s'en plaindre: ils sentoient aussi qu'un préjugé vainqueur, ou plutôt une justice naturelle conserve à la noblesse, tant qu'elle existe, un respect dont on ne peut se défendre, malgré le rapprochement des personnes par la conformité des fonctions; & comme ce tribut est pénible à payer quand on s'est accoutumè à l'illusion de la superiorité, ils haïssoient Adorne de les y avoir contraints. Enfin, il regnoit dans la ville un trouble, un murmure, une mesintelligence qui formoient pour le Doge un état toujours menaçant; & le danger étoit encore plus réel & plus grand au dehors, puisque des tentatives, & des attaques continuelles, le mettoient sans cesse dans la nécessité d'une défense dont le succés, interrompu une fois, rendoit sa perte inévitable.

Cette situation jettoit quelquefois du desor-

dre dans sa tête. Le mouvement de son esprit agité le reportoit alors à Vénise, près de l'objet dont la tendresse lui avoit fait une domination bien plus douce que celle dont on lui disputoit jusqu'aux illusions. Il écrivoit ses peines à celle qui avoit fait ses plaisirs; & il se plaignoit de l'avoir écoutée lorsqu'elle voulut, par trop de zéle, le replonger dans les abymes de l'ambition; mais la *Signora Maria*, qui joignoit l'esprit d'un philosophe à l'ame d'un grand homme, lui rendoit bientôt le courage par ses refléxions nobles, & fortement exprimées. Tous les genres de bienfaits appartiennent à la beauté courageuse, spirituelle, & sensible.

Rendu à lui même, c'est à dire, au devoir de la fermeté, par les inspirations de cet être sublime, il rassembla toutes les forces de son ame, pour se mettre en état de ne redouter ni l'ennemi, ni lui même. Cet ennemi, c'etoit *Guarco*, puissamment secondé par le Duc de Milan. Les secours militaires, & les ruses politiques furent sa premiere ressource; l'adresse & le courage, dans l'emploi de ces moyens, devoient lui être plus utiles encore. Mais il est une destinée pour le génie même; & l'idée qui naît de ce terrible mot ne s'est que trop souvent réalisée. Adorne songea d'abord à se

faire des partisans importans, dont les intérets se liassent naturellement avec les siens. En définissant chaque jour les hommes, il ne comptoit plus sur leur reconnoissance, ni sur leurs autres vertus; mais il comptoit beaucoup sur l'empire du vil intéret. Dans cette idée il voulut se former un conseil particulier, & conséquemment très-nombreux, de ces nobles que les événemens & les passions avoient fait exiler depuis plusieurs années. On conviendra que l'idée étoit heureuse. Un conseil ainsi composé sembloit l'assurer d'un parti considerable. Tous ceux qu'il alloit appeler avoient des parens, ces parens avoient des amis, & tous auroient bientôt des vues; tous auroient celle de le dominer en particulier, & d'en obtenir des graces. Rien n'étoit plus vraisemblable; & la profondeur de son esprit fut reconnue à la nouveauté de cette combinaison. Un moyen aussi bien conçu n'eut aucun effet. La raison humaine en fut confondue; la haine & l'envie, qui avoient été obligées d'y reconnoître une supériorité d'esprit, en furent ravies. Quelle cause, aussi extraordinaire qu'imprévue, dissipa comme un nuage, une idée qui devoit servir à en dissiper tant d'autres? Je vais la faire connoître.

Tous ces nobles qu'Adorne avoit choisis étoient dirigés depuis leur exil par quelques esprits très-accrédités parmi eux, lesquels s'étoient devoués à Guarco & au Duc de Milan. Ceux ci avoient découvert le projet du Doge, & avoient prescrit un refus formel à tous les autres, en leur dictant la réponse qu'ils devoient faire, lorsque la proposition arriveroit. Cette réponse étoit terrassante. La voici. « Une » ville déchue de son ancienne splendeur, où » le commerce est totalement abandonné, qui » n'a plus d'armée sur pied, & qui est deve- » nue méprisable à tous ses voisins, n'est plus » digne d'être dirigée par un conseil compo- » sé d'hommes honnêtes. Adorne, qui la ré- » duite, plus que personne, à cet affreux » état, peut se faire conseiller par qui il voudra. «

Cette réponse renfermoit une verité terrible; mais Adorne, vif & profond, jugea que cette verité n'étoit pas le motif qui l'avoit dictée. En effet, trente proscrits, à qui l'on offre la liberté & des honneurs, ne peuvent penser tous avec une délicatesse qui devient romanesque. N'y avoit il pas là quelques ambitieux, & quelques citoyens? Les uns voyent l'état en desordre, & veulent rentrer pour le troubler encore; les autres le voyent en danger, & voudroient

voler

volet pour le secourir .... Cette réponse devoit donc avoir une autre cause que l'unanimité des sentimens, & la conformité des coups-d'œil, Adorne qui en étoit fortement persuadé sut en découvrir la source ; & il jugea des ennemis qu'il avoit à craindre, & des précautions qu'il avoit à prendre. Il se hâta de s'assurer d'un grand nombre de bonnes troupes. Les événemens qui suivirent lui apprirent qu'en cela il avoit été très-bien inspiré. Avant d'en offrir les détails, je rendrai compte d'une circonstance particuliere. Elle est à la gloire de ce Doge célébre, ou peut-être à celle de son illustre amie, qui le surveillant de loin, s'occupoit sans cesse à régler son esprit, pour pouvoir s'honorer de l'attachement qu'elle lui conservoit. Grand & heureux principe des femmes assez sensibles pour aimer beaucoup, & assez sublimes pour savoir aimer.

Quoiqu'Adorne fut vivement piqué de la réponse insultante & cruelle qu'il avoit reçue, il se garda bien de la laisser transpirer dans le public. La verité y ètoit, sans doute, extrémément exagérée, la raison n'en prononçoit pas moins la loi du mystére. Premierement parceque cette exagération est toujours la verité pour beaucoup d'esprits qui, avec des in-

tentions, bonnes ou mauvaises, sont capables, au premier mot allarmant, de répandre la terreur partout. Secondement, parceque la maladie d'un état devient très-difficile à guérir lorsque la multitude en est instruite. Le plus grand de ses maux sera toujours la desorganisation : Elle devient inévitable par l'alarme des esprits, la confusion des idées, le desordre des mouvemens, les mauvaises intentions, les sottises du préjugé, même l'imprudence du zéle. C'est donc par une mystérieuse administration que les playes d'un état doivent être fermées, si elles sont ouvertes ; & ouvertes si elles renferment un venin caché, parceque le reméde en indiquant indiscrétement le mal, peut le faire supposer plus grand qu'il n'est, & répandre une plus grande terreur.

Je ne parle point des maux simples, qui ne peuvent être trop connus, non plus que les soins qu'on prend pour en arrêter le cours, parceque cette communication prouve qu'on s'occupe du bonheur public.

Je parle encore moins des maux desespérés. Il est necessaire que la nation entiere en soit instruite parcequ'il faut que sa conviction, son effroi, sa douleur, & sa docilité rendent libre le reméde, toujours un peu violent, qu'on est obligé d'y appliquer.

Hors ces deux cas, les administrateurs obligés de réparer, tombent généralement dans l'excés de l'indiscrétion, aprés avoir vécu dans celui de la negligence.

D'aprés le principe que je viens d'établir, quoique Adorne ne vit point Gênes dans l'état déplorable où on la representoit, il en connoissoit assez le malheur pour sentir la necessité du silence. Mais il agit, au lieu de parler; & même il agit pour lui, pour se conserver à elle, & lui rendre son zéle utile. Ces deux intérêts devenoient indivisibles.

A peine il eut rassemblé des troupes sur la valeur desquelles il put compter, qu'il fut obligé d'en faire usage. Guarco, qui étoit sorti de la ville depuis quelque temps, venoit de se présenter avec douze cens hommes dans la Vallée de Polsévéra. Ce premier mouvement n'eut d'autre suite serieuse que de lui prouver qu'on lui déclaroit veritablement la guerre. Ces troupes furent obligées de reculer, mais un plus grand nombre n'étoit pas loin qui attendoit l'événement pour s'approcher; la réunion eut bientôt lieu; & la petite armée fut alors composée de trois mille hommes de pied, & de cinq cens chevaux: nouveau sujet de gloire pour celle d'Adorne, qui n'étoit guere plus

considérable. L'opidiatre Duc de Milan envoya bientôt de nouveaux secours: des Seigneurs, qui étoient puissans, unirent leurs efforts aux siens; d'autres permirent qu'on levat des troupes sur leurs terres, qui étoient nombreuses & considérables. Lorsque dans la ville on vit une puissante ligue, & de si grandes ressources, on déclara par des mouvemens ses dispositions particulieres; Adorne put juger du grand nombre d'ennemis qu'il y avoit. La politique vint à son secours. Il ne songea plus à combattre, que pour se donner le temps de réaliser l'idée très-sage qu'elle venoit de lui inspirer. Il étoit clair que le Prince Milanôis sacrifieroit tout à la reussitée de ses vuës; il n'etoit pas moins évident que Gênes tomboit dans la servitude, si elle se livroit à un ambitieux avide & cruel; entrainé par cette considération, & non moins animé par sa juste haine pour un homme qui avoit été autrefois son ami, & qui aujourd'hui desiroit si ardemment sa perte, il ne vit d'autre parti à prendre que de donner Gênes à la France. Cette résolution prise, il assembla le peuple, & le harangua avec cette éloquence du moment & du lieu, qui est le grand art de l'esprit, & qu'on peut comparer à un instrument dont toutes les cordes se

répondent, sous des doigts qui connoissent bien la qualité du son, & les effets de l'harmonie : il leur dit avec la franchise la plus imposante, c'est à dire la plus adroite : " Je sais que vous n'aimez ni ma personne, ni mon administration ; & pour vous en punir d'une maniere digne de moi, je serai sincére & généreux envers vous. L'état affoibli, appauvri, ebranlé, déchiré, chaque jour par des fureurs nouvelles, affligé enfin de tous les maux qui peuvent naitre de la desorganisation la plus complette, & la plus invétérée, a besoin d'être secouru, relevé, soutenu par une main puissante. Un petit Prince, qui se croit des moyens parcequ'il a des vices, & du génie parcequ'il a de l'audace, s'est promis de vous subjuguer en feignant de vous secourir. Le téméraire Guarco, des bourgeois insolens, des nobles plus coupables, des intriguans vils, des scélérats connus, un grand parti, enfin, écoutent & secondent ce tyran de la Lombardie. Un Ministre portoit la lumiere & la justice dans son conseil ; il relevoit dans l'opinion publique, par ses vertus, le ministére dégradé par tant de crimes ; il vouloit adoucir cette ame violentée par ses passions, endurcie par ses maximes, & par ses plaisirs même, qui tiennent

de sa cruauté, ce ministre a perdu sa place, parcequ'il contrarioit ses desseins. Livré aujourd'hui à son infame cœur, & à des flatteurs plus infames, il s'environne de tout ce qui est vil dans ses états, & de tout ce qu'il peut corrompre parmi nous, pour vous conduire, par la crainte, à la dépendance: vous perirez par lui, ou il regnera sur vous. Votre orgueil le souffrira-t'il? Ce génie qui étonna le monde par une gloire, & une supériorité si bien acquises, dans tant de genres, ne songera-t'il plus à la posterité, qu'il occupera toujours, quelque parti qu'il prenne? Je n'ai ni le malheur, ni l'injustice de le penser. Je vois vos têtes, courbées d'étonnement, se lever d'indignation, pour lire sur mon front le conseil de l'honneur, & du courage.... Vous me demandez interieurement, si reflechissant mieux, & vous unissant tous, vous pouvez vous suffire à vous même, pour relever & soutenir l'état; ou s'il seroit prudent, pour y parvenir, de recourir à un appui vraiment régénérateur? Ma réponse sera vraie, & simple comme ce discours. La raison est votre oracle, & Charles est votre ressource. (*) Donnez vous à un Roi puissant, & à une nation généreuse. Les grandes maxi-

(*) *Charles VI, Roi de France.*

mes forment l'esprit des grands empires. Un petit Souverain cherchant à s'agrandir, offre des secours pour commettre des horreurs; un grand Prince qui protége, ne veut montrer que des vertus. Essayez du moins de connoître le caractère de Charles, en lui proposant l'honneur dont je le crois digne.

Adorne n'avoit pas fini de parler, que dejà le peuple avoit commencé à se faire entendre. Le Doge voyoit son triomphe; il voulut l'assurer. Citoyens, encore un moment, dit-il, d'une voix plus élevée; mon zéle, dont vous avez douté, place encore sur mes lévres quelques mots qui partent veritablement de mon cœur. Si vous goutez mon avis, j'écris demain en France, & je presse la réponse de Charles. Mon administration finira, de droit, s'il accepte. Je vous verrai heureux; vous deviendrez plus juste à mon égard, car le bonheur améne la paix de l'esprit, souvent les sentimens du cœur. Si vous pensez autrement que moi, je demande de me retirer, à l'instant même, & d'aller me consoler dans la retraite du malheur de vous être devenu inutile, après le malheur plus grand & plus sensible, de vous avoir été suspect. «

Le peuple répondit par des acclamations qui alloient jusqu'aux transports. Cette fureur très-

caractêristique ne fut pas démentie, le lendemain, par le caprice qu'on pouvoit craindre. Le calme s'établit, & se soutint. Quelques personnes voulurent remuer: on les fit taire par la menace, ou par des moyens plus réels. Le Duc de Milan s'intrigua; & ses complices acheverent de le compromettre, en manifestant par la bassesse de leur conduite, la bassesse de ses sentimens; il fut déjoué par le génie, arrêté par le courage, & puni par le mépris. On vit [ce qui ne surprendra jamais] la terreur de plusieurs coupables passer dans l'ame de beaucoup d'autres; & les antichambres du Doge se remplir de ces êtres téméraires & vils, s'exposant sans cesse aux chatimens sans pouvoir connoître le repentir; & passant impudemment, & lâchement, de la perfidie à l'adulation. Le Doge, qui vouloit les épargner tous, évita de se laisser aborder.

Il avoit écrit. La réponse ne se fit pas longtemps attendre, & justifia sa démarche. Tous les Historiens s'accordent sur ce point. „ Les » offres faites à Charles, disent ils, furent » acceptées par lui. Les principales conditions » étoient que les Gênois reconnoîtroient ce » Monarque pour leur Souverain, & lui prê» teroient obeissance, sauf les droits de l'em-

» pire, s'il en existoit; que le Roi enverroit à
» Gênes un Gouverneur François, pour régir
» l'état, conformément aux lois Gênoises, &
» conjointement avec un Conseil que les Gê-
» nois nommeroient, lequel seroit composé
» également de nobles, de plébéiens, de Guel-
» fes & de Gibelins; mais dont le chef seroit
» necessairement de la faction Gibeline; qu'en
» l'absence du Gouverneur le Conseil pourroit
» décider, comme si le Gouverneur étoit pré-
» sent; que le Roi ne pourroit mettre aucu-
» ne taxe sur l'état de Gênes, ni toucher aux
» anciens impôts, dont le revenu appartien-
» droit à la République; qu'en cas de schisme,(*)
» le Roi ne pourroit contraindre les Gênois à
» reconnoître un Pape plutôt qu'un autre; que
» tout ce qui concernoit le gouvernement de
» l'état de Gênes seroit règlé dans le Conseil;
» qu'on remettroit au Roi dix forteresses; (qui
» furent spécifiées dans le traité) que le Roi
» s'obligeoit à faire, dans l'espace de quatre
» mois, tous ses efforts pour retablir l'état de
» Gênes dans toutes ses possessions; que le
» Roi & les Gênois auroient les mêmes amis,
» & les mêmes ennemis, sauf les obligations

(*) *Ce cas existoit pour lors.*

» contractées par les traités précedens ; enfin
» que le Roi ne pourroit disposer de la souveraineté de Gênes, ni la céder à personne. „

AN. 1396. Ces conditions furent signées le 25. d'octobre 1396, par les Commissaires que le Roi envoya à Gênes, les Sires de *Sassenage*, & *de Vignacourt*, chevaliers ; & *Arnould Boucher*, trésorier des guerres. Les Gênois les firent signer, de leur coté, par deux Secretaires d'état ; & le 27. Novembre, Adorne remit solemnellement aux Commissaires François, les marques de sa dignité. Les Commissaires le nommerent aussitôt, lui même, Gouverneur de Gênes pour le Roi, jusqu'à ce que l'on en eut envoyé un de France ; & il prêta serment en cette qualité.

La concurrence, & les prétentions finissent par la succession des événemens, ou par les vicissitudes de la fortune ; mais la haine se perpétue par les souvenirs, par l'orgueil, par le vice attaché à certains caractêres d'esprit. Jean Galéas, & Guarco avoient une ame & un esprit de cette trempe. L'opiniatreté de leur conduite envers Adorne le prouva évidemment. Sans espoir de retirer aucun fruit solide de l'avantage que quelque lâche surprise pourroit leur procurer, ils eurent l'audace de

faire encore quelques tentatives hostiles ; mais Adorne n'étant plus Doge n'étoit plus haï ; disons mieux, Adorne Gouverneur pouvoit être à craindre ; & il trouva des défenseurs parmi des Nobles qui avoient été ses ennemis. Les Spinola, & les Fiesques étoient de ce nombre.

Enfin Valeran de Luxembourg, Comte de Ligny, & de St. Pol, & Pierre Farnel, Évêque de Meaux, envoyés par Charles, arriverent à Gênes le 18 de mars 1397. Adorne remit sur le champ sa place à Valeran de Luxembourg ; & lui cédant, en même temps, le palais, demeure ordinaire des Doges, il se retira dans sa maison. Le même jour il écrivit à la *Signora Maria* une lettre, dont le caractère philosophique & vrai, la rend digne d'être rapportée. AN. 1397.

„ Je viens de me débarasser de tout ce qui me séparoit de vous. Combien il me devient facile de juger la vanité de l'ambition ? Rapproché de la nature par le souvenir de mes travaux, de mes peines, & de mes plaisirs, je compare les deux situations où je me suis trouvé, & j'en vois l'extrême différence. Le soleil de la gloire est toujours environné de nuages que ses rayons ne peuvent dissiper ; le jour pur du bonheur répand sa clarté dans

notre esprit, & dans notre ame : nous voyons si bien autour de nous, dans l'objet qui nous enchante, & dans nous même, que le charme des plus petites conséquences, s'offre à notre vue dans l'éloignement des lieux, & dans la succession des jours. J'ai payé les avantages de l'experience par le tourment des épreuves : desabusé aujourd'hui, rien ne me reste plus de ces honneurs que j'ai achetés si cher ; & tout me reste du bonheur que je trouvai dans vos premiers aveux. Tout ce que j'ai fait pour m'en rendre digne eut sa récompense dans les gradations d'une félicité toujours plus réelle, & toujours mieux sentie ; & tout ce que j'imaginois pour m'assurer le vain bonheur que j'avois rêvé, l'éloignoit de moi d'avantage. La fortune, en me favorisant me donnoit des rivaux qui toujours trouvoient l'art de la rendre infidelle ; vous écartiez ceux que me faisoient vos charmes ; vous desesperiez ceux que vous ne pouviez éloigner ; & s'il s'en présentoit d'assez adroits pour échapper à la rigueur de vos aveux, du moins ils languissoient dans les tourmens du silence ; & ma sécurité n'étoit point troublée.

Je resterai encore quelque temps ici, malgré moi. On m'y croit necessaire pour l'établissement de l'autorité, que l'on veut fonder abso-

lument sur la justice ; c'est à dire que l'on veut acquerir des connoissances dont on manque presque toujours quand on gouverne. Pour les donner exactes, il faudra tracer de tristes tableaux. Gênes est dans un état de dégénération qui ne peut laisser l'espoir de son rétablissement qu'à ceux qui, étant étrangers, ne sentiront le mal qu'à demi, conséquemment ne le verront pas tel qu'il est. C'est ici un temperamment usé par les remédes, autant que par les maladies. Les ressorts intérieurs ne jouent plus ; le ton est perdu. Une constitution prodigieusement forte a occasionné quelques miracles en ce genre. Un génie tutélaire viendra peut-être, qui ramenera ces forces, ces vertus, ces grands avantages, ce bel ordre, & cette émulation qui multiplioient les richesses, & les exemples. Mais ce ne sera pas un Gouverneur étranger qui rendra ce service inappréciable. J'ai proposé ce moyen, parceque je voyois un impudent médiocre prêt à mettre Gênes aux fers ; j'ai prétendu sauver ma patrie, non la guerir. Un grand Roi ne pensera pas comme un petit tyran : Mais ce qu'il faut en attendre se bornera à avoir evité le mal que je devois craindre. Les François sont généreux, mais vains, legers, & faciles. La noblesse leur donne la vanité

plus que la vertu. Un Gouverneur François se laissera gouverner par les plaisirs, par les flatteurs, & par les femmes. Il punira les horreurs, mais il causera des abus ; un aimable desordre lui paroîtra un lien de plus dans la societé : plusieurs de leurs Philosophes ont pensé que la gaieté des plaisirs donnoit l'exclusion aux vices. Cette idée peut n'être pas très-fausse dans un pays où regne la frivolité par le caractère des esprits ; mais à Gênes, où les mœurs tiennent à la constance du travail, au serieux des formes, à la rigidité des maximes, à l'uniformité des manieres, si la réforme s'introduisoit sous les traits d'une aimable folie, vous verriez bientôt un peuple entier frappé, pour ainsi dire, de l'air d'un climat plus vif, passer de l'ivresse de tous les plaisirs, à la fureur de tous les excès. „

„ Je n'ai donc pas envisagé le moyen que je proposois comme un reméde à nos maux. En le considérant en lui même, je l'aurois plutôt regardé comme un mal de plus, & même le plus grand. Mais j'ai voulu détourner un torrent qui alloit ravager nos terres ; & je me suis moins occupé de nos mœurs, pensant d'ailleurs que les François, qui malgré leurs qualités heureuses & brillantes, manquent sou-

vent de l'art & de l'intention de conserver les sentimens qu'ils ont d'abord fait naître, forceroient bientôt les Génois à reprendre leur indépendance; & que quelque bon patriote leur inspireroit le moyen de devenir aussi bons législateurs d'eux mêmes, qu'autrefois ils auroient pu l'être des autres. „ (*)

„ Voilà un compte exact de mes motifs. Je vous les soumets : J'attendrai pour les juger qu'ils m'ayent attiré de votre part, ou des louanges, ou des reproches. J'ai voulu faire le bien, mais vous êtes faite pour voir le mieux — Je volerai vers vous dès que je serai libre. Vous pensez bien que je ferai tout ce qu'il faudra pour l'être bientôt. Ils reviendront donc ces jours si beaux? Ils renaîtront ces momens que je regardois comme les plus doux, près de l'objet unique à qui je les devois? Pardonnez moi d'oser les desirer à mon age. „

Adorne ne jouit point du bonheur qu'il se promettoit. Les intêrets de la patrie, & les desirs du Gouverneur le retinrent beaucoup plus qu'il ne l'avoit imaginé. La peste survint à Gênes; il fut attaquè de cette maladie, & il en mourut. Il y a long temps que ses actions nous AN. 1398.

(*) *Cette révolution arriva un siècle après. Il est inutile de nommer le heros citoyen qui s'immortalisa par ce bienfait.*

occupent ; elles ont fait assez connoître son caractère. En voyant sa mort si rapprochée du moment où il se promettoit de jouir de ce bonheur, dejà si grand quand on le doit à la raison, mais toujours plus parfait quand on le doit à la beauté, on plaint le sort de l'interessante *Pisanni*. Il eſt cruel de perdre un ami dont on a perfectionné les idées, & modéré les passions, au moment qu'on alloit jouir du prix qu'on attachoit à son ouvrage.

Le calme regna pendant quelques mois dans Gênes, par les soins des représentans du Souverain qu'elle s'étoit donné pour se le procurer. Mais l'incorrigible, le malhonnête Guarco ne vouloit point de cette paix qui plonge dans le néant un homme qui n'a plus de génie, quand le peuple n'a plus de fureur. Il vouloit remonter cet inſtrument des vices & des vengeances des particuliers hardis, ou des hommes considérables. Il se sentoit trop foible, réduit à ses propres forces : Il voyoit dans la retraite ce Montalde toujours chéri de la multitude, & beaucoup plus qu'il ne l'avoit jamais été, parceque le parti qu'il avoit pris eſt toujours imputé à la beauté de l'ame, plus qu'à la sagesse de l'esprit. Il va trouver l'honnête solitaire, & lui parle avec tant d'art, d'energie

&

& d'opiniatreté, que cet homme foible, né pour vivre toujours entre la séduction & le repentir, céde enfin au torrent qui l'entraîne. Voilà le moment où il reparut sur cette scêne, dont quelques Historiens n'ont jamais voulu qu'il fut sorti.

Dès qu'on le vit, la tranquillité ne subsista plus. Elle n'avoit existé que par le défaut de mouvement. C'étoit le repos non la paix; l'inaction, non le calme; encore moins l'intelligence & l'harmonie: les partis n'étoient point dissipés; un moment pouvoit ramener le trouble & la violence: Ce moment vint.

Céva D'Oria, excellent citoyen, avoit appaisé les troubles dans la riviere de Levant, & Boucher avoit réduit à l'obeissance les mutins armés dans celle de Ponant. La République, enfin, au bout d'un mois, avoit recouvré toutes les places qu'elle avoit perdues. Il ne restoit plus qu'à rétablir l'autorité des lois excessivement affoiblie par la licence des guerres interieures. Ce travail indispensable n'offroit pas plus de difficulté que la restitution des places. Un peuple rentre dans l'ordre comme il en sort. Sa docilité est égale à son impétuosité. Il faut le *moment*, qui ne paroît qu'un *mot* aux esprits ordinaires, mais qui est tout, avec

un peu d'adresse & de conduite à son égard. Pour retablir l'ordre, on créa, outre le *Podestat*, un capitaine de justice qui devoit juger prévotalement les gens sans aveu, car c'est eux, toujours, qui causent le plus grand desordre, & commettent les plus grands crimes dans le desordre. La raison en est simple. Voués à l'infamie, & familiarisés avec le meurtre, ils touchent à l'intrépidité par le mépris de l'opinion publique, & à la scélératesse par le mépris de la mort: quelques uns y ajoutent la haine invincible pour l'humanité.

Les exécutions qui suivirent cette poursuite, faite avec beaucoup d'exactitude, intimiderent les êtres qui forment la foule, & qui ne sont que ce qu'on les fait. On commençoit à respirer. Les travaux reprenoient leur cours; le commerce perdoit la crainte; les arts sortoient du repos; Gênes renaissoit, & devoit bientôt reprendre sa supériorité. La peste, ce terrible fleau,
AN. 1398. la replongea dans l'abyme d'où elle sortoit, non par les ravages qu'elle causa, mais par deux événemens auxquels elle donna lieu. Le Comte de St. Pol se retira, & Montalde commença à agir.

Le Comte de St. Pol, très-grand Seigneur en France, favorisé par la nature, couronné

par la gloire, étoit partout un homme considérable, & un homme à craindre, si revêtu du pouvoir, il avoit à s'en servir. Guarço & Montalde disparoissoient devant lui; d'un coup d'œil il pouvoit les juger; d'un mot il pouvoit les perdre. L'Évêque des Meaux n'avoit aucun de ces avantages. L'Apostolat n'est point une fonction imposante, il est un exercice saint: si son éloquence, dans certains cas, ne rencontre pas la pieté, elle peut faire sourire l'esprit. Le guerrier menace, & il est craint; le prêtre menace, & il peut être moqué; son succès du moins dépend des circonstances: le guerrier les a toutes pour lui. Le langage de ces deux états, dans les mêmes fonctions, doit donc être différent; & cette différence réduit l'esprit à être sans autorité, quand il parle à des êtres qu'on ne peut arrêter que par la crainte. Le départ de St. Pol fut donc un très-grand malheur pour la République.

Dejà *Bertoloti*, rebelle par mécontentement, ou conspirateur par ambition, mais dangereux sous les deux aspects, par un courage féroce, a paru avec six cens hommes de pied, dans la riviere de Levant: l'Évêque envoye le Capitaine de justice pour leur donner la chasse; ils prennent la fuite, mais ils se retirent dans le fort

de Cornelia. Ils demandent du secours au Marquis de Malespine, qui eſt leur voisin; le Marquis en accorde: avec ce renfort ils reviennent sur le Capitaine. La fortune se déclare en leur faveur: il tuent le chef, & dissipent la troupe. L'exemple eſt suivi dans Gênes: la discorde y rallume son flambeau; & ses mouvemens très-vifs s'y fondent sur des plaintes très-graves. Deux ont pour objet la création de la place de Capitaine de juſtice, & la préference, vraie ou fausse, accordée aux Guelfes sur les Gibelins. L'Évêque, qui n'a pas même le courage de l'Église, s'effraye, & céde, au premier mot. La place de capitaine (une des plus necessaires) fut supprimée; & pour n'être plus soupçonné de préférer un parti à l'autre, il temoigna tant de froideur à tous les deux, & laissa si bien deviner son motif, qu'il s'attira leur mépris, plus conséquent que leur inimitié, car en ose moins avec le supérieur qu'on haït, qu'avec celui qu'on méprise, ce qui prouve que de tous les hommes qui gouvernent, le plus sot eſt le plus funeſte. L'Évêque, une fois defini, on se permit tout ce que sa foiblesse ne lui permettoit pas d'empêcher. Il recourut aux lumieres du Sénat, qui reſté sans fonctions depuis long-temps, étoit necessairement sans au-

torité, & ne pouvoit donner que des conseils. Ces conseils, modérés par sa prudence, & affoiblis par le caractère de l'Évêque, n'étoient rien moins qu'un reméde à un grand mal, parcequ'ils annonçoient, qu'avec un peu plus d'audace on pouvoit compter sur l'impunité. En m'exprimant ainsi, je crois annoncer jusqu'aux scènes de sang qui marquerent cette desastreuse époque. Le pis de tout étoit la futilité des motifs, plus méprisable que la cruauté des sentimens, dans les principaux chefs de l'insurrection. Il y a des esprits qui rêvant une réforme qu'ils ne peuvent pas procurer, employent des moyens que l'iniquité pourroit disputer à la folie, & font beaucoup de mal avec des intentions honnêtes : ce sont des insensés que conçoit très-bien celui qui sait jusqu'où peut aller l'entousiasme de la patrie, & même celui de la vertu. Mais l'égoïste qui peut bruler un nouveau temple, ou tel autre chef d'œuvre de l'art, pour devenir fameux ou important, est un monstre qu'on ne peut concevoir que parcequ'on en voit; & il y en avoit beaucoup à Gênes dans le temps dont je parle. Ils étoient répandus dans la bourgeoisie, comme dans la noblesse.

L'Évêque de Meaux ayant vainement invo-

qué la raison du Sénat, ou plutôt la raison du Sénat ayant vainement inspiré l'Évêque contre des gens sans raison, il sentit qu'un état aussi passif, que le sien, compromettoit la dignité de son maitre, & qu'il falloit ou se fâcher, ou partir. Pour éviter l'embarras que l'alternative pourroit lui causer, il se fâcha, & il partit. Le brave, l'honnête D'Oria, nommé plus haut, ayant prévu le coup, avoit voulu l'empêcher, en lui parlant avec autant d'onction que de respect pour le Roi de France. Au dernier moment, même, il vint le trouver dans son palais, où il avoit été offensé; & ses représentations eurent tout le caractère de son ame; mais le Prélat, ferme parcequ'il partoit, & éloquent parcequ'il étoit devenu ferme, lui repondit: non monsieur, je ne compromettrai pas plus long-temps la dignité de mon maitre: ce n'est pas ici une simple émeute populaire; tous les citoyens prénent également parti; je vois que ceux que leur rang & leur naissance séparent de la foule, & s'offenseroient si on leur disputoit le droit de s'opposer aux emportemens d'un peuple aveugle, sont eux mêmes à la tête des factieux: mon palais n'a pas été respecté: peu s'en est fallu qu'on ne se soit porté à des extrémités contre ma personne.

Résolu à ne les pas attendre, j'abandonne les Gênois à leurs fureurs; puisque leurs intérets leur sont moins chers que leurs passions, il faut leur laisser le coupable plaisir de servir d'exemple aux peuples qui pourroient s'égarer comme eux.

D'Oria fit en vain de nouveaux efforts pour l'engager à rester : il sortit, presque sur le champ, du palais, & s'embarqua pour Savonne, d'où il repassa en France. Quoiqu'il n'eut été à Gênes qu'une espèce de phantôme, sa présence avoit cependant contenu ces êtres qu'on entraine, & qu'on ne corrompt point; & beaucoup d'autres qui ont le cœur mauvais avec l'esprit timide. On présume qu'après son départ la digue fut rompue, & le débordement extréme? D'Oria l'avoit prévu, & se sentoit réduit à l'unique ressource d'engager Montalde à épargner sa patrie menacée du dernier malheur. Mais ce moyen, facile à employer, parceque Montalde écoutoit volontiers les esprits honnêtes, lui fut enlevé par sa mort inopinée. *Guarco* ne fut pas accablé de ce coup parceque son intrigue étoit formée. Il avoit tiré de son nom beaucoup plus que de son caractère; & le nom d'un homme qui a été cher à la multitude subsiste toujours assez,

après sa mort, pour qu'il puisse servir à animer le parti dont il avoit la faveur. Ce parti étoit celui des Gibelins, dejà si puissant, & toujours supérieur à celui des Guelfes. N'étant plus retenus par aucune considération, & connoissant tous leurs avantages, ils se saisirent des tours de l'arsenal ; & moyennant cette précaution, les voila maitres de tout le port. Le Guelfes alors se trouverent renfermés dans les limites de leur quartier, où ils furent bientôt obligés d'opposer la constance aux besoins, aux dangers, aux insultes, & aux bravades, toujours plus insupportables que des maux plus réels. L'honneur n'est jamais sans ressource, parcequ'il n'est jamais sans génie. Dans l'affreuse extrémité, où ils se voyent réduits, ils penserent à se procurer des secours étrangers. Ils conservoient des intelligences au dehors ; ils y recoururent ; & malgré leur malheur ils trouverent quelques amis fidéles. Mais les Gibelins, instruits de leur démarche, suivirent leur exemple ; & comme ils avoient pour eux la fortune, & qu'elle est le thermomêtre de l'amitié, ils obtinrent des secours beaucoup plus considérables. La différence de situation étoit telle qu'il falloit que les Guelfes succombassent, & périssent dans un premier combat. *Cossa*, Na-

politain, qui accompagnoit un Légat que le Pape envoyoit en France, passant par Gênes comme lui, fut touché du déplorable état d'une République où les passions les plus cruelles avoient pris la place des vertus les plus estimables; & dont le terrein souvent ensanglanté, n'offroit plus qu'une arene, où la haine implacable ne regrettoit que les meurtres qu'une heureuse défense déroboit à sa fureur. Ce Napolitain, dont on a conservé le nom avec justice: n'est pas designé par son état: peut être en suivant un Prince de l'Église, avoit-il les foiblesses d'un homme du monde; peut-être n'avoit il pas la pieté, mais il avoit la pitié: ce n'étoit pas cette pitié si souvent stérile, quoiqu'elle aille jusqu'à l'attendrissement; ce ne furent pas conséquemment ces phrases que l'oreille flattée porte au cœur pour l'abuser; il savoit qu'on ne parle point aux passions comme on parle à l'esprit; qu'on doit agir plus qu'on ne parle, quand ces passions sont excitées sans cesse par l'éloquence de la colére, ou l'artifice de l'intrigue: Il dit, & il fit tout ce qu'il falloit pour se faire entendre, & se faire respecter. Les deux partis sentirent ce pouvoir qui est dans l'ame, cet ascendant qui est dans la vertu, quand l'une & l'autre n'al- AN. 1398.

térent point la sublimité de leurs fonctions par un zéle mal entendu. Ce fut l'union touchante, puissante, & presque irresistible de la pitié & de la raison; de l'énergie & de la noblesse. Le plus difficile & le plus doux de tous les triomphes en fut le fruit.

Cossa partit heureux, & l'état parut l'être; un préjugé flatteur trompa ceux même qui devoient bientôt prouver qu'on trace des caractêres sur le sable, quand on fait des impressions sur des cœurs alienés, ou corrompus. La guerre recommença, non moins vive, & incessamment plus terrible, entre les deux partis: il faut dire quelle en fut la cause. Les Guelfes s'imaginant que le Podestat qui étoit alors en charge vouloit livrer le palais à leurs ennemis, se saisirent de sa personne, & employerent le moyen odieux, & necessairement bas dans cette circonstance, des tourmens redoublés, pour s'assurer d'un fait qui ne pouvoit jamais être d'autant de conséquence, que l'horreur de leur procédé. Les Gibelins excités par plusieurs sentimens reunis prirent, à l'instant, les armes; il y eut entre les deux partis un combat fort sanglant, aux portes du palais, auxquelles ils mirent le feu. Pour comble de maux, l'incendie dirigé par le vent, se

communique à trente maisons voisines, qui furent toutes consumées. Quoique la lassitude, les besoins, & le nombre des morts les obligeassent quelquefois à suspendre leur fureur, les combats, plus ou moins, terribles, n'en durerent pas moins depuis le 2. d'aout 1398, jusqu'au premier de septembre. Une faction rompoit les barrieres de l'autre. Quand elles pouvoient pénétrer dans leurs quartiers respectifs & successifs, & qu'elles obtenoient assez davantage pour agir au gré de leur ferocité, elles l'exercoient sur les maisons, sur les palais, sur les édifices. En moins de trois semaines plusieurs rues furent pleines de décombres jusqu'à l'engorgement. Une circostance plus triste à raconter que la démolition des palais, c'est la mort de la plupart de ceux qui en étoient possesseurs. Ceva D'Oria, Conrard, Ansaldo Grimaldi, Vincent & Nicolas Cataneo, Jeannetin Grillo, & Lucas Salvagno, étoient de ce nombre. On assure que la perte causée par l'incendie, & les diverses démolitions, étoit telle, qu'un million d'or n'auroit pas suffi pour la réparer. Parmi les refléxions que je fais & que je me prive d'écrire, il en est qui s'offriront à plusieurs esprits, lesquels me sauront mauvais gré de ne les avoir pas faites, ou de ne

AN. 1398.

les avoir pas écrites. Qu'ils ne prononcent pas. Il eſt un meilleur juge que l'opinion. Braves Gênois, qui pérites ainsi par la main de vos freres, si je m'honore de resiſter à la reflexion, je m'honore bien plus de ceder au sentiment. Helas! Je suis parmi vos descendans; ils me lisent; je leur arrache un soupir; il eſt bien juſte que je le partage. Puisse votre mort malheureuse, & perdue pour la patrie, que vous dechiriez, leur apprendre à ne mettre jamais leur honneur qu'à combattre pour elle. L'orgueil vous abusoit. Formé des idées de l'honneur, que vous définissiez mal, il jouit longtemps d'un empire usurpé sur lui: la verité, qui tous les jours détruit les préjugés nuisibles, vous a enfin éclairés; l'honneur subsiſtera parmi vous, dans toute sa pureté, avec la sagesse,

Charles VI., sur le rapport de l'Évêque de Meaux, à son retour en France, crut juger bien les Gênois en les envisageant comme une nation très difficile à gouverner; & il fut tenté de renoncer à une souveraineté qui dejà avoit si bien trompé ses esperances. Son conseil ne pensa pas comme lui. Il étoit cependant possible que l'esprit d'independance fut devenu celui des Gênois, par l'habitude de se revolter;

mais c'étoit une maladie ; & le reméde n'en étoit pas impossible. Ce peuple, dont les travaux & les victoires avoient rendu le nom fameux, seroit-il parvenu à ce degré de gloire & de richesse qui avoit fait le desespoir de ses rivaux, si l'amour de l'indépendance, le mépris des lois, & la haine de la discipline avoient formé son caractère ? L'amour ardent pour son païs, qu'il avoit tant prouvé par son ardeur à en reparer les pertes, à en défendre les droits, à en relever le lustre, auroit il subsisté, si, indocile au joug, detestant des supérieurs, méprisant l'autorité, il avoit été porté à l'insurrection par le caractère ? On ne tient point au lieu de sa naissance quand on n'en respecte pas les maximes, qu'on n'en suit pas les usages, qu'on en fronde aveuglément l'administration : rien de tout cela n'arrive quand on y tient. L'attachement, dans ce cas, prouve donc la docilité naturelle. Mais un peuple peut être fier, quoique le patriotisme, le travail, les mœurs le disposent à la soumission, & à l'amour de l'ordre ; il le sera même par une conséquence de cette disposition, parcequ'il sentira les égards, les ménagemens dont elle le rendra digne ; il pourra, au contraire, ne plus obeïr quand ce droit sera trop méconnu. C'etoit ce que le peu-

ple de Gênes avoit éprouvé pendant long-temps. Ces Doges orgueilleux, vicieux, souvent bas, plus souvent cruels que l'intrigue élevoit, & renversoit, n'étoient certainement pas faits pour être respectés : étoit il naturel que leur administration le fut ? Il falloit donc remonter au principe, à la source des causes, pour juger des effets. C'est ce que Charles VI. ne pouvoit pas faire ; c'est ce que son conseil ne fit pas non plus ; mais il jugea qu'un Évéque, qui n'étoit pas d'ailleurs un homme transcendant, n'avoit pas paru assez imposant à des hommes mal disposés à obeïr, pour obtenir plus de considération & de succés. Il fut decidé qu'on enverroit un Gouverneur pris dans l'ordre des magistrats, dans cet ordre où la raison se trouva si souvent unie à l'esprit, l'esprit à l'équité, & l'équité au courage : cette idée, bonne en elle même ; se trouvoit contrariée par les circonstances ; & les circonstances doivent être la base de tous les jugemens, & de toutes les résolutions. Un peuple qui n'obeissoit plus aux lois du Sénat, devoit avoir de l'éloignement pour un homme de robe ; un conseiller d'état n'étoit pour lui qu'un Senateur de plus. Les suites le prouverent bientôt. J'en détache un événement particulier, parcequ'il peut meriter par sa sin-

gularité d'être cité. Un D'Oria, né guerrier, comme la plupart des hommes de ce nom que j'ai cités, né téméraire & méprisant, tandis que les autres avoient été souvent aussi honnêtes que braves, un D'Oria, dis je, surnommé Conrad, ayant une galére à lui, s'embarque avec quelques citoyens résolus, pour aller surprendre *Varragine*, appartenante à la République, & en vient à bout : c'étoit une gaieté, sans doute ; des plaisans pouvoient en rire, mais un Gouverneur devoit s'en fâcher. Il envoya huit cens hommes par terre pour reprendre cette place ; & deux galéres eurent ordre d'aller couler à fond celle qui avoit porté le railleur. Les deux ordres furent exécutés avec succés, & D'Oria arrêté, fut reconduit à Gênes. On ne dit pas s'il rit en revoyant l'homme dont il s'étoit moqué ; mais d'autres durent rire. On sait que la temerité, surtout dans le genre comique, aura toujours des partisans. Le Gouverneur fit mieux qu'eux tous. Il dédaigna de punir, pour ne pas échauffer : c'étoit doublement prendre le parti de la raison ; car en ne séparant pas la folie de la témérité, il falloit faire trancher la tête à un homme qui respectoit assez peu la France, pour s'oublier à ce point avec son representant.

L'exemple de D'Oria ne fut pas imité; mais l'ordre n'en fut pas mieux établi; le peuple se ligua encore contre les nobles. Une troupe nombreuse d'artisans se reunit dans l'Église des Augustins, (car c'étoit toujours dans ces lieux consacrés aux exercices qui doivent rendre les hommes meilleurs, que les hommes s'assembloient pour s'exciter à devenir plus méchans.) Le but de cette assemblée étoit de décider pour la vingtieme fois, que les nobles n'auroient aucune part au gouvernement; que toutes les charges seroient données aux bourgeois, & qu'on ne tireroit plus les anciens que de l'état populaire: c'etoit une sottise de plus, produite par le motif toujours subsistant, de l'envie, de l'oubli des principes, & des convenances. Assurément je suis très-loin de croire que des bourgeois ne puissent être des hommes très-instruits, très-pensans, très-capables de remplir les fonctions dont la reunion forme l'administration; mais ces êtres la ne devoient pas être communs, dans un temps où la vraie éducation étoit nécessairement assez rare: la noblesse née avec plus d'avantages pour se la procurer, & peut-être avec plus de disposition pour en recueillir les fruits, y avoit donc un droit plus naturel. Elle avoit abusé des titres

qui obtiennent la considération, & la confiance; on vouloit l'humilier, la punir, la mettre hors d'état de se faire craindre: c'étoit peut-être fort bien fait; mais le reméde imaginé pour réparer les maux qu'elle avoit causés n'en devenoit pas plus raisonnable; l'humiliation de la noblesse ne rendoit pas la bourgeoisie plus capable de gérer l'état; on satisfaisoit une passion, & l'on croioit remedier à un mal. Combien d'erreurs de ce genre reproduites par l'histoire! Il y avoit eu des momens où l'on avoit senti qu'en excluant la noblesse on tomberoit dans un abus par un autre; & l'on avoit imaginée le mélange des deux états. Cette idée illusoire n'avoit pas trompé long-temps. Son mauvais succés n'avoit pas empéché qu'on y fut revenu dans d'autres momens; & toujours il avoit fallu en reconnoître l'erreur, en effet, comment la haine contre la noblesse, une fois établie, des bourgeois, & des nobles auroient ils pu vivre ensemble dans cette paix des esprits qui fait l'accord des idées? Comment la noblesse, se conduisant, même, très-politiquement avec la bourgeoisie, mais conservant ses titres & son étalage, auroit elle pu échapper aux inquietudes naturelles, aux mouvemens interieurs du bourgeois enorgueilli par son assi-

milation, & humilié par son inégalité ? Ce moyen n'étoit donc pas un remède, & pouvoit devenir un nouveau mal.

De tout cela on conclut aisément que Gênes étoit dans un terrible état : & le mal étoit d'autant plus grand, que le tort se trouvoit des deux cotés ; car ces bourgeois, ce peuple toujours prévenus, toujours animés contre les nobles, avoient aussi de très grands reproches à se faire à leur égard ; & je crois qu'en suivant la regle des proportions, d'après les conventions établies, on décideroit avec peine de quel coté le tort avoit été plus grand, jusques-là.

Quoiqu'il en soit, la confusion regnoit ; & cette foule, ces artisans assemblés aux Augustins alloient l'augmenter encore. Ils commettent de nouvelles horreurs de tout genre. Plusieurs maisons des Spinola sont détruites, & consumées par les flammes. Le Gouverneur mande le chef des révoltés ; il refuse d'obeïr : il tente d'autres moyens ; la fureur populaire les rend inutiles, & peut les rendre dangereux, si l'on en poursuit trop l'efficacité. Il fallut céder, pour le moment. On promit l'exclusion de la noblesse pour toutes les charges de l'état. Alors ce chef des artisans qui n'avoit pas voulu comparoître, se presenta hardiment, bien accom-

pagné, & dit au Gouverneur. “ La ville est » très-mal gouvernée, & ce n'est pas votre » faute : le mal vient de plus loin ; il faut en » arrêter le cours ; nous en savons le moyen, » & nous voulons l'employer, sans blesser vo- » tre autorité. «

Cela étoit positif. Quel parti prendre ? écouter & consentir, jusqu'à ce qu'on fut en état de réprimer. On laisse donc poursuivre le menaçant orateur. Sa conclusion fut la réforme totale de l'administration, non en projet, mais en réalité ; car l'exécution suivit la proposition. Ils établirent un nouveau tribunal, composé de quatre Prieurs, & de douze Conseillers, tous de leur corps. Ils choisirent pour Prieurs, AN. 1399. Raphaël, de Saint Pierre d'Arene, Chandelier ; Jean Baptiste Chivari, marchand de laine ; Gamberto, vendeur de fromage ; Antoine Palvagnia, boucher. Voilà les magistrats auxquels les Gênois, autrefois si superbes, se virent contraints d'obeïr. Sans doute il pouvoit y avoir du bon sens, de l'esprit même dans ces quatre têtes ; chacune d'elles pouvoit donner un bon conseil, & meriter la confiance de l'état pour l'exécution des lois fondées sur le consentement général ; mais en former un conseil suprême ; établir le bonheur public sur leurs

opinions arbitraires, & absolues? La raison ne se prête pas à des compositions d'autorités aussi hardiment personnelles, & aussi étrangement combinées; & le peuple, ce grand corps, si mobile quand on l'agite par des secousses de révolte, ou de nouveauté, mais si attaché à ses habitudes, & naturellement si disposé à respecter les êtres, que l'usage, la nature, les titres, & la répresentation ont fait supérieurs à lui, étoit-il fait pour obeïr constamment & paisiblement à des chefs dans lesquels il verroit toujours des égaux? Peut on obeïr paisiblement sans respect? peut-on respecter veritablement, quand l'amour-propre rappelle, à chaque instant, l'égalité? Et un état peut il être bien gouverné, quand le peuple est sans respect pour ceux qui gouvernent? Je ne parle pas de la révolte interieure des nobles, très excusables de trouver un outrage plus sensible dans chaque promotion nouvelle. Ils peuvent être assez prudens pour dissimuler jusqu'au mépris; mais le peuple, toujours naturel, ne dissimule rien; pas même le mécontentement de lui même, & le sentiment de son injustice, quand il s'est arrogé une autorité condamnée par la raison, & consequemment contraire à son intêret bien entendu. Ces réfléxions sont si naturelles que je les supprime;

rois si je n'étois pas arrêté par une considération de quelque importance. La nouvelle constitution d'un grand empire semble émaner des mêmes principes que suivoit alors la tourbe qui dominoit à Gênes ; quelques esprits peu attentifs pourroient s'y méprendre ; je m'explique pour prévenir le reproche d'erreur ou de mauvaise intention, qu'ils ne manqueroient pas de me faire, si cela arrivoit. Le systême de la France admet tous les états ; l'administration, soit dans le conseil, soit dans l'exécution, appartient à tous les bons esprits : une surveillance rigoureuse contribuera encore au bonheur de toutes les conditions, en rendant indispensable la fidelité des administrateurs : enfin le service public, établi pour la félicité de tous les individus, d'aprés l'aveu de la généralité des citoyens, sera confiée aux meilleurs esprits de tous les états. Rien ne ressemble moins aux révolutions qui désolerent Gênes pendant des siecles, puisquelles avoient toujours pour cause le desir & la jalousie de la domination, qui tourmentoit les différens états.

Je reviens à mon sujet, dont le malheur de sentir m'a plus éloigné que le plaisir de raisonner. Quatre citadins, de la profession la plus commune, sont donc devenus les maitres

& les administrateurs d'un état qui autrefois, parmi plusieurs grands hommes de tout genre, voyoit peu de citoyens dignes de le gouverner. Les séditieux qui les avoient nommés, sentant qu'ils auroient de la peine à se soutenir dans leur place, jurerent de prendre les armes pour leur défense, toutes les fois qu'on entreprendroit de les troubler dans leurs fonctions; cependant pour éviter qu'ils ne vinsent à se méconnoître, & qu'ils ne perdissent dans un trop long usage de l'autorité, l'esprit & le goût de leur profession; ils statuerent qu'ils n'exerceroient leur charge que pendant quatre mois, & que ce temps, passé, on en éliroit constamment d'autres.

Pendant ce temps que devenoit, ou qu'étoit devenu le représentant du premier Monarque de l'Europe? Apparemment qu'il aimoit la chasse, & qu'il se consoloit dans cet exercice, de la chasse qu'on lui donnoit à lui même, car c'est être chassé que d'être méconnu à ce point; il n'y manque que de le sentir. Les Prieurs se sont emparés de toute l'autorité, & Mr. de *Calvi*, ou de *Calvile*, (nom de ce Gouverneur) ne trouve, ou ne cherche aucun moyen pour les troubler dans leur usurpation.

Les Guelfes exilés voulent éprouver de quel œil ils verront une petite témerité qu'ils ont ima-

giné de se permettre. Ils avoient fait équiper en secret deux galéres ; ils se mettent à infester les Rivieres de Ponant, & de Levant. Les Prieurs font courir sur eux : on les prend. On en pend vingt avec leurs Capitaines : cette maniere de traiter des coupables fait trembler jusqu'aux innocens. L'ordre s'établit par la crainte : mais la crainte fit naitre un mécontentement secret de la dépendance qui en étoit la suite. On ne vouloit point commettre des crimes, mais un certain goût de liberté rendoit odieuse la certitude d'être pendu si l'on venoit à se permettre quelque infraction à la loi. D'abord ce furent des refléxions secrettes; ensuite des ouvertures particulieres : l'opinion publique se forma. On ne vouloit pas se révolter, mais on pouvoit se repentir de s'être donné des maitres qui ne se souviendroient pas qu'ils avoient été camarades, si l'on s'oublioit jamais avec eux. Ce fut ce qui arriva. Lorsque les quatre mois furent expirés, on laissa les bouchers, les marchands de fromage à leur état ; & l'on en revint à l'usage d'élire des anciens, tirés également de la noblesse & de la bourgeoisie. Le Gouverneur rentroit alors dans ses fonctions : il reparut, & il avoit l'air glorieux. On ne peut guere temoigner plus in-

discrettement sa sottise. La sottise, poussée jusqu'à un certain point, trouve d'aussi bons juges chez le peuple, que parmi les hommes plus instruits. Elle entraine le mépris, qui conduit au desordre, comme à l'insulte. La conséquence fut prompte, & l'enchaînement rapide : tout ce que fit cet homme fut condamné. Sa personne fut moquée publiquement ; la desobeissance fut annoncée par l'épigramme, & la menace excita la raillerie. Du mépris pour le Gouverneur, on passa à l'eloignement pour le Roi. On ne voulut plus ni de l'un ni de l'autre. Tout ceci étoit le fait du peuple. La noblesse ne donnoit ni ne suivoit l'exemple. Souffrir & dissimuler étoit devenu son habitude, & même sa maxime ; car étant plus éclairée & plus foible, elle sentoit qu'elle ne devoit pas se mesurer avec des gens qui avoient perdu toute honte & toute mesure.

Il y eut quelques mouvemens qui marquoient qu'il existoit toujours deux partis, mais aucun n'annonça qu'il y avoit opposition au principe, qui étoit la résolution de ne plus obeïr à l'autorité étrangére. On vouloit, de part & d'autre, s'emparer de l'autorité ; & d'aucun coté on ne voyoit de plan pour retablir le repos public. La rivalité agitoit toutes les têtes ; le

patriotisme étoit éteint dans tous les cœurs. Vouloir, c'étoit penser; envier, c'étoit sentir; intriguer & combattre, c'étoit montrer le seul esprit dont on put tirer quelque avantage.

Le Gouverneur, qui ne trouvoit plus aucune sureté dans le palais, en étoit sorti; & le peuple, à force de le mépriser, l'oublioit dans sa retraite; mais les nobles, sans faire aucun effort pour lui, continuoient à lui temoigner, plus ou moins publiquement, le respect exigé par son rang. Quelques citadins, plus raisonnables que le peuple & moins circonspects que les nobles, placés par la refléxion entre les deux extrémités de la révolte, & de la soumission, prirent le parti de s'assembler, & crurent penser profondément en élevant à la souveraine magistrature Jean Baptiste *Boccanégra*; & députant au Roi de France pour l'engager à donner son suffrage à cette élection, (faite de leur autorité privée) & que les circonstances, disoient-ils, avoient rendu trop nécessaire. Cette nouvelle ne pouvoit que déplaire sensiblement au Roi. Calville, d'ailleurs, avoit écrit, de son coté: on sent dés-lors, quelle missive devoit obtenir plus de faveur. La raison de Charles étoit pour lors alterée, mais la raison des Rois passe de leur tête dans leur conseil,

lorsqu'elle s'absente pour un moment. Le Dauphin étoit devenu régent du royaume; il présidoit le conseil, & il n'étoit pas né pour avoir besoin de consulter sur la nécessité de punir une insulte. Il envoye ordre à Calville, qui venoit de se retirer à Savonne, de demander du secours au Duc de Milan, & au Marquis de Carreto, en attendant qu'il put lui envoyer des troupes suffisantes pour se faire obeir. C'étoit l'audacieux, l'infatigable, l'incorrigible Guarco qui avoit fait élire Boccanégra, parcequ'il prétendoit gouverner l'état sous son nom, & qu'il n'avoit osé briguer pour lui cette magistrature, sachant très-bien que sa plus veritable force étoit dans ses vices, mais vices définis, & qui ne lui laissoient plus espérer de la fortune que des faveurs pareilles à celles que la beauté capricieuse, ou importunée, accorde quelquefois à des hommes du second ordre. Il se saisit du fort du chatelet, & d'autres postes importans dans la ville, feignant de les vouloir garder pour le Roi. Ceux du parti contraire soupçonnant le motif de cette entreprise, & voulant mettre leur personne en sureté, fortifierent les maisons principales du quartier Sainte-Agnés. Ce parti étoit celui des *Adorne* & des *Montalde*, à qui se joignit bientôt Laurent *Frégose*,

trois noms, que le malheur public avoit rendu célèbres. Ceux de ces familles dont les passions avoient été la source de cette célébrité, reposoient dans le tombeau, mais leur mémoire & leur exemple animoient leurs descendans. Un pareil triumvirat devenoit plus puissant que celui de Guarco. Boccanégra le sentit; & n'étant là qu'une espéce de manequin, il se démit de sa dignité, quoique Guarco lui promit les plus grands secours de la part de ses nombreux amis. Guarco est donc condamné à se retirer, ou à se perdre; heureusement pour lui le triumvirat se décompose par le défaut de s'entendre, ou par le malheur de se connoître. Cette division va lui rendre le courage; mais les citadins sentant que tant de partis separés vout produire des vicissitudes sans nombre; & qui craignent d'ailleurs les effets de la vengeance du Roi ou du Régent, prenent le parti de nommer douze des plus considerés d'entre eux, & trois hommes des valées pour gouverner la ville, en attendant qu'on voye quelle résolution prendra la France. Il y a opposition de tous les partis, à l'exécution de cette idée. Des combats meurtriers en sont la suite. Les pertes communes amênent enfin la reflexion. On se détermine à envoyer quatre Ambassadeurs

au Duc de Milan pour le prier d'intercéder auprès du Roi de France, & d'obtenir de lui qu'il nomme un nouveau Gouverneur, celui à qui il les a soumis n'ayant point l'esprit de conciliation que les circonstances rendent necessaire. Cependant comme il ne falloit pas laisser la République sans chef, on établit Jean Baptiste de *Franchi Lusardo*, citadin, pour présider par *interim*, sous l'autorité du Roi. On voit toutes ses fautes, toutes les sottises, tous les crimes, toutes les pertes qu'avoit entrainé le fatal aveuglement de l'égoïsme, pour revenir au point d'où l'on étoit parti, au changement près de Gouverneur, qui pouvoit être devenu necessaire, mais qui devoit être proposé avec plus de circonspection.

AN. 1400.

La députation au Duc de Milan produisit un effet bien contraire à celui qu'on en avoit attendu. Ce Prince, loin de suivre les maximes sages de la médiation, envoya *Montéclair*, son Secretaire d'état, pour reduire le peuple à l'obeissance absolue, en lui annonçant le courroux extréme, & les volontés sévères du Roi de France. Le peuple, qui étoit plus fatigué que tranquille, craignant les vengeances d'un Monarque irrité, pensa à se faire craindre lui même. Sa fureur manifestée à l'instant par

des excès pires que les premiers, épouvanta *Franchi*, dont l'ame étoit paisible; & il se démit sur le champ de sa dignité. Guarco profitant du nouveau trouble reparut à la tête de sa fidele cohorte: A peine s'étoit il montré qu'on annoça l'arrivée de *Renaud Olivier*, envoié par le Roi de France pour arrêter le cours des témérités, dont on l'avoit successivement instruit. Il précédoit le Maréchal de Boucicaut, qui avoit obtenu ce gouvernement, & qui étoit bien capable de soutenir cette dignité, laquelle, depuis plus d'un siècle, n'a jamais été, en France, qu'une simple représentation, excepté lorsqu'il s'est trouvé de ces hommes qui créent leur place par leur génie, & qui peuvent tout se permettre progressivement, parcequ'ils étonnent. La populace n'eut pas plus de respect pour Olivier, que pour Calville. A peine fut-il établi dans le palais que les paysans des trois valées, conduits par Guarco, entrerent dans la ville, en tumulte, tenant des propos fort insolens sur Olivier, & sa suite. On jugea qu'ils avoient des desseins, & par prudence on crut devoir les calmer en donnant un adjoint à ce Gouverneur, objet de leur crainte & de leur révolte. On choisit ce même *Franchi*, qui s'étoit retiré, dans une pre-

miere émeute, & pour qui la populace avoit de la déférence. Cette attention fut inutile. Les mutins ne voulurent pas que l'autorité fut partagée avec un étranger ; il fallut que *Franchi* fut seul dépositaire de l'autorité. Les nobles & les citadins qui prévoyoient les suites de cet enchaînement d'outrages faits au Roi, gémissoient d'en être les témoins, & se conduisoient pourtant comme s'ils en avoient été les complices, parceque la moindre opposition de leur part eut été aussi dangereuse qu'inutile ; la fureur populaire fut devenue comme un torrent qui roule ou renverse tout ce qui lui resiste. Olivier s'étoit retiré dans les tours du chatelet, qui avoit été fortifié, depuis longtemps, où il faisoit de justes & faciles reflêxions sur le caractêre du peuple qu'il étoit venu gouverner, si different de celui que les lois avoient gouverné si long-temps.

Lorsque *Franchi* eut repris l'usage de l'autorité, il agit avec plus de résolution qu'on ne l'auroit cru capable d'en montrer. Il fit arrêter Laurent *Frégose*, Gabriel *Rocanello*, & Adornin *Adorno*, petits séditieux qui avoient leur parti, avec lequel ils avoient fait quelques mouvemens. Il ne sévit point contre *Guarco*, parceque sa valeur & sa faction le rendoient

vraiment redoutable. Une partie du peuple prit parti pour les trois prisonniers ; les amis de Franchi lui conseillerent de les relâcher ; il céda à ces avis. Les mutins en devinrent plus insolens ; & s'étant joints aux paysans des deux rivieres, ils remplirent la ville de carnage & d'horreur.

On peut croire qu'un gouvernement plus ferme n'eut pas empeché tout le mal qui s'étoit fait successivement, on peut même penser qu'une fermeté exemplaire eût causé, tout d'un coup, un mal plus grand ; mais il n'eût pas été prolongé par des scênes avilissantes. Gênes perdoit toute sa gloire, & déja les nations voisines lui marquoient ce mépris qui est le plus grand des maux pour un état, quand il ne reste ni le moyen ni le courage de le venger. On verra renaître ces sentimens, & ces facultés dont le souvenir existe encore, & se conservera toujours, parcequ'il naîtra de grands hommes, & que le germe qui s'étoit si glorieusement développé, ne fut pas détruit comme celui de tant de peuples qui meriterent de disparoître sans retour. Mais quel prodige égalera jamais le spectacle qu'offrira ce retablissement ; & quel tribut ne sera pas dû à la memoire des heros, & des grands citoyens dont il sera l'ouvrage?

Le peuple, qui eut conspiré contre Franchi s'il eut deployé plus de force, le punit de lui montrer trop de foiblesse. Il exigea sa destitution, à laquelle il consentit sans peine. On établit un nouveau tribunal composé de huit personnes, moitié Guelfes, moitié Gibelins, avec un pouvoir absolu pour reformer tous les abus, & reprimer l'insolence des paysans des trois valées, qui étoient toujours restés dans la ville, depuis que Guarco les y avoit fait entrer. On nomma aussi pour Présidens de cette chambre, Antoine Justiniani, & Georges Adorne, à qui l'on donna le nom de Prieurs. C'étoient deux hommes que les vœux publics auroient appellés, si les vœux alors avoient été ceux de la justice & de l'innocence. Justiniani étoit doux avec esprit; Adorne profond avec bonté; le premier imaginoit sans peine, le second jugeoit aisément. Une communication franche faisoit de l'union de leurs esprits, un commerce d'idées, & de reflexions. Le plaisir de s'estimer doubloit pour eux le bonheur de contribuer au bien public. La pensée de l'un devenoit le bien de l'autre. Ils méritoient séparément; mais ils jouissoient ensemble.

AN. 1400.

C'étoit parcequ'ils étoient amis, & par une juste appréciation de cet heureux rapport, que quelques

quelques bons esprits avoient proposé de les reunir dans les mêmes fonctions. Si cette idée avoit frappé le peuple comme elle me frappe moi-même la République étoit sauvée. Chaque moment eut réparé le mal que chaque jour avoit fait naître; & deux hommes auroient prouvé que la vertu éclairée est mille fois plus puissante que le vice ou l'erreur, quand son moment est venu. Mais ce moment étoit loin encore. Les plus sages ordonnances furent inutiles. Le desordre étoit tel que chacun vouloit être maitre; & ne pouvant l'être de fait; on commandoit en se révoltant. Il restoit de la raison dans quelques têtes; mais qu'est ce que la raison, quand l'idée de la vertu est perdue? L'esprit honnête, l'être pensant gemissoient dans l'inutilité, & dans quelques societés isolées, où l'on attendoit avec l'impatience du besoin le mieux senti, ce Gouverneur, ce Boucicaut que la renommée annonçoit comme l'homme le plus capable de réduire des peuples révoltés, & en même temps, de retablir un état altéré & denaturé par tous les maux de la révolte. Enfin des vœux si justes furent exaucés. Le Maréchal arriva. Il faut le faire connoître; & je suis assez juste pour laisser jouir de cet honneur l'auteur que j'ai sous les yeux dans ce moment.

AN. 1401.

„ Jean le Maingre de Boucicaut étoit un des plus grands hommes de son siecle, qui n'en manquoit pas. Il n'étoit encore agé que d'environ trente cinq ans, & il s'étoit deja fait la réputation la plus brillante. Sa figure ne démentoit pas l'idée que sur le bruit de ses exploits, on se formoit de sa personne. La noblesse de son air, la richesse de sa taille, la fierté de ses regards, qualités que le peuple se plait à trouver dans ses maitres, prévenoient les yeux en sa faveur. Veritablement héros, dans un temps où l'audace & l'intrépidité ne suffisoient pas pour l'être; son corps en avoit les forces, son cœur en avoit les sentimens. Selon l'usage qui regnoit alors parmi les braves, il avoit defié tous les chevaliers de l'Europe, & avoit tenu champ contre eux avec un avantage continué pendant trente jours. Ses hauts faits d'armes lui avoient merité le baton de Maréchal de France à vingt six ans. Depuis, il avoit été Gouverneur d'une partie de la Guyenne, dans des conjonctures délicates, & s'y étoit conduit avec autant de prudence & de sagesse que de vigueur & de fermeté. En dernier lieu, il s'étoit signalé contre les Turcs; & dans ces guerres où presque toutes les Puissances Chretiennes avoient pris part, les Gênois avoient

été temoins eux même de mille belles actions par lesquelles il s'étoit fait remarquer. „

Boucicaut étoit donc essentiellement l'homme qu'il falloit au peuple qu'il alloit gouverner. Il put croire en arrivant que c'étoit l'idée que l'on avoit de lui. Jamais empressement ne fut comparable à celui qu'on lui temoigna; & dans d'autres circonstances il eut deployé ces graces qu'il avoit quand il vouloit, & qui aident si bien un homme public à s'acquitter envers une ville empressée; mais il savoit que la charge qu'il venoit remplir s'accordoit mal avec l'air qu'il auroit voulu prendre. La plupart des nobles s'étoient rendus à Milan dés qu'ils avoient sû qu'il y arrivoit. Il étoit parti de France avec un grand nombre de gentils hommes, qui l'avoient suivi par attachement, & qui, avec les troupes de sa garde, formoient un corps de mille chevaux, & d'autant d'infanterie. Son entrée à Gênes fut donc plus effrayante que magnifique. Elle ressembloit plutôt, dit on, à celle d'un Général dans une place qu'il vient de forcer, qu'à celle d'un Gouverneur dans une ville où il vient s'établir. « Ces troupes nombreuses qui » l'escortoient, & dont l'air & l'appareil an» nonçoient autre chose qu'une vaine pompe;

» cette noblesse qui l'environnoit, & qui af-
» fectoit d'écarter avec indignation les Gênois
» de son passage ; la sévérité de ses regards,
» qu'il étoit difficile de soutenir, quand ils pa-
» roissoient animés par la colére, glaçoient
» tous les cœurs de crainte. «

Le coup-d'œil de Boucicaut étoit toujours sûr ; on peut même dire qu'il étoit profond. Il lut dans les ames, & il vit qu'en ajoutant à la terreur qu'il inspiroit, il deviendroit aisément le maitre des esprits. Le lendemain de son arrivée, il fit publier deux ordonnances. L'une défendoit aux citoyens de tenir aucune assemblée, en quelque lieu que ce fut ; l'autre leur enjoignoit d'apporter au palais toutes leurs armes, offensives & défensives, ne leur permettant de garder, chacun, que le seul couteau dont ils se servoient à table. Un ordre si humiliant fut exécuté sans delai. Ensuite il fit assembler les principaux citoyens, & leur parla, en ces termes, bien conformes à la fierté de ses regards, & à la rigueur de ses ordres.

« Le Roi mon maitre m'a nommé pour vous gouverner, parceque vous l'avez desiré. Je dois vous remercier d'un choix qui m'honore. Porté par reconnoissance, & par inclination à ne répandre sur vous que des bienfaits, je me

vois, à regret, obligé d'émployer des chatimens. Vivez désormais en bons citoyens, en fidéles sujets, & je vivrai moi-méme avec vous en citoyen, & en ami. Je dois défendre vos biens, protéger votre commerce, vous rendre à tous une exacte justice : je remplirai mes engagemens: ne vous écartez pas des votres. N'oubliez jamais la soumission que vous devez à la France; & ne me forcez pas à mettre en usage, pour vous punir, l'autorité qui m'est confiée pour vous rendre heureux. «

Ce discours étoit positif, il y avoit longtemps que les Gênois n'avoient entendu ce langage qui frappe l'ame par le courage de l'esprit. Tout se concertoit avec cette audace cachée qui tient à la bassesse par la crainte, & à la fourberie par la précaution. Un ambitieux n'etoit qu'un intrigant; & un conjuré qu'un perturbateur toujours vil, souvent lâche. La témérité avoit été autrefois le caractère commun des Gênois; le patriotisme, le respect de leur réputation, les avoient portés aux démarches les plus hardies, aux excés les plus glorieux. Ils étoient dégénérés. Les motifs influoient sur les sentimens: l'amour sacré de la patrie ne les excitant plus, l'intêret personnel étant leur unique mobile, ils ne connoissoient plus l'ivresse

qui fait tout entreprendre, la grandeur qui ne sait rien cacher. Ils étoient encore braves, mais la nation n'étoit plus guerriere ; l'ame n'étoit plus sublime : l'épée n'étoit plus que l'instrument de l'intéret. Des conjurations toujours renaissantes, des rivalités toujours féroces, étoient devenues l'esprit de la nation.

Cette dégradation devient un principe de timidité, s'il se présente un homme revétu d'un grand pouvoir, & annonçant un grand caractère, par les signes imposans de la figure, de la taille, & de la voix. Si après avoir fait cette premiere impression, le discours qu'il prononce, la conduite qu'il observe, la menace qu'il fait, le parti qu'il prend enfin, répondent à l'idée qu'on s'est faite de lui, son triomphe est aussi prompt que la pensée, & s'étend bien plus loin que son autorité. Le Maréchal, qui l'avoit prévu sans doute, en fut bientôt convaincu.

Deux hommes avoient insulté la France, en occupant successivement une premiere place dont elle seule pouvoit disposer, & qui d'ailleurs étoit exercée par un officier du Roi, au moment qu'on avoit eu la témérité de les y nommer. C'étoit *Boccanégra* & *Luzardo*. Boucicaut persuadé qu'un grand exemple peut servir à épargner beaucoup d'actes de rigueur, les

fait arrêter dés le premier jour, & les condamne lui même à la mort. Ils avoient tous les titres que l'opinion favorise dans des coupables. Naissance distinguée, alliances illustres, grande considération personnelle; ils y ajoutent une justification imposante, & des regrets éloquemment exprimés: Boucicaut est infléxible, & l'arrêt est exécuté. Du moins Boccanégra eut la tête tranchée; & Luzardo s'étant sauvé, de l'échafaut même, on exécuta à sa place l'officier à qui sa garde avoit été confiée. Les Gênois, souvent, à l'appareil du moindre supplice, s'étoient revoltés contre leurs magistrats; cent coupables avoient été derobés à la rigueur de la sentence la plus sage, & même à la justice la plus necessaire; vingt fois ils avoient exposé leur vie pour sauver, même un indifferent; ici ils restent tranquilles, & l'homme qui périt leur étoit cher; ils l'avoient élevé a cette place qui lui coûte la vie; sa mort est leur ouvrage, & ils l'abandonnent? La terreur dénature l'homme; & un peuple coupable n'est plus qu'un homme foible, quand ce grand principe de décomposition vient à agir sur lui. AN. 1401.

Le Maréchal en se faisant craindre apprenoit à se conduire. Il savoit qu'un peuple inconstant ne cesse jamais de l'être; & que s'il

l'eſt par indocilité, l'unique régle à suivre avec lui, c'eſt d'être toujours sévére, & toujours juſte. Mais pour parvenir à cette juſtice, égale & permanente, il falloit commencer par établir l'ordre; & pour pouvoir l'établir, il y avoit beaucoup à détruïre. Par beaucoup de créations interessées, & d'abus indignement calculés, l'état étoit devenu comme une machine trop compliquée, dont les roues s'embarassent, & dont les frottemens sont des principes de deſtruction. Il suivit d'autant plus naturellement la régle d'adminiſtration qu'indiquoit cette observation importante, que s'il voyoit dans Gênes le malheur d'un corps affoibli jusqu'à l'altération, par l'abus de ses forces, il y trouvoit, en même temps, un fond de conſtitution, & un germe régénerateur, qui laissoient une assez grande liberté à l'art heureux de la conservation.

Il commença par faire desarmer les habitans des valées voisines de Gênes. Ensuite il supprima quantité de magiſtratures arbitraires, &, pour ainsi dire, parasites qui fournissoient souvent des chefs aux mutins. Il défendit sous de grandes peines, de se donner les noms de Gibélins & de Guelfes. Il interdit les confrairies, & toutes les associations de ce genre, qui sous le prétexte de la dévotion pouvoient donner

lieu à des factions, & à des assemblées séditieuses, quand l'état n'étoit pas réglé, & que la paix n'étoit pas établie. Il rasa les petits forts que les particuliers puissans avoient élevés dans leurs propres maisons : il s'empara de quelques chateaux, dont quelques nobles s'étoient rendus maitres en différentes parties de l'état, & qui assuroient un azile à ceux qui vouloient brouiller. Il fortifia le chatelet, qui commandoit toute la ville, & construisit deux tours sur le port. Enfin il publia qu'il puniroit avec la plus grande rigueur la moindre contravention à ses ordonnances.

Les Gênois étoient trop étonnés pour n'être pas soumis; & Boucicaut jugeoit trop bien de l'excellence de sa méthode, pour n'y pas rester exactement attaché. Il n'avoit pas à la justifier auprès des esprits qui voyent bien, parcequ'ils veulent le bien. Les nobles, qui ne peuvent pas penser toujours comme les sages, voyoient du moins avec plaisir l'humiliation du peuple : le peuple seul étoit mécontent. Mais comme il est toujours plus près de la verité que les autres états, parcequ'il n'a de prétentions injustes que celles qu'on lui suggére, il sentoit qu'il s'étoit éloigné de la justice en servant les passions des autres, & en abusant de sa force:

ainsi, en créant un état nouveau par des loix rigoureuses, & un assujettissement sans distinction, Boucicaut excitoit moins de murmures que n'en fait naitre souvent la bonté d'un chef imbécille. Il est vrai qu'il rendoit sa sévérité respectable par les qualités de son âme, autant que par la sagesse de ses principes. Souvent, (en administration surtout) la vertu ne nait point de sa source naturelle & pure, de cette source dont devoit découler le bonheur des humains : on a des vertus, parcequ'on a des passions, des foiblesses, des préjugés ou des défauts. On est sévére parcequ'on est dur; on ordonne le bien exact, l'ordre absolu, parcequ'on gouverne avec orgueil; on punit exemplairement le mal, parcequ'on a du penchant ou du plaisir à en faire; on est sans indulgence enfin, parcequ'on est sans humanité. Boucicaut différoit, en tout, du barbare que je peins; & il étoit connu. Tous les historiens l'ont peint de la même maniere. « Ferme par caractère, sévére par politique, bienfaisant par goût, affable & plein de douceur dans le commerce de la vie. Obligé de se faire craindre, il étoit fait pour être aimé. Liberal & magnifique, l'éclat de sa dépense charmoit les yeux du peuple, dont ses largesses gagnoient le cœur.

Il joignoit à un discernement juste, & à une pénétration facile, une application infatigable. Il se distinguoit surtout par cette noble franchise dont les Chevaliers François de son temps faisoient une profession particuliere, qualité qui annonce l'héroisme, & qui le rend touchant. Jamais il ne donna aux Gênois la moindre de ces inquietudes jalouses qu'on accuse notre nation de leur avoir quelquefois causées. Cette modération n'étoit point en lui prudence & ménagement, c'étoit vertu & réligion. Son goût dominant étoit la gloire des armes. Peu de Généraux de son temps firent la guerre aussi bien que lui. Sage & hardi dans les projets, vif dans l'exécution, intrepide dans le danger, fertile en précautions, fécond en ressources, il savoit préparer par sa prudence, des succés à sa valeur; & suppléer par sa valeur, à ce que n'avoit pu prévoir sa prudence. »

Ce portrait, très-fidele & très-beau, me conduit à me détourner un moment du cours politique, pour ajouter une fleur à la couronne que tout lecteur honnête & sensible place, dans le moment, sur la tête du Maréchal. On dit qu'il respecta toujours l'hymen dans Gênes. Cet exemple est d'autant plus beau que son cœur n'étoit point inaccessible à l'amour. Dans des memoi-

res précieux & courts, que possede un noble de cette ville, qui veut moins que tout autre être connu, on trouve une Anecdote *amoureuse* (c'est le titre) qui renferme, peut-être, le plus beau trait de sa vie. On goûtera le recit qui va suivre, si je n'en ai pas affoibli l'intérêt, en le transportant dans notre langue, d'après une traduction littérale qu'a bien voulu m'en faire un descendant du premier proprietaire du manuscrit, qui avoit été confident, & comme témoin de l'aventure qu'il contient.

Boucicaut, aimable quand il vouloit l'être, & voulant l'être toujours quand il ne representoit pas, né avec tous les dons de la nature, & joignant les avantages des connoissances & de l'experience à l'esprit naturel; jouissant d'une reputation au moins égale à son merite, & faisant une impression particuliere, toutes les fois qu'il vouloit plaire particulierement; sensible, quoique sage, opposant la raison au penchant, la vertu au desir, interessoit sans le vouloir, parceque par ses principes il charmoit l'honnêreté, & par ses agrémens il excitoit la fantaisie. D'ailleurs il conservoit la fraicheur de la jeunesse, que ne ternissoit aucun défaut de cet age.

Il avoit pris de l'amitié pour un noble Gê-

gois, dont la femme sensible & respectable venoit d'adopter une jeune orpheline aussi naïve que jolie. Il étoit à la campagne avec eux ; & son séjour, qui avoit été précédé de quelques voyages qu'ils y avoient faits ensemble, devoit être de quelques semaines. L'amitié, la complaisance, ni le goût de la campagne n'étoient les vrais motifs de Boucicaut. Avant de m'expliquer mieux, j'ai deux caractères à faire connoître.

La jeune *Thérésina* (*) avoit dix sept ans, & effaçoit par ses graces, par la beauté de ses yeux, par la vivacité de ses couleurs, par la finesse de sa taille, l'objet qu'on se peint quelquefois à soi même dans un songe agréable. Elle avoit, de plus, l'innocence & l'esprit. Ses discours étoient très-ingénus, & ses réfléxions très-ingénieuses. Elle étoit née de parens honnêtes mais pauvres, chez qui elle n'avoit rien appris ; elle étoit entrée à seize ans & demi chez Made de Grimaldi, où elle avoit vu beaucoup de choses qui pouvoient l'instruire ; mais quand on a passé les trois premiers lustres sans rien apprendre, on est encore longtemps neuve malgré ce que l'on voit ; sans compter qu'il est une ignorance aimable que la

(*) *Ce nom fut quelquefois heureux, à Gênes.*

nature semble conserver aux beautés touchantes, pour qu'elles parlent au cœur, tandis que les autres parlent aux sens. Voici comme il faut representer l'objet aimable que je veux faire connoître. Ayant été long temps sans rien savoir, elle s'étonnoit de ce qu'elle n'avoit pas vu, & ne soupçonnoit guere ce qu'elle ne voyoit point; mais ce qu'elle avoit vu une fois, elle le concevoit, & l'expliquoit mieux qu'une autre. On peut conclurre qu'elle étoit née avec de l'esprit; & qu'à trente ans elle dut en avoir beaucoup, avec un jugement facile.

Thérésina, du caractère dont elle étoit, dut prendre dans la maison où elle vivoit, les idées & les impressions qu'elle y trouva, surtout si dans cette maison c'étoit la vertu qui donnoit l'exemple. Made de Grimaldi étoit une femme de trente deux ans dont l'imagination étoit très-vive, & qui ne pouvoit penser que d'après elle même. Avec un cœur plein de sentiment & de bonté, elle avoit le plus souverain mépris pour l'amour, à cause, disoit elle, qu'il étoit très-interessé dans ses soins, & très-grossier dans ses désirs. Ce caractére est peut-être romanesque; mais il étoit le sien. Une de ses conséquences les plus naturelles dans Made de Grimaldi, étoit d'aimer une jeune personne à

proportion qu'elle étoit innocente : quand elle joignoit la beauté à la pudeur, elle eut tout fait pour elle; mais elle s'expliquoit sur cela, de façon à faire juger que si ce même objet étoit venu à se laisser séduire par l'amant même le plus aimable, elle l'eut détesté autant qu'elle l'avoit aimé d'abord. . . . .

Thérésina nourrie, châque jour des maximes de Made de Grimaldi, offroit un de ces objets qui semblables aux roses à peine épanouies invitent à les respecter. Son cœur étoit cependant capable de tendresse; & Boucicaut, en voyant ses charmes & un cœur si interessant, n'avoit pu resister au plaisir de former des vœux un peu coupables. Il est vrai que la jeune personne éblouie de l'éclat de sa gloire, frappée des avantages qu'il reunissoit, & vivement touchée de la distinction qu'il lui témoignoit, aidoit à sa séduction, par celle qu'exprimoit l'indiscrétion de ses regards. Il s'expliqua d'abord par des soupirs. Il y joignit les soins les plus tendres, & les plus mesurés; & tout cela parla pour lui, sans qu'il parlat lui même. *Thérésina* ne comprit pas d'abord où l'on vouloit la conduire; & lorsqu'elle commença à le soupçonner, elle ne raisonnoit déja plus. Boucicaut, égaré lui même, employa l'éloquence & l'art pour

n'offrir à son imagination que des plaisirs sans danger. Elle n'en connoissoit aucun; & elle crut qu'ils n'étoient pas tous criminels. Dans un moment pressant elle alloit s'y livrer par surprise. Un bruit soudain suspendit le triomphe du séducteur. *Thérésina* se retira avec précipitation; mais la vertu endormie par le charme du moment, n'eut point ce réveil que procure la refléxion qui naît de la crainte. Boucicaut lui paroissoit si tendre; il se disoit si malheureux d'avoir été troublé; elle étoit si simple & si éperdument éprise, qu'un mot, un regard, un signe pouvoient la conduire encore sur le bord de l'abyme; & le souffle d'un soupir eut suffi pour l'y précipiter. Heureusement plusieurs heures s'écoulerent avant qu'ils se retrouvassent. Le Maréchal étoit honnête homme; il avoit fait des refléxions, & *Thérésina* étoit sauvée.

En renonçant au bonheur qui s'étoit offert à lui, il falloit s'éloigner de l'objet dangereux & charmant qui avoit un moment compromis sa vertu; & en s'éloignant, il lui devoit un compte de ses motifs. Son procédé étoit un outrage, s'il ne le justifioit pas. Il lui fit parvenir une lettre; & il partit secrettement pendant qu'elle la lisoit. Une vertu commune, un sage ordinaire

naire n'eut écrit peut-être que six lignes; mais Boucicaut qui étoit tout avec superiorité, savoit qu'on ne peut trop raisonner avec une femme qu'on abandonne à des reflexions qui l'éclaireront sur sa foiblesse, sans l'en guerir peut-être.

Thérésina, foudroyée par cette lettre, se mit au lit après l'avoir lue, & ne s'en retira que pour entrer dans un couvent, où elle voulut être conduite, en prétextant une vocation qu'elle n'avoit pas; & en cachant un chagrin qu'on assure qu'elle eut toujours.

La conduite de Boucicaut dans cette aventure prouve que l'amour n'étoit pas pour lui cette langueur douce & fatale qui détruit le courage de la vertu. Son ame toujours devouée à l'honneur, & toujours fidéle au devoir, ne pouvoit connoître la foiblesse, que comme on fait un faux pas dont on se reléve promptement, pour marcher avec plus d'assurance & de résolution.

Quoique délicieusement occupé à la campagne, il n'avoit pas négligé les soins de la ville; & quoique aujourd'hui de tristes pensées doivent troubler son repos, rien ne peut refroidir son émulation. Après avoir achevé d'établir l'ordre dans Gênes, il songea aux intérêts du commerce, & à la gloire de la Répu-

blique, objet inséparable de ce premier principe de sa célébrité. Cette précieuse partie d'une grande administration avoit déjà exercé son imagination depuis son arrivée. Les détails sans nombre dans lesquels l'avoient jetté toutes les maladies de l'état, lui avoient laissé peu de momens pour s'en occuper essentiellement. Il avoit, dans tous les temps, envisagé le commerce avec respect, & y avoit souvent pensé avec esprit: les idées s'étoient évanouies; le sentiment seul étoit resté. A Gênes, il sentit une ardeur nouvelle, fomentée par des pensées plus importantes & plus sûres: il s'y trouvoit, en même temps, à la source des principes, & à l'école de l'experience, environné de tous les moyens qui peuvent servir à confirmer & à étendre l'instruction par la richesse. Dejà, pour éloigner Guarco, dont il méprisoit les vices, mais dont il estimoit la valeur & l'intelligence, il l'avoit envoyé à *Famagouste*, parceque *Janus de Lusignan*, Roi de Chypre, au mépris d'un traité fait avec son pere, avoit voulu surprendre cette ville, & s'en rendre le maitre. » Cette place appartenoit légitimement » aux Gênois. La propriété leur en avoit été » confirmée par Jacques, Pere de Janus, lorsque » les Gênois, qui le retenoient pour otage,

» à cause d'engagemens qu'il n'avoit pas rem-
» plis avec eux, le renvoyerent prendre posses-
» sion du Royaume de Chypre. Malgré cela
» Janus avoit mis le siege devant Famagouſte. «

Guarco qui trompoit aisément, étoit difficile à tromper. Cependant il fut la duppe de ce Prince, qui feignit de renoncer à cette entreprise, après des promesses positives, & qui recommença le siege, l'ayant d'abord levé. Boucicaut instruit de cette lâche conduite envoya le brave & digne Antoine Grimaldi avec de nouvelles forces: & bientôt après, ayant des vues particulieres, il s'y transporta lui même. Le lâche Lusignan à qui la renommée avoit fait connoître le grand homme qui venoit le corriger, le jugeant plutôt d'après sa petite ame, que d'après une réputation qui eut excité son audace s'il avoit eu le principe du courage, vint au devant de lui, & lui demanda la paix comme on demande une grace.

Le mépris quelquefois agit comme la générosité. Boucicaut dédaignant de le ruiner, le condamna seulement à payer les frais de la guerre; & laissa Guarco à Famagouſte, avec la qualité de podeſtat. Se livrant ensuite aux autres idées avec lesquelles il étoit parti, il pensa à se rendre en Syrie. On n'apprend point

quel étoit l'objet essentiel de cette course, mais on sait que d'abord il se rendit à Rhodes. Quelques historiens ont cru que son projet étoit de s'y renforcer du secours de quelques galéres. Mais il pouvoit avoir un autre motif; & cette supposition, que son caractére d'esprit autorisée, paroîtra naturelle, ou du moins raisonnable, par l'exposition qui suit. Zen, Amiral des Vénitiens, commandoit une flotte de cette République, & il voguoit sur ces mers, on ne sait dans quel dessein: c'étoit un homme d'un grand talent, & d'une valeur égale à son genie. Son grand art étoit de deviner les intentions de l'ennemi qu'il avoit à éviter, ou à surprendre. Boucicaut étoit instruit de son merite, & jaloux de sa réputation. Les deux Républiques étoient en paix; mais il y avoit eu à *Beryte*, entre les Marchands Gênois, & les Marchands Vénitiens, des querelles assez vives, dont le Maréchal desiroit d'avoir raison. Il eut donc été charmé de trouver l'occasion de chercher querelle, lui même, à l'Amiral de Vénise. Il crut qu'en prenant la route de Rhodes, il en seroit apperçu; & que le soupçonnant d'avoir des vues contraires aux intérets de sa République, il le suivroit, & l'approcheroit d'assez près pour pouvoir lui faire quelque surprise,

fondée sur la querelle dont je viens de parler. En effet, Zen ayant apperçu les galéres de Boucicaut, le suivit sans affectation, & aborda presqu'aussitôt que lui à cette île. Boucicaut trouvant l'occasion infiniment favorable, renferma dans son cœur le secret de ses dispositions, & feignit une très-grande joye d'apprendre l'arrivée de l'Amiral de Vénise. En même temps, il se mit au lit; & se plaignant d'un très-grand ressentiment de goute, qui l'empêchoit de se rendre auprès de lui, pour lui communiquer des vues dignes de son attention, il le fit prier de passer sur son bord pour recevoir sa confidence. Zen, à qui je viens de donner beaucoup de pénétration, devoit avoir de la défiance. Ces deux qualités sont généralement, & même necessairement unies : elles l'étoient dans l'homme dont je parle. Il se défia des intentions du Maréchal, & prudemment lui fit dire que deux raisons puissantes l'empêchoient de se rendre à son invitation. La premiere, c'étoit qu'il ne pouvoit rien changer aux ordres, & aux instructions qu'il avoit reçues en partant de Vénise, ajoutant que si le Maréchal vouloit s'adresser au Sénat, & que ses vues lui fussent agréables, il obeiroit de bon cœur à l'ordre qui lui seroit apparemment don-

né de s'unir avec lui pour leur exécution. La seconde raison, étoit la défense faite à tout Amiral de la République de quitter son bord, sous quelque prétexte que ce put-être.

Boucicaut, dejoué par cette réponse, dont il soupçonna le motif, partit pour *Beryte*, ayant joint à sa flotte quelques galéres de Rhodes. Il trouva une ville presque sans défense, parceque la garnison en étoit foible, & qu'il n'y étoit pas attendu. Cependant elle resista assez pour se croire, ou feindre de se croire autorisé à la livrer au pillage. Les Vénitiens ne furent pas plus épargnés que les naturels du pays. C'étoit ce que Boucicaut avoit desiré. Zen qui l'avoit suivi, en fut bientôt instruit. Ne voulant pas rompre, le premier, la paix qui étoit entre les deux Républiques, il envoya ses plaintes au Maréchal, en y joignant la priere de faire rendre aux Vénitiens les effets qui leur avoient été ravis. Il n'est pas rare de chercher à donner une bonne raison, quand on a eu un mauvais procédé; comme il est assez ordinaire de voir succéder la lacheté à l'impudence; mais les hommes d'un vrai courage sortent de la classe commune. Boucicaut qui ne vouloit pas se justifier, mais qui vouloit observer la régle des égards dans sa réponse, fit dire à l'Ami-

ral que son procédé étoit fondé sur l'opposition des *Bérytiens* à laisser entrer ses troupes dans la ville, & sur les insultes reitérées faites aux Gênois par les Vénitiens. On prévoit qu'un grand combat suivra bientôt ce démêlé, important par la forme, comme par le fond, & surtout par le caractère, & le genie de deux hommes si braves, en qui il existe plus d'une passion. Ce combat eut lieu, en effet; & les ruses de ce genre de guerre, si difficile & si terrible, y manifesterent si bien le grand art de l'attaque & de la défense, que je ne puis m'empêcher d'en rendre compte, d'après les historiens.

» Zen n'ayant rien pu obtenir du Maréchal, après la réponse qu'il en avoit reçue, se détermina à l'attaquer, dès que l'occasion s'en présenteroit. Il avoit à ses ordres onze galéres, & deux galéasses. Il se retira à ce dessein, & l'attendit à un certain éloignement de Beryte. Boucicaut qui lui prétoit les idées de vengeance qu'il auroit eues lui même, & qui définissoit trop bien l'honneur pour faire languir un ennemi décidé à l'attendre, le suivit de très-près, & avec les précautions qu'éxigeoit un combat qu'il voyoit très-prochain. Dès que *Zén* l'apperçoit, il vient à lui avec toute la rapidité des

vents & des rames. Boucicaut, par ses ordres, dirige le mouvement de trois galéres, de façon que celle de l'Amiral se trouve entre les deux premieres, & la troisieme la prend par la prouë. Mille traits sont lancés par les Gênois, & les François; la galére est accrochée; on s'élance des trois cotés avec un courage incroyable. Zen qui n'est pas connu des ennemis, que rien ne distingue, & qui a la prudence de faire passer par des subalternes les ordres qu'il donne, employe une ruse jusqu'alors inconnue. Il fait passer tous les soldats & les forçats au coté droit, afin qu'étant beaucoup plus chargé que l'autre, il s'abuisse à fleur d'eau, & que l'autre s'éléve à proportion. Deux grands avantages naissent pour lui de cette manœuvre. Le premier, c'est qu'il empêche qu'on n'entre dans la galére par le coté élevé; & le second, que les ennemis n'osent point y pénétrer par le coté opposé, de pour d'une submersion qui paroit inévitable. Pendant qu'ils deliberent, la galére est secourue. Un combat général s'engage. Il est violent; il est long. La victoire est d'abord incertaine; mais enfin la fortune se déclare pour les Vénitiens: plusieurs galéres Gênoises sont prises; les autres prennent la fuite. Chateau-morant, Vice-Amiral, & Paul Sanudo Capitai-

ne, sont faits prisonniers, Boucicaut est obligé de s'éloigner. C'est là l'époque & le sujet de ce fameux défi fait au Doge de Vénise, & à l'Amiral de la République, dont on parlera toujours. Le Sénat avoit écrit à la cour de France pour se plaindre du Maréchal. Il l'accusoit d'avoir attaqué le premier, & lui reprochoit d'avoir fui dans le combat. Il répondit par le reproche d'imposture; offrant de soutenir ce qu'il disoit par un combat particulier, d'homme à homme, ou même de vingt cinq, contre trente, soit sur mer, soit sur terre, pourvû que ses gens fussent tous François, ou Génois; & que ceux qu'il auroit à combattre fussent tous Vénitiens. La lettre & le défi, demeurerent, dit on, sans réponse.

Son ressentiment trés-juste auroit pu avoir des suites sérieuses pour les Vénitiens, car disposant de toutes les forces des Génois, qui peut dire si, croyant leur gloire interessée à sa vengeance, puisque par sa place il étoit le chef de l'état, il n'en eut pas fait un usage proportionné à l'importance de cette considération? Qui peut dire également, si ne considerant que lui même, & pouvant tout, il n'eut pas abusé de son autorité pour signaler sa vengeance? Il est dans la nature qu'un héros insulté ne rais-

sonne plus que d'après cette gloire dont il a contracté l'habitude, & dont il doit compte à l'univers. Mais les ordres de sa Cour, à l'égard des Vénitiens, étoient si positifs, & si contraires à cette idée, s'il l'avoit eue, qu'il lui eut été impossible de la suivre. Un second obstacle s'y seroit également opposé. Luzardo échappé à la mort, n'estimoit plus la vie que par l'usage qu'il en pouvoit faire contre celui qui l'avoit condamné à la perdre. C'étoit un homme incapable d'un crime bas, mais qui, peut-être, eut préféré cette ressource, au tourment de nourrir un ressentiment inutile. En se sauvant il s'étoit retiré dans les terres du Marquis de Varsi; & là, dans l'obscurité des bois, dans le silence de la retraite, il avoit écouté la voix de son ame irritée. Quel conseil avoit elle pu lui donner, ou plutôt que n'avoit elle pas du exiger de lui! Ennemi personnel de Boucicaut, il doit se multiplier en recherchant tous ceux qu'il peut avoir, surtout en y joignant tous ceux qu'il peut lui faire. L'un est plus facile que l'autre. Cent nobles mécontens d'un gouvernement trop dur, ont fui dans leurs terres... Quoique la crainte d'être surpris, à chaque instant, l'oblige à dérober ses démarches à la clarté du jour, il saura trouver des moyens pour

établir des correspondances ; & il en trouve en effet : la plume sert bien toutes les passions, quand l'objet que la conduit est animé du feu qui les inspire. Il marchera dans l'ombre de la nuit ; il se fraiera des routes nouvelles ; il veillera, quand la nature sera plongée dans le repos ; il parlera guerre & vengeance, dans ces heures que les heureux, les amans, & les foux aimables dérobent au sommeil pour les donner au plaisir. Mais les barrieres de Gênes ne laissent pas la même liberté à son génie. La crainte y veille : ne pouvant y pénétrer, ses idées, communiquées par des agens, n'auront plus cet empire qui entraine la persuasion. Des inspirations qui se prostituent sur des lévres étrangeres, s'évaporent insensiblement, ou sont réduites à la valeur des froids conseils : on pense plus qu'on ne sent, on refléchit plus qu'on ne desire, lorsqu'il y a des dangers, si l'ame n'est pas entraînée par de fortes impressions ; & les confidens n'en peuvent faire de cette espèce, parceque le génie seul a ce droit, & qu'il ne se transmet point. Voilà donc un obstacle presque insurmontable au succès d'une conspiration. Mais le bonheur & le malheur sont souvent personnels. L'événement va ajouter une preuve à toutes celles que l'on a dejà de cette verité.

Luzardo embrassant d'un coup d'œil toutes les difficultés, & toutes les ressources, se conduit de maniere qu'il arrive à son but par toutes les routes particulieres qu'il s'ouvre successivement. Il avoit deux avantages, qu'on réunit d'autant plus rarement que l'un nuit communément à l'autre ; la vue longue, & l'esprit juste. La chaine des conséquences étoit chez lui une suite naturelle des principes : il avoit tout vu, dès qu'il avoit combiné.

Cette heureuse sagacité ne pouvoit pas servir à sa propre conviction, sans entrainer généralement la persuasion des autres. Il n'avoit donc d'autre peine que de les entretenir dans les dispositions dont il avoit d'abord à se féliciter. Il faut avouer cependant que s'il parvint sans beaucoup de difficulté au terme de ses desirs, c'est que le génie qui regnoit à Gênes préparoit dès long-temps son triomphe. Boucicaut n'étoit plus envisagé que du côté défavorable. Ses rigueurs, ses impots, sa surveillance souvent minutieuse, son inflexibilité cent fois éprouvée, pesant horriblement sur les citoyens, ne trouvoient plus de contrepoids dans le mérite de ses vertus. Cette représentation éclatante, cette magnificence inconnue qui avoient ébloui pendant son séjour, étoient devenues

comme un vain songe pendant son absence; ou plutôt, on n'y pensoit que pour lui reprocher plus vivement une dureté dont le ressentiment se conservoit dans des jouissances si propres à amolir le cœur des hommes. En un mot il étoit haï; & l'on ne pensoit qu'aux causes innombrables de cette haîne presque universelle. On peut donc l'envisager comme une source dans laquelle Luzardo n'avoit qu'à puiser. Il y puisa si bien, qu'au dehors comme au dedans, il se fit un parti assez fort pour pouvoir lever l'étendart de la révolte. Toutes les classes offrant des mécontens, il trouva dans toutes, des bras & des secours. Ses actions annoncent ses moyens, & ses succés les prouvent. Il s'émpare d'abord de *Sassello* dont il fait sa place d'armes. De là il prend le chemin *d'Arenzano*, comptant s'étendre dans les vallées de Voltri, qu'il a disposées en sa faveur, & qui sont accoutumées à servir très-bien des conspirateurs; mais Boucicaut, que Vieilleville, son representant, avoit instruit de tout, Boucicaut disje, arrive; & le rêve de Luzardo va finir. Le Maréchal indigné fait marcher promptement contre lui six mille hommes qui mettent sa petite armée en déroute. Trop sûr de sa défection totale, s'il ne la prévient par la fuite,

il se jette dans Sassello avec ce qui lui reste d'hommes supérieurs à la crainte : les provisions qu'il y a rassemblées, & les précautions qu'il a prises, le mettront en état de se défendre pendant quelque temps ; & pendant ce temps il pourra se procurer de nouveaux secours. Dans cette idée, tandis que sa petite troupe, bien commandée, resiste aux efforts de l'ennemi, il part pour se rendre à Véronne, & dans le Monferrat, presque assuré d'y trouver un double appui ; mais Boucicaut, qui prévoit tout, a ordonné de placer des hommes sur ces deux routes pour s'opposer à cette tentative, s'il la fait ; & il a fait à peine un quart du chemin, qu'il se voit enveloppé, & arrêté par une force à laquelle il ne peut resister. Le croiant perdu sans ressource, ses principaux complices songerent à se soustraire au traitement qu'ils devoient craindre, par un accommodement qu'ils pouvoient à peine esperer. En effet ils l'obtinrent de la politique & non de la bonté. Le Maréchal instruit que son inflexibilité constante avoit été la cause essentielle de la révolte qu'il avoit à punir, voulut paroître déroger à son principe, en montrant une indulgence qu'il n'avoit pas, pour prévenir des révoltes de plus de conséquence. Il pardonna donc. On rendit

Sassello, qui fut rasé sur le champ: & les coupables, parmi lesquels il y avoit des nobles très-notables, purent rentrer dans la ville, & y jouir de la tranquillité. Ce pardon ne s'étendoit pas jusqu'à Luzardo; il devoit même par la rigueur de son chatiment expier la faute de tous les autres; mais il eut encore le bonheur de se sauver.

De nouveaux troubles succéderent à celui-ci. AN. 1405. Le Maréchal s'étant imposé un nouveau régime, fit croire qu'il les méprisoit, parcequ'il ne les punissoit pas. On jugeoit mal de lui. Jamais homme n'a moins cru que des mouvemens contraires à l'harmonie & à l'obeissance pouvoient ne meriter que le mépris. Il eut bientôt une occasion de pardonner par un autre motif que la politique. Guarco étoit revenu de Famagouste, & renouvelloit ses anciennes pratiques. Comme il étoit très-brave, il ne s'enveloppoit point des ombres du mystére. L'imprudence de ses démarches, & l'indiscretion de ses discours répandoient la lumiere la plus claire sur ses projets coupables. Un pas hardi, suivi d'un aveu téméraire, le livroit à la mort si Boucicaut n'avoit considéré que son crime. Mais il avoit une grande recommandation auprès de lui: c'étoit sa bravoure; & il l'envisagea en héros, non en juge.

Il le fit d'abord arrêter, & l'ayant appelé ensuite, il lui parla en ces termes. " Vous meri-
» tez la mort, & je vous condamne seulement
» à l'éxil. Si vous définissiez mieux l'honneur,
» votre bravoure vous promettroit la gloire ; elle
» doit vous conduire à l'échaffaut. Je chéris en
» vous, malgré moi, la qualité qui vous perd ; &
» j'excuse le mal en faveur de la cause : mais plus
» d'indulgence si vous retombez, parcequ'il n'y
» auroit plus d'excuse pour moi. Imposez vous
» la refléxion ; éclairez-vous surtout au flam-
» beau des exemples. Je suis brave comme
» vous ; mais mon épée venge les états, &
» ne cherche pas à les renverser. « Guarco voulut répondre : il refusa de l'entendre ; & le fit conduire à Pavie. Cet imprudent, aussi mauvais raisonneur, que mauvais citoyen, prenant le chatiment pour l'injure, & la tranquillité pour la foiblesse, s'égara dans de nouveaux projets du même genre ; & se trahit par la même conduite. Il fallut que Boucicaut obeït à la loi qui le condamnoit. Sa tête fut mise à prix. Il ne la conserva pas long-temps.

L'Église étoit alors divisée par un schisme fâcheux. Deux Pontifes rivaux vouloient la gouverner en même temps. Les Chrétiens partagés entre eux concouroient, sans le vouloir, à entre-

tenir

tenir un desordre d'une si grande conséquence. Les uns reconnoissoient pour chef de l'Église *Pierre de Lune*, Catalan de naissance, qui avoit établi son siege à Avignon, sous le nom de Benoit XIII. Les autres s'étoient declarés pour Innocent II., qui siegeoit à Rome. Benoit feignant de vouloir s'accorder avec son compétiteur, partit d'Avignon, pour se rendre à Nice; & on le vit arriver à Gênes. Sa conduite prouva bientôt que son intention étoit de s'y faire un parti puissant. Ce projet pouvant avoir des suites funestes, Boucicaut se crût obligé de le surveiller; aisément il parvint à juger ses motifs. Ce Pape, favorisé par la nature & tres-bien secondé par l'esprit, répandoit un charme particulier dans ses entretiens. Il vouloît que le respect pour lui fut un mélange d'intêret & de pieté: il étoit genereux avec modestie, & spirituel avec bonté, c'est à dire qu'il avoit la charité de l'esprit, qui évite d'appuier la verité de la pensée, par l'autorité de la place; qui s'observe de peur d'intimider; qui cherche à persuader en instruisant, parceque le desir d'instruire émane de la bienfaisance; qui daigne descendre jusqu'aux détails, parceque la supériorité de rang & de lumieres devient une espéce de tirannie, sans le charme de l'attention.

Les Gênois, disposés par la religion à l'enthousiasme pour un pareil Pontife, regardoient tous les instans de son séjour chez eux comme une faveur du ciel. Parmi beaucoup d'hommes sensibles, il y en a toujours de foibles; il lui devint donc facile d'avoir des intelligences dans la ville; il en eut bientôt assez pour s'en promettre beaucoup. On n'a peut-être jamais bien sû quelles étoient ses intentions; on ne les trouve du moins nullement éclaircies dans les historiens qui parlent de lui: mais on ne peut douter qu'il n'en eut, & qu'elles ne dussent inspirer des craintes. Tous les jours il faisoit entrer des hommes déguisés, par les differentes portes de la ville, que des citoyens séduits distribuoient misterieusement dans les quartiers éloignés. Boucicaut qui le voyoit avec un respect exterieur, l'observoit avec une attention constante. Il lui laissoit la liberté de suivre ses vûes, pour les connoître mieux; & Benoit qui le croioit dans la sécurité à son égard, marchoit à son but avec cette même sécurité. Lorsqu'un assez grand nombre de soldats fut entré pour former une troupe, Boucicaut rompit le silence, & l'interrogea sur l'usage qu'il en vouloit faire. Benoit surpris sans être déconcerté crût se tirer d'affaire par un faux aveu.

Il lui dit que son intention étoit de se rendre à Rome pour fixer le différend qui existoit entre Innocent II., & lui ; & que bien résolu à en voir la fin, il s'étoit précautionné des forces necessaires pour obtenir par la violence, ce qui seroit refusé à la justice. Le Maréchal ne lui fit pas observer que cette conduite étoit imprudente, & même temeraire ; que le Roi de France, Souverain de Gênes, pouvoit trouver mauvais qu'on y rassemblat des troupes, dans quelque dessein que ce fut ; que, de plus, son dessein ajoutoit à la grieveté de sa faute, parcequ'il ne savoit pas si ce Monarque ne protegeoit point interieurement la cause du Pontife de Rome. Il lui reprocha encore moins de s'être oublié à son égard, en voulant tromper sa vigilance, & se soustraire à son autorité. Des plaintes auroient exigé des rigueurs, des ordres, un coup d'éclat. Il voulut respecter l'Église dans un homme qu'à Gênes, depuis son arrivée, on regardoit comme son chef légitime. Il substitua la finesse à l'autorité ; & en cela il prouva autant d'esprit que de réligion. Pour assurer l'effet du coup qu'il méditoit, il feignit de croire que Benoit n'avoit aucun autre dessein que celui qu'il venoit de lui confier ; il parut souhaiter que son succés ré-

pondit à ses esperances ; & que la paix fut enfin rendue à l'Église agitée. Le Pape qui ne voyoit aucune équivoque dans ses expressions, ne soupçonna point sa sincerité ; & se livrant aux charmes de la confiance, n'enveloppa plus sa conduite d'aucune ombre de mystere. Ses intelligences devinrent plus nombreuses, & ses soldats entrerent dans la ville sans prendre la moindre précaution. Le Maréchal paroissant plus sincére que jamais, lui dit un jour qu'il seroit bien aise de voir faire l'éxercice à ses troupes. -- J'en serai plus aise que vous, repondit le crédule Benoit ; vous pourrez donner de bons avis à leurs chefs : ils doivent en avoir besoin.

On prend jour. L'exercice a lieu. Boucicaut applaudit ; le Pape est enchanté. Mais sa joye fut bientôt troublée. Lorsque les bataillons viennent à défiler, les portes de la ville se trouvent fermées. Le Pape s'étonne, & s'offense d'un pareil ordre. Boucicaut lui dit en plaisantant, ces hommes très-disposés à la guerre, le sont bien autant à l'amour. Les maris jaloux se sont plaints ; j'ai dû les rassurer. Pour quelques jours que vous avez encore à rester ici, ils ne seront pas malheureux de dormir à la clarté des étoiles. -- C'est fort bien, repon-

dit Benoit en colére ; mais dans le jour ils auront l'ardeur du soleil. -- Il se cacha quelquefois en faveur des guerriers, reprit le Maréchal ; il aura peut-être cette complaisance pour eux. . . . .

Il ne falloit pas une grande pénétration pour juger des veritables motifs de Boucicaut. Le Pape prouva par son prompt départ qu'il les avoit très-bien expliqués. Il n'y eut, depuis, aucun changement dans l'Église, jusqu'à l'élection de Grégoire, qui étoit Vénitien.

Le Maréchal, tranquille à cet égard, eut cependant à penser que les Gênois, accoutumés à l'agitation des partis, avoient pris un esprit d'intrigue qui les rendroit, de jour en jour, plus difficiles à gouverner. Lorsque les mécontens ou les ambitieux les laissoient dans le repos, on les voyoit portés à la justice, & même à la bonté ; c'étoit l'ancien caractère qui revenoit, parcequ'il ne pouvoit jamais être totalement détruit ; mais leur inconstance extréme les rendoit susceptibles de toutes les impressions, & capables conséquemment de tous les mouvemens. Un Gouverneur habile peut prèvenir les conséquences fâcheuses de cette légéreté ; mais il faut ou des exemples frèquens, ou une vigilance continuelle. Ces deux moyens, rigoureuse-

ment employés, auroient suffi, si sa présence necessairement imposante avoit eté comme un renfort pour les faire valoir ? Elle eut plus fait même que les loix qu'il pouvoit prescrire, & les peines qu'il pouvoit imposer. Les loix sévéres, les chatimens fréquens portent à la révolte plus qu'à la docilité ; l'autorité intimide, & l'on reste soumis : il suffit de connoître l'homme pour concevoir cette verité. Il falloit donc que Boucicaut ne s'éloignat jamais de Gênes. Il en sortit, en plusieurs occasions ; & son absence detruisit toujours ce qu'avoit fait son génie.

AN. 1406. Il faut dire quelles étoient les raisons qu'il avoit pour s'éloigner. La premiere prit sa source dans la conduite des Pisans, qui s'étoient soumis à *Gabriel Visconti*, & qui venoient de secouer le joug qu'ils s'étoient imposé. Le Roi de France protegeoit ceux de cette maison. Il voulut que le Maréchal se transportat à Pise pour la contraindre à rentrer dans l'obeissance. Si ce héros eut été bien pénétré de la verité que je viens d'établir, il eut eclairé son maître sur le danger de quitter le timon de Gênes ; & Charles raisonnant comme lui n'eut pas sacrifié son intêret personnel, à un intêret etranger. Mais Boucicaut accoutumé à la gloire, se laissoit aisément conduire par cette passion. Il voyoit

une cause juste à défendre ; un peuple rebelle à soumettre ; c'étoit un appât pour lui ; il succomba à la tentation. Peut-être même son honnêteté révoltée s'unit-elle à l'amour propre pour le porter à cette démarche. Il merita tant de respect par ses vertus, qu'on aime à lui chercher une excuse dans ces mêmes vertus.

Il partit donc. La douce représentation, le reproche du sentiment, l'éloquence de l'ame enfin, furent le premier moyen qu'il employa. Les lois de l'honneur, les maximes de la morale, l'autorité des principes, furent sa seconde ressource. Il ne put obtenir que cette attention de forme qu'on devoit à son rang, & à sa mission. La menace ne produisit pas davantage : il fallut agir. Une flotte fut commandée pour les bloquer, tandisque les Florentins les attaqueroient par terre. Les commencemens de cette guerre furent un sujet de chagrin pour la République, & pour Boucicaut même. Une des galéres ayant remonté trop haut dans la riviere d'Arno, qui n'avoit pas assez de fond, s'y engrava, & fut prise par les Pisans. Elle portoit plusieurs Gênois d'un rang distingué ; un neveu du Maréchal s'y étoit également embarqué. Ils furent tous faits prisonniers. Mais un accommodement assez prompt les rendit à la patrie.

Il n'y eut que le jeune François que les Pisans ne voulurent pas rendre. Le Maréchal qui vit bientôt la difficulté qu'il trouveroit à faire triompher la cause de Visconti, lui conseilla de céder aux Florentins les droits qu'il avoit sur cette République, jugeant aisément qu'ils sauroient mieux la conserver que lui. Il l'engagea, en même temps, à en séparer Livourne, & à lui céder cette place. Visconti suivit ce conseil; la citadelle de Pise fut livrée aux Florentins. Mais les Pisans, ennemis mortels de ceux-ci, resolurent de perir, ou de se soustraire à leur domination odieuse. Six jours leur suffisent pour se reconquerir. Les Florentins aiguillonnés par l'intêret, & plus encore par la honte d'une révolution qui sembloit manifester leur foiblesse, ou accuser leur courage, jurerent la victoire, comme on jure la vengeance. Leurs forces pouvant ne pas suffire, ils implorerent le secours des Gênois, qui leur envoyerent une flotte commandée par *Lucas de Fiesques*, & quelques régimens conduits par *Cosme Grimaldi*. Les Florentins furent si bien servis par ces troupes, aussi bien choisies que bien commandées, qu'une révolution pareille à celle qui les avoit armés, devint un second objet d'étonnement: ils reprirent la ville & la citadelle de Pise, en

aussi peu de temps qu'ils l'avoient perdue. Ils s'emparerent successivement & promptement de toutes les autres places de cette République, à la reserve de Livourne qui demeura à Boucicaut, par une suite de sa convention avec Visconti, & de Sarzane, que ce même Visconti s'étoit reservée, & qu'il céda, quelque temps après, avec quelques forts qui en dépendoient. Certainement c'étoit un grand service rendu aux Gênois que d'avoir ajouté Livourne & Sarzane à leurs possessions; mais tout cela auroit pu se faire par ses inspirations, en envoyant un homme capable & digne de le representer. Quoique son absence n'eut pas été fort longue, il y avoit eu à Gênes des complots, & des mouvemens dont on verra bientôt les suites funestes.

Il venoit à peine d'en arrêter le cours qu'il s'éloigne une seconde fois. Avant d'en dire la raison, je ferai observer que c'est ici le moment où fut instituée la maison de Saint-George; établissement unique, a jamais fameux, sur lequel un écrivain hardi (*), s'est permis des refléxions qu'on attribueroit à la folie, si le fil des idées & le choix des expressions ne dénonçoient pas la méchanceté. Cet objet du respect public à Gênes, tenant le premier rang parmi les insti- AN. 1407.

(*) *Dupati*.

tutions dont cette ville s'honore, & méritant conséquemment la plus grande attention de ma part, je ne le traiterai que dans le volume destiné à recevoir des détails sur ces mêmes institutions.

Je reviens donc à Boucicaut, pour expliquer la raison de son nouvel éloignement. Pourquoi quittoit il encore Gênes? Parceque cette gloire éblouissante dont il étoit toujours occupé le portoit irrésistiblement à s'illustrer par des conquétes, ou à signaler son zéle par des acquisitions honorables, ou utiles. Il avoit conçu l'espoir de procurer un nouvel état au Roi son maître. Cette idée étoit séduisante. Il faut dire sur quoi elle s'établissoit. Jean Galeas Visconti Duc de Milan avoit en mourant partagé ses états entre ses enfans. Jean Marie qui étoit l'ainé avoit succedé au Duché de Milan. Philipe Marie, avoit eu Pavie, Novarre, Tortone, & plusieurs autres places considerables. Un apanage dont la ville de Pise faisoit la principale portion, formoit le lot de Gabriel Marie, dont il a été question, il n'y a qu'un moment. L'ainé de ces trois freres, c'est à dire le Duc de Milan, né avec des inclinations féroces, & gouvernant ses états comme Néron avoit gouverné Rome, s'étoit fait tant d'ennemis au de-

dans & au dehors, que l'exercice de son autorité, & l'usage de ses droits, n'étoient plus pour lui qu'un sujet de dégoût, & une source de dangers. Il avoit d'abord appelé auprès de lui Gabriel Marie son frere, qui ayant cédé ses états aux Florentins & aux Gênois, comme on l'a vu, s'étoit retiré à Gênes où il vivoit dans l'insouciance & les plaisirs. Invité par le Duc de Milan à venir gouverner à sa place, il avoit trouvé dans le caractère odieux de ce frére tant d'obstacles au bonheur, qu'il s'étoit vu dans la necessité de s'en séparer. Cette résolution avoit entrainé de la part du premier, des procédés si violens qu'une invincible aversion dans Gabriel en avoit été la suite. En le quittant pour revenir à Gênes il étoit son ennemi le plus déclaré. Le Duc éprouvant ce nouveau sujet de dégoût avoit établi une correspondance avec Boucicaut, dans l'intention de céder le Milanez au Roi de France. Ce projet vivement applaudi par le Maréchal, alloit avoir son exécution, lorsque Gabriel, qui l'avoit découvert, s'avisa de le traverser par des menées dont la haine pour son frere étoit le motif. Boucicaut ayant des preuves de cette trahison, & l'envisageant comme un crime d'état, avoit sévi rigoureusement contre le coupable;

& sa mort en avoit été le chatiment. La partie avec le Duc avoit été renouée; mais des lettres & des agens lui paroissant des moyens incertains, ou servant mal, du moins son impatience, il venoit enfin de prendre le parti de se transporter à Milan. Le projet étoit mal conçu, puisque la conséquence en étoit dangereuse. En effet il obtint le Milanez, mais il perdit la Ligurie. Pour se rendre à Milan avec plus de sureté, parcequ'il connoissoit le caractère perfide du Duc, prévoyant d'ailleurs qu'il trouveroit des obstacles de la part de ses sujets, surtout de la part de la faction Gibeline, il avoit dégarni l'état de Gênes de six mille hommes de pied, de cinq mille chevaux, & de tous les nobles, en général, sur lesquels il pouvoit compter, dont il s'étoit fait accompagner. Il n'est pas difficile d'imaginer tout ce que les intrigants, à qui on laissoit, pour ainsi dire, le champ libre, oserent se permettre pendant son absence. Un trait de politique de leur part, qu'on peut admirer, fut de se reunir d'abord pour expulser le Maréchal à jamais. Le peuple mécontent des impots, des rigueurs de police, des exécutions journalieres étoit dejà très-disposé à la révolte. On fut bientôt parvenu à l'enflammer d'une sorte de fureur. La

noblesse, plus éclairée, offrit dans ses lumieres même, un facile moyen de la resoudre à tout. Boucicaut fut peint comme un ambitieux barbare qui vouloit réduire Gênes au plus cruel esclavage; & donner des fers à toute l'Italie. Le traité qu'il venoit de signer avec le Duc de Milan étoit presenté comme une preuve palpable de l'envahissement le plus résolu, & le mieux combiné: enfin tout fut dit, tout fut exageré, tout fut interpreté, tout fut cru; & Gênes étoit dejà perdue pour Boucicaut. Le tableau qui suit merite d'être retracé pour être conservé; on ne sauroit mieux présenter les combinaisons, l'harmonie, & les mouvemens qui amênent, & décident une révolution.

» A ces refléxions, que les apparences appuioient, & que la disposition des esprits faisoit aisément goûter, les intrigans ajoutoient qu'il étoit encore temps de ruiner de si dangereux projets; que l'occasion ne pourroit jamais être plus favorable qu'elle ne l'étoit; qu'il ne restoit dans Gênes que peu de François, ou de créatures du Maréchal; que si les Gênois vouloient faire quelque effort pour se rendre libres, le brave *Facino Cane*, & le Marquis de *Monferrat* étoient disposés à les appuier; qu'ils dévoient profiter de ces conjectures heureuses;

& qu'ils ne pouvoient mieux faire que de se mettre sous la protection du Marquis, assez puissant pour les défendre, & trop peu pour les opprimer.

Les Gibelins de Gênes & tous les Nobles qui les dirigeoient, étoient tout à fait de cet avis; & tandis qu'ils attiroient le reste des Génois dans leur parti, Luzardo, toujours à la cour de Monferrat, travailloit, de concert avec eux, auprès du Marquis & de Facino Cane, qui tous deux, ennemis du Duc de Milan, l'étoient par conséquent de Boucicaut, que ce Duc avoit choisi pour protecteur. L'intrigue fut bientôt liée; & comme il n'y avoit pas de temps à perdre; le plan fut dressé & exécuté sur le champ.

En conséquence le Marquis de Monferrat, & Façino Cane marcherent vers Gênes, chacun à la tête d'un corps de troupes, l'un du coté de *Polsevéra*, l'autre du coté de *Bisagno*. A leur approche les Gênois se soulévent, & prennent les armes. Le Sire de Choleton, que Boucicaut avoit laissé à Gênes pour y commander durant son absence, épouvanté d'un soulévement aussi subit, & aussi général, veut se jetter dans un des forts; mais tandis qu'il se hâte de s'y rendre, il est assommé par un habitant de la Vallée de Polsévéra, dont il avoit

fait pendre le frere quelques jours auparavant. Sa mort sert de signal au peuple pour se jetter sur ce qu'il étoit resté de François dans la ville. Il court à leurs maisons, en brise les portes, pille leurs effets, & massacre tous ceux de cette nation qui tombent sous sa main. «

» Sur ces entrefaites, le Marquis de Monferrat, & Facino Cane étoient arrivés sous les murs de Gênes : le premier campa à Bisagno, l'autre à Saint-Pierre d'Arena. Gênes délivrée des François vit avec inquietude tant de troupes à ses portes. On y redoutoit surtout celles de Facino, accoutumées au brigandage. Le peuple, toujours extrême, passa subitement de l'emportement à la frayeur; & Facino, appelé pour secourir les Gênois leur causa autant d'épouvante, que s'il avoit dû venger les François qu'ils venoient d'égorger. La plupart des citoyens faisoient déjà embarquer leurs femmes, leurs filles, leurs plus précieux effets; tandisque des députés alloient de la part du peuple remercier Facino de son secours, desormais inutile, & le prier de retirer ses troupes. Il y consentit, mais il en coûta aux Gênois trente mille génuines qu'ils lui payerent pour le dédommager des frais de son expédition. «

» L'accueil qu'on fit au Marquis de Monferrat

fut bien différent. Le Gênois qui avoient résolu de le reconnoître pour leur souverain, l'inviterent à venir prendre possessiou de leur ville: tous les ordres de l'état sortirent au devant de lui. On le reçut avec les démonstrations les plus vives d'allégresse; & on le proclama Gouverneur & Capitaine Général, avec la même autorité qu'avoient eue auparavant les Doges. « „ Jusqu'à ce moment les François avoient conservé dans Gênes les divers forts que Boucicaut y avoit fait construire: les Génois contens de les y tenir renfermés, ne les y avoient point attaqués d'abord, soit qu'ils ne fussent pas en état de les y forcer, soit qu'ils eussent été distraits par des soins plus pressans. L'attaque de ces forts fut résolue immédiatement après l'installation du Marquis de Monferrat. Ses troupes en formerent le siege; & les François, en trop petit nombre, & trop mal pourvus pour pouvoir tenir long-temps, se rendirent au bout de quelques jours. „

AN. 1409. Ici ma plume ne va plus tracer que mes pensées. Cruelles pensées! quelle foule de refléxions ne naissent point de l'état seul de Boucicaut, frappé, furieux, & pourtant accablé de la nouvelle d'une si terrible révolution? Lui restoit-il la ressource de s'abuser sur l'erreur de

sa

sa conduite ? non : il avoit de l'esprit ; l'experience, & la bonne foi en avoient formé le caractêre ; son orgueil n'étoit pas ce vice qui fait les sots, les impudens, & les fous ; il pouvoit se tromper dans ses projets, s'entêter dans ses opinions, mais il n'échappoit pas à sa conscience ; & je suis persuadé qu'elle lui parla dans cette circonstance. Comment en effet ne lui auroit-elle pas reproché l'horrible faute d'avoir abandonné à lui même un peuple irrité contre lui ; de l'avoir laissé exposé aux intrigues de tant de passions qui couvoient sous la cendre pour embraser l'état, à la premiere occasion ? Comment n'auroit-il pas pensé qu'un peuple inconstant dont on a arrêté la legéreté par la crainte, devenant toujours extrême lorsqu'il retrouve la liberté d'agir, il falloit surveiller plus que tout autre celui de Gênes, parcequ'il avoit la bravoure, qui produit l'exaltation quand on croit se revolter avec justice ? Comment enfin n'auroit-il pas senti qu'ayant réduit ce peuple sans le soumettre veritablement, conséquemment sans le changer ; que n'y ayant employé que des moyens combinés par lui même ; que sa presence ayant plus fait que son génie, il n'y avoit que lui qui put lui imposer, le retenir, le fixer dans sa chaîne plus pesante, que

solide ; & qu'il avoit conséquemment plus de tort que ce peuple même ? Oui, Boucicaut fit ces refléxions ; & l'on sent qu'elles furent cruelles. Quelques Historiens ont voulu l'excuser par le zéle. Je respecte autant qu'eux sa mémoire, mais je ne puis penser comme eux.

Ce héros instruit de son malheur, fit taire la nature, & ne pensa qu'au devoir. Milan le voit disparoître ; il revient à Gênes ; il veut du moins y revenir. Il rencontre Facino à Novi : un combat s'engage : Boucicaut plus foible, est battu, & perd beaucoup de monde. Il a l'humanité de s'arrêter, jugeant que les soldats qui lui restent ne peuvent échapper à la mort s'il avance. Il se retire dans le Piemont. En sortira-t'il plus en état de se venger ? A Gênes on ne veut plus entendre parler de lui ; tous les partis n'en font plus qu'un lorsqu'on prononce son nom. A Milan, il n'y a plus qu'un Souverain impuissant, & des citoyens doublement irrités. A la Cour de France tous les esprits sont divisés ; le gouvernement ne porte sur aucune base ; les factions & les jalousies y forment tous les intérets, y occupent tous les momens, y absorbent tous les pouvoirs. Il faut se juger, & se resoudre. Les soldats sont licenciés ; & leur chef humilié reprend le

chemin de Paris, qui le jugera sans doute à la rigueur, mais moins encore que la Cour, où il a des ennemis cruels, puisqu'il a des rivaux inférieurs à lui.

On ne trouve ni dans les manuscrits, ni dans les histoires imprimées, aucun indice du fruit que *Franchi Luzardo* dût retirer d'une révolution à laquelle il avoit eu tant de part. Il eut du moins le plaisir de la vengeance, puisqu'il avoit chassé Boucicaut; on peut croire, après les sentences, & les dangers auxquels il étoit échappé, qu'elle étoit devenue l'objet de ses plus vifs desirs.

Dans un recueil manuscrit, de ce temps, parmi plusieurs notices, nouvelles, observations, refléxions critiques, on trouve la copie d'une lettre de Boucicaut écrite à un ami à Génes, aprés son retour en France. Je la copie parceque qu'elle n'est rien moins qu'étrangere à l'histoire de cette République, & que les Historiens ne l'ont pas connue.

„ Nous ne nous sommes plus revus depuis mon départ pour Milan; départ que vous condamniez, parceque vous ne saviez pas assez tout ce que mon ame & mes principes me demandoient pour mon maitre, & pour ma gloire. Le sort a trompé mes vœux; je puis AN. 1410.

» m'être trompé moi-même, & je suis plus
» disposé à le croire, qu'à le nier; mais qui
» auroit pu penser qu'un peuple qui avoit éprou-
» vé & contribué à tant de révolutions, n'étoit
» pas fatigué de cette habitude, & conservoit
» le caractère, & l'énergie qu'il avoit montrés
» dans les premiers temps. Vous pourrez me
» dire que ses murmures n'annonçoient rien
» moins que la patience & la soumission. Votre
» objection sera fausse. Les murmures prou-
» vent généralement la foiblesse habituelle, ou
» du moins l'épuisement des forces. Le cou-
» rage, qui desire l'occasion pour se montrer,
» l'attend dans la méditation & le silence.
» Vous ferez la distinction d'un individu, à un
» peuple. Je ne l'admettrai pas. Je répondrai,
» au contraire, qu'on peut voir dans une ville
» ce qu'on rencontre dans un régiment: J'ai vu
» des compagnies entieres, que j'aurois appelé
» silencieuses, nourrir en secret un long res-
» sentiment, & s'y livrer avec éclat & avec
» fureur sans l'avoir annoncé par une seule pa-
» role. Savez vous ce que m'a valu mon expe-
» rience? C'est de mieux connoître vos Gênois,
» dans cette classe que l'œil observateur néglige
» trop, & que je n'étudiai pas assez moi mê-
» me. Ils sont braves, mais non pas turbulens,

» La nature semble leur avoir donné le coura-
» ge, comme un moyen qui ne doit servir qu'à
» repousser l'injustice. Aussi ont ils toujours été
» attachés à ceux qui les gouvernoient avec
» précaution. Ce n'est pas la douceur qu'ils de-
» mandent absolument, c'est l'équité. Je me
» rappelle que dans les premiers temps, quoi-
» que je deployasse la rigueur, ils me cheris-
» soient, parcequ'ils regardoient cette sévérité
» comme une conséquence de ma mission,
» ayant l'ordre à rétablir par la vigilance & par
» la crainte. C'étoit eux qu'ils jugeoient, &
» non pas moi. Je n'ai pas assez connu leur
» caractère; je me suis trop souvent éloigné
» d'eux, ou plutôt j'ai lu trop tard leur histoire,
» que je viens de parcourir. Un trait de lu-
» miere m'a éclairé; il régleroit ma conduite,
» si j'avois à les gouverner encore; & nous nous
» aimerions mutuellement, sans que, pour con-
» server cette disposition en eux, je fusse obli-
» gé de passer les bornes de l' indulgence, qui
» n'est, suivant les occasions, que la justice bien
» definie, & bien exercée.»

D'après cette lettre, qui est une justice éclatante rendue au peuple Gênois, & qu'un héros vertueux a pu écrire sans étonner, je crois qu'il n'est pas difficile de juger de ce que Boucicaut

pensoit de lui même lorsqu'il l'écrivit. Je proteste que ce n'est point la lecture que j'en ai faite qui a fondé l'opinion que j'ai eue de lui quand je lui ai prêté des regrets : il suffisoit pour cela de connoître ses vertus. (*)

(*) *On trouvera vraisemblablement que je parle souvent de manuscrits, & comme on sait qu'il est très-difficile de s'en procurer la communication, à Gênes, on pourra douter de ma bonne foi. Pour prévenir cet inconvenient, qui seroit très-grand, j'en appelle au temoignage de tous ceux qui m'ont vu travailler à cette Histoire. Ils diront qu'ils ont toujours vu mes tables couvertes de ces trésors précieux. J'ai été sans doute plus heureux qu'un autre, & comme étranger, cela peut surprendre, mais le fait n'en existe pas moins.*

On trouvera peut-être aussi que je loue souvent. Je demanderai si je dois me taire sur des vertus qui me touchent, & reprocher des fautes à ceux qui n'en ont pas fait?

TABLE
DES NOMS
CONTENUS DANS CE VOLUME.

Celle des Matieres est renvoiée au dernier.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

L

M

N

O

P

R

S

T

V

Fin du Tome premier.

Fautes à corriger.

pag.	*lig.*		
114	2	animé du feu courage.	*lis.* du feu du courage
125	15	sur le camp	sur le champ
138	9	le plus coupable	le plus capable
139	17	avec un œil de lienx	avec un œil de linx
150	9	il faut trombler	il faut trembler
165	3	l' incoſtance	l'inconſtance
181	1	la rêve	le rêve
206	8	qui sent	qui sont
218	5	ce qui je puis	ce que je puis
218	9	vos annonce	vous annonce
228	15	Il foignit	il feignit
231	11	il avout	il avoit
268	2	le creuse	te creuse
268	12	m'envionne	m'environne
269	13	vos ravit	vous ravit
292	15	à la reussitée	à la reussite
308	20	en ose	on ose
312	16	se voyent	se voyoient
326	26	voulent	veulent
356	7	autorisée	autorise
360	14	s'abuisse	s'abaisse
360	20	de pour	de peur
363	3	que la conduit	qui la conduit
384	1	le Gênois	les Gênois

